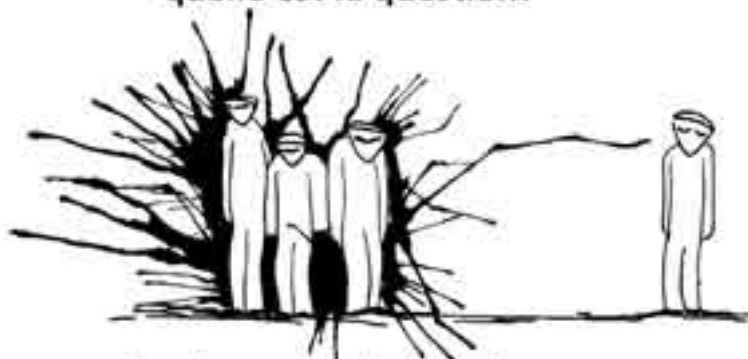




Jeunes, Maisons de jeunes, violences:

quelle est la question?



Paroles, regards et analyses
pour comprendre et agir

Chargés de recherche: Nancy Binji, Marc Chambeau, André Krouté.

Rédaction: Marc Chambeau

Recherche-action-formation, de la Fédération des Maisons de Jeunes, avec le soutien
du Service Jeunesse de la Communauté française.

Table des matières

Table des matières	2
Fils... de.....	5
Remerciements.....	10
INTRODUCTION GENERALE	11
PARTIE I : LA PAROLE DES JEUNES.....	15
INTRODUCTION.....	16
Le principal objectif	16
Méthodologie.....	16
Le public.....	18
I. LIEUX DE VIE, LIEUX DE SOCIALISATION, LIEUX DE RENCONTRES ...	25
L'école, les jeunes, la violence	26
La famille, les jeunes, la violence.....	30
Les espaces moins organisés, les jeunes, la violence	33
La vie avec les pairs.....	37
Les jeunes, l'actualité, la violence	42
Les jeunes, l'environnement social, économique et culturel, la violence	46
Les jeunes, la Maison de jeunes, la violence	51
II. LES JEUNES ANALYSENT, INTERPRETENT, JUGENT, EVALUENT LA (LES) VIOLENCE(S) ET SE SITUENT PAR RAPPORT A ELLE(S)	58
A. DECLINAISONS DE LA VIOLENCE.....	59
Diversité des violences, diversité des réalités	60
Les préjugés	63
Les violences physiques.....	67
Le harcèlement, la violence morale.....	69
La délinquance, le racket, le vol	73

L'escalade dans la violence	75
Les violences sociales.....	76
B. LE RAPPORT DES JEUNES A LA VIOLENCE	77
La violence, une réalité observée, pas nécessairement vécue par tous.....	77
Pourquoi les jeunes utilisent-ils la violence ?	79
La violence, négative ou violence utile ?	80
III. DES PROPOSITIONS POUR TRAVAILLER SUR LE(S) PHENOMENE(S) DE VIOLENCE	83
Les trucs et ficelles des jeunes	84
L'interpellation aux adultes.....	85
L'importance du respect et du dialogue	86
Une volonté de s'engager	86
La nécessité d'une autorité	87
APPORTS ET ANALYSES	90
Les représentations de la violence.....	93
Construire son identité.....	100
Le rapport à la norme, à la loi, à l'autorité.....	114
PARTIE II LA CONSTRUCTION D'UNE REFLEXION COLLECTIVE D'ANIMATEURS	122
INTRODUCTION	123
Introduction	123
Méthodologie.....	123
I. ENTRE LOGIQUE PRAGMATIQUE GESTIONNAIRE ET LOGIQUE DU RISQUE DE L'EMANCIPATION.....	132
Les types de violences.....	133
Quelles attitudes mettre en place en Maison de jeunes face aux violences ?	136

II. DES PRATIQUES CONCRETES... OU COMMENT METTRE DE LA CHAIR SUR DES IDEES.....	146
Un travail sur les publics	147
Les règles.....	152
Investir l'accueil	165
L'expression en Maison de jeunes.....	174
III. POUR UNE ORGANISATION QUI FACILITE LE PRAGMATISME GESTIONNAIRE ET S'APPUIE SUR LES VALEURS ET MISSIONS	179
La Maison de jeunes, une structure organisationnelle.....	180
L'environnement institutionnel de la Maison de jeunes	184
UNE CONCLUSION POUR DEUX PHASES DE RECHERCHE – ACTION	193
BIBLIOGRAPHIE.....	206
ANNEXES : LES HISTOIRES RACONTEES PAR LES ANIMATEURS.....	210

Fils... de...

Les Maisons de jeunes seraient-elles des hauts lieux de violence ? Jamais je ne m'étais posée la question en ces termes.

Le Chicago de mon âge tendre était peuplé d'amis, garçons et filles porteurs de rêves, de rythmes, de projets colorés, prêts à servir un monde qui n'attendait que nous. Nous avons une belle sauvagerie, celle des instincts. Nous avons appris à les faire parler.

La Maison de jeunes était notre deuxième maison. C'était une famille élargie où s'additionnait à l'amour familial, la chance de l'amitié. Et ces conditions réunies formaient les perspectives de l'avenir : s'il était rude économiquement, il serait radieux humainement.

Forts de nous mêmes, nous étions les glorieux acteurs d'une épopée qui se dessinait devant nous. Comme autant de petits « Rastignac », on se frottait les mains en disant : « A nous deux la vie ».

Nous aimions la responsabilité. Nous les prenions toutes : celle de rire, de dire, de contredire. Faute de modèles, nous les inventions.

Pour nuire à la difficulté de vivre le passage de l'enfant à l'adulte, nous avons pour seule arme la conviction du poète, apprise des parents : « contre les violents, tourne la violence ». Ce que l'on nomme le respect de l'autre. Nous adorions l'échange.

Mais sans doute que trop d'échange... nous change trop.

Aujourd'hui, comme hier, dans les Maisons de jeunes, ils s'appellent Alicia, Khalid, Noé, Jhalil, Quasper, Véronique, Verena, Régis, Raoul, Giuseppe, Ibrahim, Djalal, Güller, Coline, Stéphanie, Kemal, Louis, Sylvain, Gaëtanne, Lilian... ils ont entre 12 et 26 ans.

Aujourd'hui comme hier, ils se réunissent de Liège à Boussu, de Malmédy à Mouscron. Mais qui sont-ils ? Aujourd'hui, plus qu'hier, les jeunes s'interrogent sur la violence.

Subie quand la femme adulte s'accroche à son sac si un jeune court trop vite après un métro. Malentendu et violence sur l'image de soi. **Incarnée** quand les parents, intouchables pourtant, n'ont que des mots de mépris si le jeune déçoit. Malentendu et violence du verbe. **Produite** quand la colère, parfois légitime, tourne à l'aigre. Aux coups portés. Aux coups reçus. Malentendu et violence du corps.

Dans une sorte d'escalade mauvaise, la violence consciente bascule dans la rage... malgré la musique, malgré le projet commun... malgré soi.

Aujourd'hui comme hier, les animateurs des Maisons de jeunes font leur travail d'encadrement. Et de nouveaux problèmes, parfois, surgissent. De nouveaux comportements leur sautent au visage, comme de mauvaises surprises. Les agressent, eux et les autres. Cette violence casse la paix et l'harmonie d'un lieu fait pour la paix et l'harmonie.

Ils ont choisi d'interroger cette montée de la violence dans certaines de leurs Maisons. Ils ont bien fait. Il faut transformer le signal inquiétant en signal positif.

Dire, redire, faire dire que la seule rage qui vaille c'est celle de vivre. Que la conquête personnelle du bonheur est une attitude plus rebelle que la « rebelle attitude ».

Qu'ils sachent enfin, ces jeunes et tous les autres, que les adultes font ce qu'ils peuvent, comme ils le peuvent, souvent avec les moyens du bord. Que si le modèle d'existence proposé est peu enviable et qu'ils ne l'envient pas... qu'ils en inventent un autre. C'est légitime.

Que la « relation klaxon » : tu, tu, tu, tu... (tu m'em..., tu ne comprends pas, tu ne m'aimes pas...) n'est pas un bon plan.

Il faut retourner le miroir et dire : « Et moi ? Qu'est-ce que je ? »

Qu'est-ce que je dis ? Qu'est-ce que je fais ?

Avoir tour à tour l'audace de ses envies, le courage de ses opinions, le sens de l'amitié, le plaisir de soi, le goût de l'autre, le besoin d'engagement... et toujours un projet d'avance... c'est cela le sens des Maisons de jeunes.

Cela tombe sous le sens. Le simple bon sens.

Fadila **LAANAN**, Ministre de la Culture, de la Jeunesse et de l'Audiovisuel.

Un travail de recherche comme point de départ...

Quand l'équipe de chargés de recherche de la Fédération des Maisons de Jeunes m'a demandé de faire partie du comité d'accompagnement de leur recherche, j'ai accepté d'emblée parce qu'il me semblait intéressant (et périlleux !) que cette recherche, sur ce sujet, soit menée par des acteurs impliqués directement dans l'institution, au travers de laquelle des paroles à propos de la violence allaient être recueillies. Au terme de cet accompagnement, j'ai envie ici de relever ce qui m'a le plus frappée, dans la démarche de recherche comme dans son contenu. Des impressions donc forcément partielles et partiales.

L'objectif de cette recherche fut donc de recueillir des paroles de jeunes à propos de la violence, qu'ils la subissent, la regardent ou la produisent. Ces paroles, dont on ne sait pas toujours ni ce qu'elles révèlent ni ce qu'elles cachent derrière les mots les fondant et les silences les ponctuant, disent des jeunes leur demande éperdue de reconnaissance, leur demande d'être justifiés dans leur existence à ce moment-là de leur vie, leur proximité avec la violence quelle qu'en soit la forme. Elles évoquent aussi les conditions objectives de vie, difficiles dans certains quartiers ; des regards qui transpercent et qui menacent parfois. Elles racontent encore l'importance du groupe de pairs dans la construction identitaire des jeunes mais aussi, plus étonnamment peut-être, celle de la famille et du respect, mot qui revient presque aussi souvent que le mot violence.

A côté de ces paroles qui interpellent toujours, il y a aussi celles des animateurs. Ceux-ci ne font pas que commenter, dire une parole sur les paroles des jeunes mais, comme ces derniers, ils interpellent aussi ceux qui ne parlent pas dans cette recherche : l'institution scolaire, familiale, policière, les médias, les puissants, le secteur des centres de jeunes - qu'il s'agisse de leur propre conseil d'administration, l'inspecteur...

Ils questionnent aussi les principes qui structurent le Décret et qui sont le résultat d'un travail aussi essentiellement politique. C'est bien cela qui est frappant dans ce rapport de recherche : il évoque moins un dialogue à deux, entre jeunes et animateurs, confiné à l'intérieur des murs de la Maison de jeunes, qu'une sorte de caisse de résonance de leurs petites et grandes misères, de leurs impossibles quotidiens mais aussi, et heureusement, de leurs désirs et de leurs espoirs à destination de ceux qui, quoi qu'absents à ce moment-là, interviennent dans la production et la reproduction de la violence.

L'histoire des Maisons de jeunes, qu'il y soit question de violence, de projets ou de glande, n'est jamais une histoire à deux. Il n'est donc pas innocent que, dans ce rapport, le traitement de la question de la violence déborde constamment de la

place qui lui est généralement assignée. Au contraire, pour rendre intelligible la violence, il faut aller voir derrière ce qu'elle montre, derrière ce qu'on a envie d'entendre à son sujet, et convoquer les absents. L'avoir fait est sans doute un de des plus grands mérites de cette recherche. Un autre de ces mérites est de ne pas avoir « planté » là les Maisons de jeunes et ceux qui les habitent – au sens propre comme au sens figuré – après avoir entendu ce qui s'y dit à propos de la violence, mais d'avoir mobilisé des ressources extérieures et conceptuelles susceptibles d'éclairer ce qu'ils vivent d'un autre regard – ne serait-ce qu'en leur procurant la bonne distance. Car finalement, c'est à ça aussi que doit servir un « bon » concept, à lire autrement son quotidien pour pouvoir, dès lors, essayer de le transformer.

Cette recherche n'est pas parfaite ; aucune, jamais, ne l'est. On pourra ainsi regretter que les jeunes n'aient pu être présents lors de la seconde phase du travail. S'ils ont parlé, on a aussi beaucoup parlé d'eux (sur eux ?) sans qu'ils aient pu à leur tour réagir sur les paroles à propos... de leurs paroles. On aurait préféré qu'ils soient directement associés aux discussions et aux propositions les concernant aussi. Sans doute la démarche de recherche aurait-elle eu à gagner d'un surcroît de réflexivité. Ce fut un peu comme si la difficulté de la mise en pratique de certains principes du Décret, tels que la participation des jeunes, venait s'imposer au sein même de la démarche de recherche. Mais il faut dire que l'ambition était là, comme la passion animant les chercheurs.

Peut-être le manque de temps, l'étendue du projet s'y sont-ils opposés ou peut-être existe-t-il encore une trop grande proximité avec leur(s) sujet(s) de recherche ? Quoi qu'il en soit, le prochain défi est bien là : il s'agit d'assurer la réappropriation critique et concrète de ce travail par les différents acteurs présents et/ou (trop ?) absents de la Maison de jeunes et de le faire déborder des lieux où il est « entendu » qu'il soit lu. L'écoute ne suffit pas. Seule, elle s'épuise et risque d'apparaître, aux acteurs ayant joué le jeu, comme ... un jeu de dupes.

Je voudrais terminer cette préface par une parole d'une jeune qui ne traite pas de violence, mais qui me semble contenir, pour ce que je connais des jeunes et ce que mes souvenirs m'en disent, beaucoup de l'« état » de jeunesse : « *de temps en temps on parle, mais parfois, il y a des silences qui durent très longtemps* ». Véronique, la locutrice, nous évoque son groupe de copains à l'accueil de la Maison de jeunes mais, au-delà, je pense qu'elle nous dit encore que ces silences, qui passent souvent pour du désintérêt, de la mollesse ou du temps vide, contribuent aussi à construire le temps de l'adolescence, à dire tout ce qui unit ces jeunes, y compris la glande. Ne pas respecter ce silence-là est peut-être aussi une violence faite à leur égard...

Lire entre les lignes, écouter les silences...

Christine SCHAUT, sociologue aux Facultés Universitaires Saint-Louis à Bruxelles.

Remerciements

Nous tenons à remercier, pour leur collaboration à notre travail de recherche, les Maisons de Jeunes : Antirides d'Uccle, la M. J de Forest, la M. J XLJ d'Ixelles, Chez Zelle de Louvain-la-Neuve, Caj-Mir de Boussu, Chantecler de Jemappes, La M. J R. Beugnies de Cuesmes, le C. M. A de Jemappes, Extranullus de Hornu, la M. J de Dour, la M. J de Quiévrain, le Grand moulin de Neufvilles, la Tôle errante de Braine-le-Comte, la M. J de Soignies, la M. J de Beaumont, la Mézon de Huy, la ferme 1313 de Angleur, la MJ de Sainte-Marguerite à Liège, la M. J du Thier à Liège, la M. J Sainte Walburge de Liège, le Mino de Droixhe à Liège, la M. J d' Havelange, la M. J de Basse-Enhaive à Jambes, le 404 à Couvin, la MJ de Jupille, la MJ de La Bruyère.

Nous tenons également à remercier Saïd Arib, Marie-Anne Betermier, Olivier Binamé, Catherine Bronne, Josiane Carré, José Chambeau, la COJ, Coline, Céline Degesves, Jannick Delaunois, Didier, Djalal, Marco Falaschi, Abraham Franssen, Gaëtanne, Cédric Garcet, Jean-Louis Genard, Sydney Gerart, Giuseppe, Güller, Daniel Hélin, Elodie Henricks, Hughes-Olivier Hubert, Ibrahim, Jhalil, Gilbert Jibikilay, Kemal, Khalid, Stéphanie Laitem, Fred Lebbe, Philippe Leyn, Lilian, Jean Linard, Louis, la Maison Folie de Mons, Carmello Mammo Zagarella, Jordan Marchal, Werner Moron, Carla Nagels, Noé, Ertugrul Onerbay, Ibrahim Ozer, Caroline Paquo, Sandra Pereira, Quasper, Alicia Quoitot, Raoul, Régis, Peggy Roberfroid, Christine Schaut, Georges Sizaire, Jacqueline Spitz, Stéphane, Yves Stevens, Luc Stouvenakers, Sylvain, Jean-Pierre Tournois, Marylène Toussaint, Anne Verdeur, Véréna, Véronique, Thierry Voué, Francis Ysebaert, et toute l'équipe de la Fédération des Maisons de Jeunes.

Les illustrations de l'ouvrage ont été réalisées par des jeunes de la Maison de jeunes Chez Zelle à Louvain-la-Neuve.

Introduction générale

Confrontées à des difficultés liées à la violence, certaines Maisons de jeunes ont interpellé la Fédération des Maisons de Jeunes afin qu'elle les aide à trouver des solutions à des événements qui apparaissaient clairement problématiques. Il fallait apporter une réponse rapide, la plus adéquate possible, à ces réalités difficiles (accompagnement sur le terrain, renvoi éventuel vers des institutions spécialisées). La réalité des Maisons de jeunes semblait cependant suffisamment particulière (le Décret instituant, l'importance de l'accueil, de la culture et de l'expression, de la participation et de la citoyenneté) pour y réfléchir aussi d'une manière particulière. Un travail de fond méritait d'être posé, destiné à mieux comprendre le rapport des jeunes et des animateurs à la violence et à réfléchir à des pistes de solutions correspondant aux cadres des Maisons de jeunes.

Deux moments nous paraissaient importants :

- entendre et écouter la parole des jeunes à propos de la thématique particulière de la violence et de leur rapport à celle-ci ;
- réfléchir aux pistes les plus adéquates pour travailler sur cette problématique (à partir de l'expérience des coordinateurs et animateurs des Maisons de jeunes), pistes applicables aux Maisons de jeunes, tenant compte de leurs réalités de terrain mais aussi des finalités qui les fondent (cf. le Décret du 20 juillet 2000). Notre souhait de travailler avec les administrateurs n'a, lui, pu être réalisé.

Nous avons voulu éviter le piège, fréquent lorsqu'on travaille sur le phénomène de la violence, de la diabolisation du phénomène, où la violence est vécue de manière uniquement anxiogène et insécurisante, ainsi qu'à l'opposé, celui de l'angélisme. Comme l'a mentionné A. Franssen, sociologue invité pour nous éclairer durant notre travail avec les animateurs, nous nous sommes efforcés de tenir « un juste milieu », en inscrivant ce travail dans la rationalité, c'est-à-dire, la volonté de comprendre les conduites violentes et d'en saisir leur origine profonde. Nous avons aussi tenu à articuler cette rationalité à une vision plus positive, celle des valeurs qui fondent notre action, auxquelles nous ne voulions pas renoncer. Ainsi le débat entre un modèle qui repose sur la démocratie, la participation et la parole échangée, et un modèle qui s'appuie sur une discipline plus normative, a été le

ferment des discussions avec les animateurs (débat qui se fait intérieur chez chaque animateur au quotidien dans sa Maison de jeunes).

C'est le fil qu'en tant que chargés de recherche, nous avons voulu tenir. C'est le fil que les jeunes dans un premier temps, puis les animateurs, nous ont proposé de tenir. Au travers des témoignages et des débats, la violence n'a pas été réduite à une définition univoque. Les jeunes et les animateurs nous en ont proposé une appréhension complexe, qui interdit toute approche simpliste et ne permet pas de construire des « solutions toutes faites ». Face à des phénomènes de violence, il n'y a pas de recette. Il y a la nécessité de la rencontre, la nécessité de l'échange, puis la nécessité de construire ensemble.

Dans le cadre d'une Maison de jeunes, ce qu'il faut construire suite à un acte violent n'est pas défini à l'avance. Cela peut prendre des chemins très divers et poursuivre des buts étonnants. La citoyenneté critique qui est un des fondements du travail en Maison de jeunes, permet et encourage cette découverte d'objectifs nouveaux, de terres inconnues qu'il faut défricher.

Le travail de recherche-action s'est mené en deux temps. D'abord le recueil de témoignages des jeunes, ensuite le travail de réflexion et de débats avec les animateurs. Notre volonté était d'aboutir à une cohérence. Et nous pouvons la retrouver cette cohérence. Chez les jeunes et les animateurs quand ils parlent des mêmes sujets, quand ils parlent d'où ils sont – des Maisons de jeunes – tout en connaissant les places différentes qui sont les leurs dans ces structures. Ces paroles que nous avons collectées auprès des jeunes avant d'entamer le travail avec les animateurs ont fait écho chez ces derniers et attestent de la complexité de ce qu'on dit constituer la violence.

Une certaine cohérence oui, mais des approches tellement différentes qu'il nous est apparu impossible de faire un seul rapport englobant l'ensemble du travail :

- Les méthodes d'approches étaient d'abord différentes. Un travail d'interviews, essentiellement individuel avec les jeunes, un travail collectif avec les animateurs, même si les paroles individuelles étaient elles aussi sollicitées et entendues.
- Le travail matériel de collecte des informations fut lui aussi différent. Si, pour les témoignages des jeunes, l'ensemble des paroles était retranscrit et constituait véritablement le matériau de base pour notre analyse, la démarche utilisée lors des débats avec les animateurs s'est plus centrée sur les constructions de réflexions que sur les témoignages et c'est le contenu de ces réflexions qui nous a intéressés. En conséquence, la manière de présenter les choses ne pouvait dès lors qu'être très différente. Ce document comprend donc trois parties essentielles :

- *La parole des jeunes. Dans cette partie, la volonté a été de présenter et d'organiser les témoignages des jeunes dans un tout cohérent. Des réflexions issues du travail d'analyse des chargés de recherche concluent cette partie.*
 - *La construction d'une réflexion collective d'animateurs. Le travail est ici commun aux chargés de recherche et aux animateurs participants au groupe de travail. Le texte, s'il a été rédigé par les chargés de recherche, entend être représentatif d'un discours partagé, qui se fonde sur des constats amenés par les animateurs et sur une analyse commune.*
 - *Une conclusion pour deux phases de recherche-action. Les chargés de recherche portent un regard supplémentaire sur la démarche et ses résultats. Cette partie complète pour eux les dimensions qui ont été amenées dans l'analyse de la parole des jeunes et dans le travail en commun avec les animateurs. Il précise notamment certaines orientations plus politiques.*
- Les deux catégories de personnes que nous avons rencontrées ne venaient pas du tout avec les mêmes objectifs. La volonté des jeunes était le témoignage (nous avons des choses à dire par rapport à une thématique ; on nous offre cette possibilité, nous la prenons). Les animateurs venaient avec la volonté de témoigner d'un vécu mais surtout de réfléchir à quelles pistes trouver pour améliorer le travail au quotidien dans leurs Maisons.

Ces deux moments ne sont pas détachés l'un de l'autre, bien au contraire, et lire les deux parties l'une à la suite de l'autre nous semble pertinent pour maintenir la cohérence de notre projet.

Les objectifs de départ ont-ils été atteints ?

L'objectif quant à la parole des jeunes nous semble avoir été atteint. Il s'agissait essentiellement d'entendre cette parole et de la retransmettre. Tous ceux qui ont pu nous aider pour cette recherche-action ont pu dire combien cette parole interpellait et méritait d'être entendue. Il ne sera désormais plus possible à ceux qui liront ces témoignages de confirmer cette logique qui associe jeunesse et violences en affirmant : jeunes = producteurs de violences.

Le travail que nous avons mené avec le groupe d'animateurs a été source constante d'enrichissement mutuel. Chacun a pu confronter ses méthodes de travail selon les lieux d'où il venait. Les rencontres avec les intervenants extérieurs (les experts) ont permis de diversifier les cadres de références. Différents résultats ont été obtenus, et ils appartiennent à chaque participant. Marco Falaschi, membre du comité

d'accompagnement, lors de sa rencontre avec le groupe, a insisté sur ce point : « Votre travail est réussi parce que le groupe a beaucoup appris ».

Le travail de groupe, la rencontre de pairs et l'échange avec certains « spécialistes » (qui d'ailleurs appelaient les animateurs « spécialistes » en retour) sont des moments importants dans la vie de professionnels du secteur des Maisons de jeunes. Ca permet de s'arrêter, de réfléchir à ce qui se passe réellement puis de réfléchir ensemble à ce qui pourrait en sortir, puis de rentrer dans sa Maison de jeunes et d'essayer de le mettre en pratique. C'est un moment de formation où chacun est formateur des autres et peut aller plus loin dans ses questionnements journaliers. Quand l'animateur rentrera dans sa Maison de jeunes, cela restera bien sûr peu simple, mais il y aura quelque chose de nouveau sur lequel s'arc-bouter.

Partie I : la parole des jeunes



Introduction

Le principal objectif

Ce projet « paroles de jeunes autour de la violence » se conçoit comme un travail exploratoire. L'approche se veut résolument qualitative et entend, dans un premier temps, partir exclusivement du point de vue des jeunes. Ce travail exploratoire aurait pu se suffire à lui-même.

Mais tel n'était pas l'objectif. Nous souhaitions travailler en deux temps, le recueil et l'analyse.

Dans ce premier temps, le but n'était pas de finaliser l'analyse mais plutôt de travailler à la rendre prospective afin qu'elle puisse notamment nourrir le travail de la deuxième phase.

Méthodologie¹

Le recueil des données

C'est la technique des entretiens semi directifs qui a servi de base pour recueillir les informations souhaitées au travers de la narration de moments de la vie des jeunes. La thématique choisie au départ, à savoir le rapport des jeunes à la violence, a eu pour rôle de focaliser les récits sur une certaine catégorie de phénomènes. Grâce à cette technique, nous avons cherché à saisir non pas la subjectivité des jeunes, mais, à travers leur subjectivité, certains aspects de la réalité sociale. Réalité sociale qu'ils participent à créer tout en étant déterminés en partie par elle.

Nous désirions offrir aux jeunes un espace dans lequel ils puissent s'exprimer sur ce qui leur semblait important de nous dire, sans imposer d'emblée des questions pré-formulées de manière précise. Imposer des questions aux sujets ne garantit nullement, selon nous, de rencontrer les interrogations qui ont une signification pour la personne interviewée. Nous pensons en outre qu'une méthode trop directive basée sur des questions « pré-codées » participe à créer des stéréotypes et

¹ La description de cette méthodologie s'inspire largement d'une description écrite à l'occasion d'une autre recherche-action : M. CHAMBEAU, C. RENOUPEZ, *Jeunes et usages de drogues en Brabant wallon*, Plate-forme de concertation en santé mentale du Brabant wallon, avril 1999.

appelle souvent des réponses banales et/ou partielles, en accord avec les idéologies dominantes ou avec ce que l'interviewé croit correspondre aux attentes de l'enquêteur. Or, notre intention était évidemment d'aller au-delà de ce discours.

Les entretiens se sont construits de manière largement ouverte laissant une place relativement importante aux anecdotes, voire aux digressions du narrateur, et en privilégiant les attitudes de compréhension, d'empathie et d'ouverture à l'autre. Notre premier souci a été de mettre le narrateur dans une situation favorable, grâce à une écoute active, dégagée de tout enjeu et respectueuse de sa pensée et de son mode d'expression.

Il était cependant capital pour mener à bien l'interview, de cadrer le discours du jeune, en l'empêchant de sortir trop souvent ou trop longuement du champ de la recherche, tout en l'orientant vers des thèmes qu'il n'abordait pas de façon spontanée. Le déroulement non-directif à l'intérieur d'un canevas d'entretien préconstruit nous a par ailleurs permis, à la fois, d'orienter et de préciser le récit des jeunes sur certains points, et de mettre en évidence des dimensions ou des variables non prises en compte au moment de la conception du projet. Nous pouvons dire que globalement, la dimension directive se retrouve dans l'agencement des différentes parties du document concernant la transmission des paroles des jeunes.

La participation active du jeune

Un des aspects méthodologiques sur lequel nous désirions insister était la nécessaire participation active des jeunes dans le processus de recherche. Nous leur avons d'ailleurs transmis la retranscription de leur interview. Un travail collectif sur les paroles individuelles a lui aussi été mené, permettant à d'autres jeunes d'exprimer leurs sentiments sur la manière dont les paroles ont été retransmises, d'apporter des précisions sur des contenus ou de remettre en question certains aspects qui leur paraîtraient non pertinents.

L'analyse de contenu

L'objectif de l'analyse de contenu était de retrouver la logique et les significations intrinsèques du vécu, de mettre en évidence les constantes des récits, les régularités qui constituent le fond commun aux réponses des sujets. L'analyse que nous proposons au départ était de type ouvert, c'est-à-dire que, puisque celle-ci était inévitablement tributaire de ce que nous avaient dit les jeunes, le cadre n'en était pas fixé à l'avance de manière rigide.

Cette analyse devait nous permettre d'émettre ultérieurement quelques hypothèses quant aux raisons qui amènent les jeunes dans des processus appelés

« violence » et qui posent parfois (souvent) problème. Concrètement, des grilles de lecture et des catégories ont été pensées de manière à ventiler les discours efficacement sans les déformer ni laisser un lourd résidu inexploité.

Ces grilles de lectures ont été élaborées en fonction de la visée théorique qui a déterminé les consignes du recueil de données : le canevas d'entretien nous a fourni les thèmes principaux et la lecture de l'ensemble des récits nous a donné des catégories a posteriori.

Les recoupements par unités catégorielles ont ensuite été rassemblés en un discours plus ou moins cohérent exigeant un plan général d'organisation qui relève à la fois de nos choix de chargés de recherche et de la forme des récits donnée par les narrateurs. Nous avons donc cherché, dans l'analyse de la parole des jeunes, à fournir une vision globale d'un groupe d'individus à partir d'un montage polyphonique de récits. Trois portes d'entrées principales ont été choisies, qui constituent les en-têtes des trois parties de la présentation de la parole des jeunes :

- Lieux de vie, lieux de socialisation, lieux de rencontres.
- Les jeunes analysent, interprètent, jugent, évaluent la (les) violences et se situent par rapport à elle(s).
- Des propositions pour travailler sur les phénomènes de violences.

Chaque récit constitue un cas particulier. Le but de notre travail est bien d'en retenir la singularité en le replaçant dans un ensemble. Il s'agit de faire ressortir ce qui constitue la colonne vertébrale de ce qui a été dit (consensus au niveau des opinions, des attitudes, des valeurs...) sur laquelle viennent s'articuler les particularités individuelles (nuances, contradictions, ambivalences...).

Enfin, il faut rester conscient que toute analyse de contenu comporte :

- ses limites, car elle n'est jamais achevée ;
- ses biais, car elle est toujours un travail subjectif sur un matériel humain.

Le public

Nous avons fait appel aux animateurs des Maisons de jeunes afin de constituer notre échantillon de jeunes. L'animateur est le passage obligé pour entrer en contact avec les jeunes. Il est un canal, un relais entre les jeunes et les chargés de recherche. Nous souhaitons rencontrer un public diversifié, défini à partir des caractéristiques d'âges (12 à 26 ans, ce qui correspond à la catégorie d'âge des jeunes telle que précisée dans le Décret du 20 juillet 2000 de la Communauté française déterminant les conditions de reconnaissances et de subventionnement

des Maisons de jeunes, centres de rencontre et d'hébergement et centres d'information des jeunes et leur fédérations.), et de sexe. En ce qui concerne le critère "sexe", l'échantillon féminin est assez faible (4 sur 20), même si l'on tient compte de la réalité de la répartition selon ce critère dans les Maisons de jeunes.

Nous voulions également être attentifs à rencontrer des jeunes des différentes régions de la Communauté française, en ce compris des régions plus rurales ou plus citadines.

Remarquons que dans le panel des jeunes interviewés, les rapports à la parole étaient bien différents. Certains, mieux que d'autres, maîtrisaient l'expression orale. Ce qui a influencé notre travail lors de la mise en forme du rapport. Certaines paroles de jeunes devenaient peu compréhensibles hors du contexte de l'interview. Nous avons donc dû faire des choix.

Concrètement, 20 jeunes ont été interviewés.

Quels jeunes ?

Khalid

Le Kosovo, la guerre, l'exil, l'« accueil » en Belgique, le petit château... puis l'arrivée dans une petite ville bourgeoise wallonne.

La lutte des places, le choc des cultures. Se faire une place en Belgique en restant Albanais. Et le choix de certaines attitudes « à la Scarface » pour y parvenir. Il a 18 ans.

Noé

Un paradoxe sur pieds. Normalement un chouette gars de 18 ans sans problèmes, issu d'une famille aisée de commerçants. Ses parents sont bien intégrés dans le tissu social.

Et pourtant, lui raconte des difficultés d'intégration. Il ne trouve pas sa voie à l'école. Il consomme du cannabis, et c'est un problème pour lui et les pour les autres.

Un gars sympathique qui rêve d'une société tolérante, mais qui dans la même phrase, peut énoncer des idées extrême... ment antipathiques.

Jhalil

16 ans, cadet d'une famille nombreuse. Son père a travaillé aux forges de Clabecq pendant 25 ans. La glande est son activité principale. Mais quand on parle du conflit vécu par son père à l'usine ou de la situation en Palestine, c'est avec ses tripes qu'il réagit.

Quasper

Jeune anar de 17 ans conscientisé à gauche, révolté par l'acharnement manifesté à l'égard des 13 ans de Clabecq, il définit cette région où il vit comme une région sinistrée.

Son avenir ? Il le voit dans la musique. Il s'y sent déjà. Avec plus d'un pied dedans. Et il utilisera cette musique pour faire passer ses messages. Pour changer le monde. Modestement.

Véronique

Véronique ne fait pas grand-chose de la semaine. D'ailleurs, à part regarder les séries américaines chiantes à la télé, il n'y a rien à faire. Alors, le week-end, elle s'implique à fond dans la MJ. A 16 ans, elle participe aux activités, s'implique dans les structures et fait partie du conseil d'administration. Et les jeunes sont priés de respecter les décisions qui sont prises !

Verena

Verena a 16 ans, et on est prié « élégamment » de ne pas lui marcher sur les pieds. Celui qui s'y risque s'en souviendra.

Ce qui compte pour elle, ce sont ses potes. A la Maison de jeunes, par exemple. Et même si c'est le silence, même s'il ne se passe rien quand ils sont ensemble, c'est déjà bien.

Régis

Avoir 13 ans et son père en prison, c'est pas du gâteau. Et pourtant, c'est la vie de Régis depuis 4 ans. Et ses copains ne se privent pas de le lui rappeler constamment. Ce qui l'amène parfois à réagir, d'une manière qui ne convient pas à tous... Régis, c'est aussi beaucoup d'autres choses très positives. Mais cette particularité est terriblement envahissante...

Raoul

Raoul préparait sa qualification en mécanique. Un grave accident de voiture en décide autrement. « Hors circuit » pendant plus d'un an, il réapprend à vivre et, à 21 ans, se forge une nouvelle philosophie : « Vivre au jour le jour ». Souvent présent à la MJ, il y aide les animateurs.

Giuseppe

Giuseppe arrive par hasard à l'interview. 15 ans. C'est un garçon peu bavard. Ses réponses sont succinctes.

Sa vie, c'est le quartier, la cité. Ce qui compte pour lui : son chien, de beaux points à l'école, pour que Maman soit contente, la coupe du monde de foot.

La violence qu'il nous raconte, c'est celle des adultes.

Ibrahim

Ibrahim. Mécanicien. 26 ans. Une petite délinquance pendant la première partie de sa jeunesse. Aujourd'hui, rangé, il y porte un regard détaché, voire amusé.

Ce qui l'intéresse ? Les portes, les sorties.

Ce qui l'énerve ? Ce qu'on dit sur les Arabes. D'accord, certains font des conneries, mais pas plus que les autres.

Djalal

Djalal a 26 ans. Joueur de foot professionnel, il est passé par une équipe hennuyère de D1. Son statut d'adulte, qui en a « terminé avec ses problèmes d'adolescence », l'autorise à expliquer comment les jeunes devraient vivre leur jeunesse, et comment on devrait les y aider. Il indique dès lors ce qui devrait être une référence pour tous les jeunes : l'autorité familiale.

Güller

14 ans, costaud, la casquette vissée sur la tête, il étudie l'électromécanique. Le 11 septembre, le conflit israélo-palestinien à la télé, un meurtre dans la cité où il habite, le racket à l'école, sont ses références premières quand il nous parle de violence.

Coline

Petite musaraigne sympathique de 13 ans, Coline sait ce qu'elle veut. Aînée dans sa famille, elle habite avec ses frères et sœurs dans la cité. Les bagarres courantes dans le quartier, ça la fait rigoler. Les chevaux la passionnent ; elle pratique l'équitation avec son papa.

Stéphane

Un sportif de 15 ans qui rêve de devenir un jour joueur de foot professionnel. Le respecter et respecter sa copine, deux obligations pour qui veut le fréquenter. Dans le cas contraire, il faut être prêt à se battre car Stéphane n'est pas du genre à s'en laisser compter.

Gaétanne

Jeune fille de 17 ans, la tête bien campée sur les épaules. Pleinement consciente de la réalité adolescente dans laquelle elle se trouve. Les engueulades avec ses parents, qu'elle aime bien par ailleurs, en font partie, tout comme les bons moments passés avec les copains et les copines, surtout s'ils sont drôles et ont de la conversation. Ce qui est le plus souvent le cas.

Lilian

On sent la difficulté de la vie dans ce que nous montre et nous raconte Lilian. Et en même temps, beaucoup de générosité, de volonté de vouloir bien faire, chez ce garçon de 14 ans. Mais parfois, c'est la hargne face aux difficultés qui prend le dessus. Alors, on recadre Lilian. Ce qu'il comprend tout à fait, on ne peut pas laisser tout faire. Mais ce n'est pas facile à vivre quand, comme lui, on veut être bon et se rendre utile, et que malgré cela, les sanctions arrivent sur sa tête...

Didier

Un petit garçon sympa, pas encore rentré dans l'adolescence, qui vit cette interview comme un moment où on le considère comme quelqu'un d'important. Il nous parle de choses simples, mais avec conviction. Témoignage d'un enfant de 12 ans, en décalage avec ceux des ados ou des jeunes adultes. Didier n'en raconte pas moins sa façon de voir les choses. Et quand on casse les crayons d'un copain à l'école, ça peut paraître anodin – voire mignon –, c'est cependant ce qu'il ressent comme une violence.

Kemal

Jeune d'origine marocaine à Bruxelles, 16 ans, Kemal est un garçon intelligent qui entend se construire une identité personnelle au carrefour des cultures qu'il fréquente. Il veut faire partie de la société en Belgique, et travaille sérieusement, notamment à l'école, pour y arriver. Mais sa culture d'origine est aussi importante dans cette construction, et il en fera un atout.

Il explique comment il vit la violence qui s'exerce contre lui, de manière anodine dans le concret de la vie quotidienne.

Louis

Un sportif de 24 ans, plus proche du catcheur que du sauteur en hauteur. 90 kg facile, emballés dans un training. De la force et de la bonhomie, et heureusement pour les autres, la bonhomie au premier plan, y compris pendant l'interview. Avec Louis, les gens, même les emmerdeurs, sont plutôt sympas. Et bien sûr, il y a de la violence, mais on ne va tout de même pas en faire un plat. A part quelques rares exceptions, il y aurait même beaucoup de convivialité dans les bagarres auxquelles Louis participe.

Sylvain

Sylvain a 16 ans. Pas de gros problèmes. Il trouve que les relations des jeunes avec les adultes ne sont pas des plus simples, sans que cela ne tourne nécessairement au drame. Mais quand même, les vieux dans la rue, les profs, les flics et même l'animateur de la MJ exagèrent parfois.

Il ne voit pas vraiment beaucoup de violence. Mais il sait que les adultes ne pensent pas comme lui.

Pourquoi les jeunes acceptent-ils de parler de « violence » ?

Nous nous sommes rendus dans les Maisons de jeunes pour y rencontrer des jeunes et leur proposer de parler de leurs réalités, à partir de la thématique de la violence, thématique que nous n'avons pas voulu trop borner conceptuellement.

Les jeunes qui ont participé à notre travail se sont montrés très intéressés par la démarche. Comme le montrent ces deux extraits de leurs témoignages, leur volonté de collaborer recouvre cependant des réalités fort différentes... parmi lesquelles le hasard a sa place. La compétence dans le rapport à la parole semble également être un argument qui a joué dans le choix des jeunes pour ce travail.

L'animateur a demandé à la première personne qui venait, quoi, donc... et puis moi j'ai dit oui tout de suite, puis ça ne me dérangeait pas du tout. (Noé)

Est-ce que tu pourrais m'dire pourquoi l'animateur m'a proposé de te rencontrer ?

J'ai des facilités à parler, j'sais formuler bien mes phrases.

C'est pas parce que tu es particulièrement violent qu'il s'est dit j'vais lui demander ?

Non, pas du tout. Au contraire, j'suis une personne calme. (Kemal)

Et puis, il y a le fait de vouloir faire plaisir à l'animateur qui a fait une démarche vers eux, le fait de penser se rendre utile de cette manière.

L'animateur m'a demandé si c'était possible que je vienne participer à des questions, et moi j'ai dit « ouais » pas de problème, et puis voilà... je me suis dévoué. (Djalal)

Ben, j'saurais pas dire pourquoi, comment, mais ça m'dérange pas quoi. Si ça peut aider les gens. (Gaëtanne)

La parole aux jeunes

Un argument qui a convaincu plusieurs jeunes de participer, c'est le fait qu'on leur donne la parole. Ils trouvent important qu'on écoute la parole des jeunes de manière générale, et se sentent un peu représentants de leur génération, investis d'une mission qui serait de casser une image qu'ils vivent stigmatisante.

Ben comme ça un jeune peut dire qu'est-ce qu'il veut... (Giuseppe)

Je pense que c'est bien parce que l'on peut s'exprimer. (Régis)

Pour faire connaître surtout le regard des autres personnes envers les jeunes et tout ça quoi. Parce qu'on en a une mauvaise image de ce que les jeunes sont. (Raoul)

Le thème de la violence

Pour plusieurs jeunes, leur participation à la recherche est due au fait qu'ils ont des choses à dire à propos de ce thème. Certains se définissent comme des observateurs privilégiés de la vie des jeunes dans leur Maison de jeunes mais aussi dans leur environnement.

J'ai accepté parce que c'est quand même quelque chose qui concerne tout le monde même si euh... pas spécialement, je ne peux pas dire que je sois... un agresseur ou un agressé je vais dire..... un violent, un violent. (Noé)

D'autres jeunes pensent que leur expérience par rapport à la réalité de la violence pourra servir de cadre de référence à notre travail. Les jeunes se présentent dès lors comme « étalons » servant à mesurer et comparer des attitudes, des paroles autour du thème, d'autres se situent comme représentatifs de nombreux jeunes.

Parce que je suis un des plus âgés ici et que ça fait longtemps que je suis dans cette Maison de jeunes. Ça fait un peu plus de sept ans, et que je suis de communauté albanaise. Et ici il y a un intégrisme fort de la communauté albanaise, et qu'il sait bien que je suis le seul qui peut dialoguer avec eux, et qui peut les amener au calme, et ... (Khalid)

Ouais, il n'y avait pas de raisons particulières ? Par rapport à la violence ?

Non, ben oui, allez, sachant que moi, je suis un garçon très calme, peut-être pour avoir un point de comparaison. (Djalal)

Enfin, quelques jeunes se sentent concernés par la thématique abordée, parce qu'il leur apparaît qu'ils y participent.

Est-ce que tu te sens concerné par le phénomène de violence ?

Oui. Parce que j'suis vite en colère dès qu'y a quelque chose quoi, on va dire que j'tape dans le tas.

Ah oui, donc t'es quelqu'un qui aime bien se battre encore ?

Oui. J'suis pas trop attiré par la violence mais dès qu'on m'cherche, faut pas m'chercher justement. (Stéphane)

D'abord c'est parce que... avant j'étais du genre violent, maintenant je suis plus calme (Régis)

Relevons encore que lors de nos rencontres au sein des Maisons, nous avons rencontré de nombreux autres jeunes qui, eux aussi, auraient aimé être interviewés et donner leur avis. Le temps et les moyens disponibles ne le permettaient pas. Ce que nous voulons relever par cette remarque, c'est l'intérêt manifesté par ces jeunes à pouvoir prendre la parole.

I. Lieux de vie, lieux de socialisation, lieux de rencontres

Quand ils racontent des faits qu'ils nomment « violence », les jeunes interviewés le font le plus souvent en référence aux espaces de socialisation auxquels ils sont confrontés. Parmi ces espaces, l'école, la famille, mais aussi d'autres espaces moins organisés. Les rencontres avec l'autre sont aussi parfois sources de violence, subie ou produite. Les pairs sont « ces autres », mais les adultes sont également des autres auxquels les jeunes se confrontent.

L'école, les jeunes, la violence

L'école est un lieu où les jeunes rencontrent la violence. Ils la produisent, la subissent, en font un sujet de conversation. Deux aspects sont particulièrement marquants dans leurs discours : la violence dans leur rapport aux professeurs, et la violence dans leur rapport aux pairs.

Le rapport avec les professeurs

Les jeunes reconnaissent assez naturellement que leur comportement avec les professeurs n'est pas toujours marqué du plus grand signe du respect.

Ça se passe plutôt bien avec les profs aussi ? Il n'y a pas certains profs qui t'embêtent ?

Ben, si, avant même. mais, c'est, il y a certaines années, c'est vrai que, j'étais très mal aux profs, parce que envers moi, ils étaient pas très cools quoi. (Gaëtanne)

Ben je leur envoyais des tchouquets, je les maltraçais. À chaque fois qu'ils m'envoyaient chercher des machins à gauche et à droite, je leur disais qu'ils se croyaient tout permis. Ben j'ai commencé à les maltraiter comme ça et j'ai été renvoyé. (Lilian)

Si comme Lilian ci-dessus, des jeunes admettent la difficulté du métier des enseignants, et leur décernent un certain capital de sympathie, ils énoncent aussi parfois une réalité bien différente : les enseignants étant alors pointés comme producteurs de violence (insultes, manque de respect, coups) à l'égard de leurs élèves.

Oui, il y a des professeurs qui sont violents ! C'est un prof d'électricité. Je l'ai eu au début, et il y en a un, il était en train de se battre avec un autre alors le prof, il l'a giflé ! Il les a giflés tous les deux, parce qu'ils se battaient pour rien. (Didier)

Le sentiment d'être stigmatisé par les enseignants est aussi vécu comme une agression par les jeunes.

Donc un groupe de profs m'a vu, ils ont senti l'odeur et ils ont dit oui, bla, bla, et tout... donc, j'ai été faire des analyses d'urine et j'ai encore le papier là avec, donc,

la liste des « Non décelés » et je vais m'en faire un T-Shirt. Bon, c'est déjà ça, je fais déjà un pas vers les gens. Maintenant, à eux de croire le T-shirt ou pas ! (Quasper)

Louis tente de relativiser cette stigmatisation, utilisée selon lui comme prétexte pour justifier des résultats scolaires décevants.

Oui, mais ça c'est l'excuse ça ! Le type qui rentre chez lui, il dit à sa mère : Zéro t'as eu ! Ouais le prof il est raciste ! La mère le voit : « Monsieur, vous êtes raciste ! » « Je ne suis pas raciste Madame, votre fils il ne travaille pas comment vous voulez que je lui mette des points ? C'est une bonne excuse ça raciste ! » Si le prof il serait raciste, il donnerait du travail deux fois plus... non, l'école elle fait que subir ce que les élèves leur font. Moi, j'ai jamais vu un prof méchant. Parfois le prof, il dit : « Toi reste à ta place ! » C'est pour se faire autoritaire. Moi, j'ai jamais vu un prof méchant ! (Louis)

Les enseignants exercent un rôle d'autorité dans l'école, rôle qui n'est pas facilement accepté par les jeunes.

Les profs j'ai toujours eu la haine contre eux parce que je ne supporte pas que quelqu'un me dise « Assieds-toi », « Fais ça », « Fais tchic », euh « Pourquoi t'as pas fait ton devoir ? » Pour moi, c'est des histoires de primaire. (Khalid)

L'école-institution

L'école n'est pas un lieu de vie simple. Les jeunes n'y trouvent pas toujours leur compte. Certains pointent les difficultés des matières, ...

Cette année, c'est vraiment plus difficile ! C'est vraiment l'élimination. On le sent, même par rapport aux profs. Ils cherchent à éliminer le plus possible. C'est vraiment ça, pour passer dans les années supérieures. Oui mais la majorité des 4ème, on rame tous, on est surchargés de boulot. (Verena)

D'autres n'y voient pas d'intérêt personnel,...

J'ai été renvoyé parce que je foutais rien en classe. A chaque fois qu'il y avait cours, je mettais un walkman, je dormais sur les bancs... (Jhalil)

L'école, c'est aussi une institution, un système qui ne fonctionne pas bien, nous disent les jeunes. Noé argumente longuement à partir de son expérience personnelle pour démontrer l'absurdité du système scolaire, inadapté selon lui aux jeunes qui le fréquentent.

Je termine mes humanités péniblement en promotion sociale...système modulaire etc. Euh... après avoir doublé deux fois. Je ... je... j'ai fait quelques écoles, j'ai pas non... j'ai pas été viré mais j'ai changé plusieurs fois d'école... je suis rentré dans une école en première humanité, je commençais ma crise d'adolescence, donc j'ai eu pas mal de problèmes. Je devais voir un psychologue à l'école. Il a conseillé à

mes parents de me mettre en pension un an, au collège, ce qui n'a été... ce qui n'a pas marché du tout, parce que je me suis pas du tout intégré, vraiment pas. Je me sentais... même si je m'étais dit, j'accepte d'être là-bas parce que c'est pour mon bien, c'est pour mon... me gérer moi-même, tout ça... je n'acceptais pas, d'ailleurs. J'allais m'isoler dans les classes pendant les temps libres et je restais là tout seul. Puis après, j'ai été dans une autre école, là ça a été très bien, parce que j'étais avec un de mes copains. Je me suis directement intégré, et à partir de là au niveau relationnel enfin avec autrui ça a été... impeccable, et ça s'améliore d'année en année et j'aime beaucoup la communication avec les gens mais je suis un... un piètre étudiant. J'ai essayé une école artistique, parce que vraiment les humanités générales ça n'allait pas. Comme j'aime bien le dessin j'ai été en « arts plastiques ». Mais ça ne me convenait pas non plus, de nouveau... puis bon ben je me suis dit euh... je vais prendre mon courage à deux mains, il faut quant même ce foutu papier. Et je suis là au projet social à essayer de... j'exècre les ... les études, pour avoir ce papier. (Noé)

Il n'y a qu'à prendre les délégués de classes. C'est dépassé. C'est ... c'est pour ça que personne ne veut plus l'être, parce que tout le monde sait bien que ça ne sert à rien ! (Quasper)

Comme j'ai déjà eu beaucoup de problèmes de comportement, on m'a dit d'aller au centre P. M. S., mais ma maman elle veut pas aller au centre P.M.S. Elle a dit comme ça : « Ouais ! Attends si tu vas dans un centre P.M.S., ils vont aller te mettre dans une école de gogols ». (Lilian)

Dans quels lieux est-ce que tu vois de la violence ?

Moi ? À l'école. (Lilian)

L'école n'est pas nécessairement reconnue par les jeunes comme lieu d'apprentissage. C'est pour Khalid, un lieu accessoire par rapport à d'autres réalités de vie qui lui paraissent plus importantes. Il instrumentalise l'école à d'autres fins.

On faisait tout... tous les business ensemble on faisait toutes les enrroules ensemble... toute façon on brossait souvent pour faire des petits trucs, ... (Khalid)

Face à cette école qui ne va pas bien, les jeunes esquissent un projet d'école qui leur soit plus utile, qui fonctionne mieux, et qui rencontre mieux les objectifs de la société, comme ceux des jeunes. Ces remarques concernent aussi bien les structures scolaires, que le rapport profs/élèves ou les contenus des enseignements.

Non, non pas bien réputée, mais je veux dire où le respect des profs est encore là. Même si, en tant qu'adolescent, je rêverais de leur pisser au cul ! Je veux dire qu'il

faut être clair, il faut un minimum de structures qu'il n'y a pas dans certaines autres écoles. (Quasper)

Alors maintenant, tu es dans une autre école, en deuxième mécanique, c'est ça ? Tu as le sentiment d'apprendre quelque chose ?

Ouais, maintenant on a fait un lustre et j'apprends à faire l'électricité, le courant électrique. J'aime mieux aller à l'école là que l'autre ! (Lilian)

La violence entre pairs à l'école

L'école est un lieu de vie important pour les jeunes, un lieu de rencontre essentiel avec d'autres jeunes et donc un lieu où des rivalités pour des raisons diverses sont montées en épingle, amenant dès lors des échanges parfois empreints d'agressivité. La violence en milieu scolaire c'est parfois aussi une manière de se forger une réputation ou de l'assumer.

Faut pas oublier que un jeune quand, surtout de communauté différente que belge, quand il change d'école il doit montrer aux autres qu'il n'a pas peur et que c'est un caïd entre parenthèses... quelqu'un il vient, il dit rien qu'un truc... il faut le... faut que tu... l'déclasses que... tu le mettes à terre jusque quand il sait plus bouger quoi... (Khalid)

Parler de violence à l'école

L'école est aussi un lieu où l'on parle de la violence. Certains professeurs estiment important d'aborder cette question, parfois pour régler un problème dans l'école, parfois parce que ce phénomène est pointé comme socialement problématique et qu'il appartient au milieu scolaire de l'aborder.

Ben à l'école, bon on en parle quand même assez souvent, enfin, souvent, parce que les profs ils essayent d'entamer des conversations là-dessus, pour savoir pourquoi il y a de la violence où quoi. Mais y a des gens qui s'proposent de venir à l'école pour parler de la violence, alors, là, on consacre une ou deux heures de cours comme ça à parler. On discute pour savoir pourquoi il y a de la violence quoi entre jeunes et tout. (Gaëtanne)

Quelques clés²

La place des enseignants est mise en question par les jeunes. Leur autorité est mise en cause. Les jeunes pointent certains enseignants comme violents, notamment en terme de stigmatisation vécue injuste et donc violente. Ils reconnaissent par ailleurs à leur égard un manque de respect.

² Sans vouloir réduire les paroles des jeunes à ces quelques mots, les encadrés intitulés « quelques clés » ont pour objectif de ramasser en leur sein l'essentiel du contenu des messages transmis par les jeunes sur les différentes thématiques.

Le sens de l'école est aussi mis en question, notamment parce qu'il lui arrive de dysfonctionner.

Enfin, l'école n'est pas que lieu d'apprentissage. D'autres fonctions (affirmation de soi par exemple) sont dévolues à l'école où les jeunes passent un temps important.

Les réactions des animateurs³

Les animateurs soutiennent le regard que les jeunes ont de l'école. Selon eux, l'école ne répond pas aux attentes des jeunes. De plus, elle ne se remet pas en question.

La famille, les jeunes, la violence

L'éducation, une autorité légitime

Les familles sont, bien entendu, très présentes dans l'environnement des jeunes. Ces derniers pointent la responsabilité des parents dans leur éducation, éducation empreinte d'une certaine autorité, laquelle est légitimée.

Ma mère se doutait mais elle était pas au courant parce qu'elle n'a jamais vu. Elle me mettait en garde, elle se doutait parce qu'avec les gars avec qui je traînais, elle savait qu'on ne faisait pas des choses très correctes quoi. Elle m'a dit : « OK, le jour où une camionnette de police ou de gendarmerie qui vient sonner à la porte, qui me dit : 'Votre fils a fait ça, ça, ça ou ça !'. Tu prends tes cliques et tes claques, c'est la maison de correction ! ». Elle dirait : « Vous pouvez le prendre et le mettre où vous voulez ! ». C'est peut-être ça aussi qui m'a fait arrêter. C'est ça qui m'a fait faire attention. Parce qu'à un moment, j'm'en foutais, c'était comme ça. (Ibrahim)

La manière d'exprimer l'autorité peut être considérée comme violente, sans perdre pour autant sa légitimité aux yeux de certains jeunes.

Est-ce que tu as déjà eu des adultes qui étaient violents avec toi ?

Ouais. Ma mère. Elle m'en met deux, trois. C'est quand je le mérite, quand j'fais une connerie ou bien que j'lui obéis pas, ça m'tombe dessus. C'est quand même ma mère, j'dois l'écouter. (Stéphane)

³ Lors des séances de travail avec les animateurs, nous leur avons proposé de réagir aux paroles des jeunes, après lecture du rapport reprenant leurs interviews, et notamment à partir des clés de lecture que nous leur avons soumises. Le statut de ces encadrements est bien de présenter cette réaction des animateurs dans l'immédiateté. Un travail de fond, fait de débats et de contradictions constructives, a permis de nuancer par la suite. Ce travail constitue l'essentiel de la partie « la construction d'une réflexion collective d'animateurs », présentée dans la suite du présent document.

Les jeunes peuvent accepter l'autorité. Ils se confrontent pourtant à elle. La période de l'adolescence est reconnue par les jeunes comme pouvant être une des causes de ces conflits.

Pendant l'adolescence, avant même, c'est vrai qu'avec les parents, il y a des jours, où on préfère être éloigné d'eux. C'est vrai que des fois, on discute au niveau des cours ou quoi, ça dégénère à la maison. C'est vrai qu'on n'est pas d'accord avec eux, par exemple, ils disent : « J'veux pas admettre ça », alors que, ça n'en finit plus. Toujours des disputes, des disputes, mais sinon, ça va. (Gaëtanne)

Une autorité qui ne respecterait pas l'intégrité (physique ou morale) du jeune amènera également une réaction conflictuelle.

Je suis très violente avec mes parents autant qu'ils le sont avec moi. S'ils me disent quelque chose de méchant, je leur réponds. C'est obligé, je ne vais pas me laisser faire. Dans le quartier c'est pareil. (Véronique)

Les tensions avec les parents

Les rapports avec les parents véhiculent leurs lots de tensions

Mon frère est mieux incorporé dans la famille que moi. Moi je suis un peu à l'écart mais je suis bien hein ! Je suis bien chez moi, mais à petites doses et eux, ils ne veulent pas comprendre. (Véronique)

Si je peux pas rester trop tard dehors. Maman elle rouspète, parce que c'est vrai, si j'vois tous les gens dehors moi aussi j'voudrais bien. Et l'autre fois quand il y avait la fête en ville, j'ai demandé si j'pouvais aller, elle me dit oui. Puis j'lui demande l'heure, j'suis encore gentille, j'lui demande à quelle heure que j'peux rentrer, elle commence à m'engueuler, alors elle commence à m'engueuler donc moi j'commence à pleurer, j'm'en vais et j'suis pas rentrée, j'ai été dormir chez ma copine. J'suis partie. J'ai rien dit, j'suis partie. (Coline)

Le respect des parents

Si des tensions parfois violentes peuvent exister entre les parents et leur fils ou leur fille, les jeunes disent que la violence n'est pas la réalité principale au sein des familles. Parmi les valeurs que les jeunes disent absolument vouloir mettre en évidence, le respect des parents apparaît en très bonne position. Leurs attitudes par rapport aux parents se veulent très respectueuses. Ils craignent de leur faire du mal, de leur causer préjudice.

On se parle beaucoup chez moi, donc tout le monde, à part mon père qui est un peu distant, avec ma mère, ça va très bien, on a de bonnes..., il n'y a pas de mensonges, tout le monde sait tout, on sait ce qui se passe... J'ai toujours discuté

dès le premier moment où moi j'ai pris de la drogue, on en a tout de suite discuté. C'est entre autre pour ça que j'arrête, je diminue parce que ça rend... ça rend les parents ... ça les rend tristes vous savez... ça les tracasse énormément, et donc je ... ça va bien, on peut discuter, c'est des bons rapports... toujours des petits problèmes euh... qu'il y a dans toutes les familles quoi, mais bon rien de très malsain. (Noé)

Dans le même ordre d'idées, les jeunes refusent assez catégoriquement les insultes qui toucheraient leurs parents. Lilian est très clair à ce sujet.

Ce qui me met le plus à bout, c'est quand on traite mes parents. C'est comme si j'allais insulter les leurs, ils ne seraient pas contents non plus. (Lilian)

Parler de la violence en famille

Les jeunes parlent relativement peu de violence avec leurs parents, si ce n'est pour raconter la dernière bagarre.

Ben, parce que, comme j'm'étais battu, enfin, on m'avait frappé et ma mère elle m'a demandé pourquoi j'étais tout rouge. Je lui ai dit et après ma mère elle m'a demandé pourquoi je m'étais pas défendu. Je lui ai expliqué. (Giuseppe)

Cependant, la référence familiale est importante pour les jeunes. Et quand dans la famille quelqu'un « dérape », c'est aussi la vie du jeune qui bascule.

Pour quel fait a-t-il été mis en prison ? Si tu ne veux pas en parler ...

En fait la femme avec qui on habitait quelques mois avant était avec un autre homme et elle était avec son amant au café, puis quand il est sorti mon père lui a tiré une balle. (Régis)

Quelques clés

Les jeunes admettent et revendiquent une réelle éducation et une réelle autorité des parents... ce qui n'empêche pas la confrontation. Ils leur vouent un grand respect et l'exigent à leur égard de la part des autres.

Les réactions des animateurs

L'accord sur cette clé de compréhension n'est pas unanime. Les animateurs ont le sentiment que dans de nombreuses situations, les jeunes respectent peu leurs parents.

Les animateurs relèvent que les insultes (d'un public davantage masculin) visent plus les femmes dans les familles : les « ta mère... » sont célèbres.

Les espaces moins organisés, les jeunes, la violence

En plus des lieux bien délimités que constituent la maison familiale ou l'école, les jeunes vivent dans des espaces relativement déterminés à peu déterminés. Dans ces lieux moins organisés, ils rencontrent et vivent des événements divers, parmi lesquels, certains sont marqués par une forme ou l'autre de violence.

L'appartenance à un quartier, à un village

Les jeunes souhaitent valoriser leur lieu de vie et insistent sur le fait qu'il y fait bon vivre. Notons d'ailleurs que les quartiers dont ils parlent (leurs quartiers) n'ont pas nécessairement bonne réputation dans l'environnement.

Moi, je m'y plais bien dans la cité, mais j'y suis depuis ma naissance, j'aimerais bien déménager. C'est important pour moi aussi, j'ai des bons copains. (Lilian)

Pour mieux affirmer cette qualité de vie, les jeunes n'hésitent pas à comparer leur village, leur quartier, à d'autres régions du pays qu'ils stigmatisent comme beaucoup plus violentes.

Tu vois, nous on s'connait ici. Tandis que si on allait à Bruxelles, j'donne un exemple, Schaerbeek ou Forest, ou n'importe quoi, ou bien Anderlecht, j'sais pas, c'que tu veux. Eux, ils ont une autre façon de voir les choses, parce qu'eux ils sont confrontés plus que nous à la violence, au racisme et tout, à Bruxelles. Parce que nous, c'est quoi, c'est rien, c'est rien, comparé à c'qu'ils vivent là-bas à Bruxelles. Nous, nous on n'est rien, on n'est pas des violents, j'veux dire entre guillemets par rapport aux Arabes de Bruxelles, moi je sais bien qu'il n'y a pas photo entre les Arabes de Bruxelles et les Arabes de la région ici. C'est des dingues. (Djalal)

Cependant, cette qualité du lieu de vie est parfois tempérée par l'ennui qui se dégage de la ville, par le peu d'activités destinées aux jeunes.

Y a rien à faire dans cette ville pour les jeunes. C'est une petite ville. A part ici le parc. La nuit... quand il fait bon, faire un foot, ou bien la Maison de jeunes faire un kicker ou quoi... Il y a ping-pong... attendre son tour, jouer... passer le temps. (Jhalil)

Mais tout n'est pas rose dans les quartiers fréquentés par les jeunes. Ces derniers relèvent une insécurité qui les inquiète parfois.

En tant que jeune, je me dis que ça ne devient vraiment pas rassurant ni en bus, ni en train. (Verena)

La critique peut se faire également virulente en ce qui concerne la gestion des villes, et la volonté de cantonner certaines populations dans des cités bien définies, pour qu'elles ne dérangent pas les populations d'autres quartiers.

C'est vraiment pour dire : je mets tous les étrangers dans les cités. On va dire j'les mets dans un coin. Et j'vous mets là et ne m'emmerdez pas ! Comme dans les charbonnages, les trois-quarts des Italiens, moi je vois mon grand-père, il parlait un petit peu français, pourquoi ? Parce que tous les Italiens ils étaient regroupés. Dans un seul coin. Ils venaient d'Italie et ils parlaient tous en italien. Ils voyaient pas l'intérêt de parler français alors qu'il y avait aucun Français ! (Louis)

Les regards des autres

Dans ces lieux diversifiés où les rencontres ne sont pas organisées, la confrontation à l'autre n'est pas toujours facile. Les regards que l'autre porte sur le jeune sont analysés et souvent perçus comme violents.

Ceux-là qui sont un peu « bourges » et qui nous regardent d'un air un peu... ceux-là franchement eux ils descendent dans mon estime et j'ai vraiment la haine contre ceux-là quoi. Qui se la pètent un peu parce qu'ils ont une belle voiture et que nous, quand on roule en belle voiture ils disent « Ouais, eux c'est des volées... » et tout. Ils ont beaucoup de préjugés sur nous, et... (Khalid)

... préjugés parfois « un peu » fondés...

Y'a le phénomène de monter en bus, franchement, sincèrement, y a rien que pendant le mois de Ramadan que je paye le bus, parce que je peux pas frauder sinon. Le regard des conducteurs. (Khalid)

La rencontre des adultes

Certains jeunes ont envie de nouer le contact avec les adultes. Ce qui ne va pas toujours sans une certaine méfiance.

Beaucoup de jeunes, je trouve, ont peur... de se confronter aux adultes. Je sais pas il y a cette... enfin moi, j'ai aussi, chez moi, il n'y a pas de problèmes hein... Il n'y a pas de problème de dialogue, il existe. Parce que j'ai beaucoup de copains... Ils rentrent chez eux, ils montent dans la chambre avec le copain chez qui ils vont et... on parle pas aux parents, ou pas trop... et voilà quoi. (Noé)

Dans nos interviews, les jeunes parlent également des adultes comme véritables acteurs de violences. Parmi les raisons qui amènent les adultes à commettre des actes de violences, les jeunes relèvent la consommation d'alcool.

Par exemple hier, y avait un homme il se disputait avec un autre parce qu'ils avaient bu, alors c'est ce qui se passe souvent : en fait, les gens y boivent et y cherchent misère aux autres, donc euh... les adultes, à partir de 18 ans jusque j'sais pas moi, 40 ans. (Giuseppe)

Quelques jeunes comprennent la violence des adultes par des difficultés qu'ils pourraient rencontrer dans la vie.

Est-ce que tu trouves les adultes violents ?

Oui c'est certainement ceux qui en ont sûrement marre. (Sylvain)

Les adultes, on les rencontre également dans l'exercice de leur profession, et parfois l'attitude qu'ils ont à l'égard des jeunes est vécue comme violente.

Oui, le chauffeur de tram, c'était il y a deux jours j'crois. On courait après l'tram, j'étais avec deux, trois copains, on courait après l'tram et bon, on l'avait vu de loin quoi, on a couru le plus vite qu'on pouvait et on est montés et il a fait : « Ouais c'est bien, vous avez couru avec votre cul ! », ou j'sais pas très bien c'qu'il avait dit, ou bien : « Faites vite la prochaine fois » ou j'sais pas ou quelque chose comme ça. Et le conducteur, c'était un Arabe. J'vois pas c'que ça lui change à lui, quoi. Le tram, ils ont l'habitude d'être en retard ou en avance, j'vois pas pourquoi ils disent bon 10 secondes plus tard, ça lui fera un scandale à lui. (Kemal)

Les jeunes et la police

Un métier particulier auquel les jeunes peuvent être confrontés, c'est celui de policier. Certains se plaignent d'un certain harcèlement et d'une certaine stigmatisation. Stigmatisation parce que jeune, ou stigmatisation parce que de type étranger ?

Quatre ou cinq fois, je me suis fait contrôler. Je revenais de l'école, j'descendais, et bon, on était à deux, trois, quatre à revenir de l'école avec nos sacs. On arrive et vous voyez, une porte comme ça avec une vitre qui était brisée. Bon, ils nous arrêtent, ils nous contrôlent, prennent nos papiers tout ça. Par après, on a appris qu'il y a eu un vol dans cette maison. Mais bon, j'vois vraiment pas pourquoi, nous on revenait de l'école encore avec notre sac, et ils nous demandent encore, ils nous contrôlent encore pour voir si c'est nous. Moi, j'trouve ça bizarre, on était encore trois Arabes. (Kemal)

Ce que je trouve bizarre c'est que c'est toujours des jeunes qui sont contrôlés. Ils ne contrôlent jamais les personnes adultes. En tout cas je ne l'ai jamais vu, des adultes, comme cela en pleine rue, fouillés. Tandis qu'un jeune, ils en attrapent un et ils le fouillent et je ne trouve pas ça juste, on est des personnes comme tout le monde. (Sylvain)

Face à un contrôle policier, les jeunes se sentent impuissants, relèvent l'injustice, et se sentent marqués d'une image qui ne leur correspond pas.

Un contrôle ça va, mais une fouille devant les gens c'est la honte. Sur le moment même j'ai envie de me rebeller mais il faut savoir se contrôler, c'est obligé sinon ça

va faire qu'aggraver. Il n'y a rien à faire, la parole d'un gendarme contre la parole d'un jeune, il n'y a rien à faire... y a pas photo c'est le gendarme, quoi. Tout le monde est dans le même cas, on sait rien y faire, c'est comme ça en Belgique, il y a même des pays où c'est plus sévère. (Sylvain)

Quelques clés

Les jeunes ont envie de valoriser leur lieu de vie (même s'il n'a pas bonne réputation), même s'ils se plaignent du peu d'activités qui s'y déroulent ainsi que d'une certaine insécurité.

Ils ont des difficultés à supporter le regard des autres, parmi lesquels les adultes, qui ne laisseraient pas de place suffisante aux jeunes dans les lieux de vie qui appartiennent à tous. Ils pointent également les adultes comme producteurs de violence, notamment à leur égard (ex : la police).

Les réactions des animateurs

Désaccord des animateurs par rapport au sentiment que les jeunes souhaiteraient valoriser leur milieu de vie. Les animateurs n'entendent pas ce type de discours dans leurs Maisons.

Par contre, ils confirment que les jeunes se disent souvent dérangés par les adultes.

Par rapport aux policiers, les discours sont contrastés, comme apparaissent contrastés les attitudes de ces policiers selon les lieux. Dans certains quartiers, ils se baladeront à vélo, dans d'autres, avec des gilets pare-balles. Par ces attitudes diversifiées, les policiers stigmatisent les quartiers. Témoignage d'une animatrice. Annonçant qu'elle va travailler dans un quartier réputé « chaud », les policiers lui répondent : « Vaut mieux travailler là que de ne pas avoir de travail ».

Reconnaissant que les attitudes de provocations entre jeunes et policiers existent (dans les deux sens), certains animateurs admettent que, dans certains quartiers, les situations évoluent, et que le dialogue se noue. Ce qui leur fait dire que l'autorité ce n'est pas l'agressivité, qu'il est important d'avoir la réaction adéquate, et que cette réaction, doit éviter la confrontation.

La vie avec les pairs

Qui sont les pairs ?

La rue et le quartier sont aussi des lieux privilégiés pour la rencontre avec les copains, les autres jeunes.

Vous faites quoi dans le quartier ?

On s'promène, on s'assied, on parle. De c'qu'on a fait de la journée, ... n'importe quoi, on parle de tout et de rien.

Et t'as beaucoup de copains ? Dans le quartier-là ?

J'dirais pas que c'est des copains mais j'parle avec. (Coline)

C'est quoi tes loisirs ?

Ben c'est souvent sur le terrain de foot, c'est jouer au foot. Base-ball, ici entre copains. (Güller)

Ces territoires peu organisés, peuvent parfois être suffisamment appropriés pour qu'une organisation minimale se mette en place, organisation qui permet par exemple à Djalal de retrouver des copains, des amis, une communauté.

J'suis pas souvent avec des gens qui sont souvent à se battre où à appeler la violence. C'est plutôt l'inverse, nous on est tranquilles, on est dans notre coin, on est, j'ai mon petit cercle d'amis, qui fait que ce n'est pas la violence qui prime, pas du tout. Nous, c'est le fait de se revoir après une semaine de travail, puis on s'voit le week-end, on s'fait une bouffe ou quoi, on va boire un verre, on va au cinéma, on est tous Marocains, on est là comme ça, tu vois. (Djalal)

Le groupe, c'est aussi un moyen de se protéger.

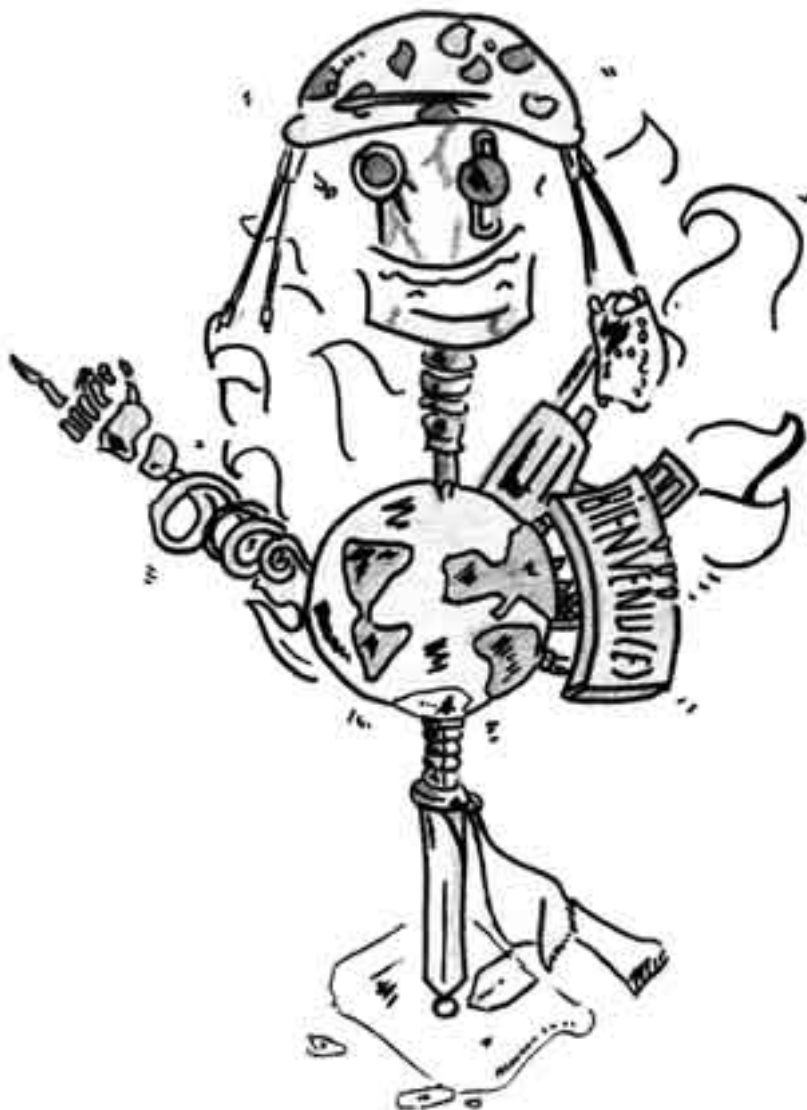
Une fois, j'étais au terrain et sans le faire exprès je l'ai fait tomber et il cherchait ses cousins. Alors moi qu'est-ce que j'ai fait, j'avais mon père avec moi et j'avais mes cousins donc ils ont rien fait, ils sont repartis mais j'aurais été tout seul ils m'auraient frappé. (Giuseppe)

C'est parfois aussi une seconde famille, une famille qui permet d'éviter la solitude.

Qu'est-ce qui t'intéresse chez tes copains ?

Ben, déjà, ils sont drôles. Moi, j'aime bien, faut des gens qui aient de la conversation aussi, des gens drôles. Leurs loisirs aussi me plaisent bien. Et puis comme ils s'entendent bien, bon, voilà quoi. C'est le fait d'avoir des amis, c'est le fait de ne pas être tout seul chez soi non plus. Euh, avoir des amis, les amis c'est aussi une famille, on peut dire ça aussi. Ici, à la MJ, j'm'entends super bien avec

tout le monde. J'suis contente de n'pas rester toute seule quoi parce que, bon, il y en a, bon, qui sont seuls, moi j'trouve que c'est dommage pour eux. Et ici, bon, on peut venir, on a des amis, moi j'trouve c'est bien, quoi. (Gaëtanne)



L'influence des pairs

L'influence des pairs est importante. Leur regard surtout. Faire quelque chose sous le regard d'un autre jeune, c'est automatiquement être jugé (ou se sentir jugé) par lui. L'image du jeune et son identité, se construisent à partir du regard de l'autre. De même, l'image de l'autre, renvoyée au jeune, peut lui donner l'envie d'essayer de lui ressembler en tentant de faire comme lui, en l'accompagnant dans ce qu'il entreprend.

Mais on ne sait pas changer. Tous mes amis qui vont me dire « Oh, qu'est-ce que tu fais là maintenant ? ». (Khalid)

Aller suivre les copains, de se laisser influencer, c'est vrai qu'c'est beau, tes copains, ils sortent, ils s'amuse et toi non, tu restes chez toi pendant que t'étudies, tes copains sont en train de s'amuser ou quoi, mais au bout du compte, t'as raté tes études, t'as raté tout. (Djalal)

Les pairs, c'est aussi l'autre qu'on ne reconnaît pas toujours comme faisant partie de son clan. La différence se marque alors. Les jeunes installent eux-mêmes cette différence ou, au contraire, la subissent.

Au début, j'étais pas très d'accord de rentrer dans la MJ parce que je ne m'entends pas très fort avec les jeunes du village, on n'a pas vraiment la mentalité de... excusez-moi l'expression mais c'est des « gamins de merde ». A part leur joint, ... ils font les malins. A l'école, je ne sais pas ce qu'ils font parce qu'ils doublent tous, ... enfin non, on n'a pas la même vision de la vie, quoi. (Verena)

Les pairs, c'est donc la rencontre, l'amitié, la découverte de l'autre, mais aussi la confrontation, la volonté de se mesurer à l'autre.

Oui, des fois, j'me laisse pas faire quoi, je suis, bon, je suis avant même très calme de nature mais c'est vrai qu'des fois je peux, s'il y a quelque chose qui m'a vraiment énervé ou quoi j'peux frapper aussi hein ! On va dire les petites « pète-culs » qui viennent t'embêter, enfin qui chuchotent derrière toi, c'est bête, mais ça peut m'énerver. Avant on s'balade ou quoi et on passe devant toi, on t'fait un sourire et puis on est derrière toi, on entend chuchoter des méchancetés. Ca, ça peut m'énerver. Moi, j'me retourne direct, et j'dis : « Qu'est-ce qu'il y a, quoi ? », et j'règle ça. (Gaëtanne)

Khalid motive sa violence et celle de ses proches (de sa bande, de ceux qu'il considère comme ses semblables) à partir de l'image qu'on peut avoir d'eux. La violence est nécessaire pour prouver une supériorité sur l'autre, et offrir ce « paraître » respectable.

Violence, moi j'appelle bagarres dans les soirées rap, bagarres dans les soirées techno, bagarres, agressions pour avoir ce que l'autre n'a... ce que moi je n'ai pas. C'est ça, quoi, la violence. (Khalid)

Djalal s'oppose, lui, à cette vision qui pose le paraître comme essentiel.

J'en ai vus, j'en ai vus, j'peux pas dire que j'en ai pas vus. Mais ça c'est quoi, c'que j'ai vu, c'est la fierté, j'ai vu qu'y en a qui s'battent par fierté, il y en a qui s'battent pour dire de s'battre, y en a qui ont bu, alors y s'battent, j'ai vu beaucoup d'choses mais, bon, ici dans la région, c'est beaucoup, c'est celui qui a la plus belle voiture, celui qui est le plus beau, c'est celui qui est le meilleur, c'est ça en fait, c'est celui qui a le pouvoir. Leur pouvoir entre guillemets parce que moi j'appelle pas ça le pouvoir, tu vois : des gamineries, j'appelle ça... c'est superficiel, moi tout ça, c'est superficiel. Parce que allez, tu veux, tu veux, tu veux, c'est de la poudre aux yeux, c'est de la poudre aux yeux, ça ne dure qu'un temps en fait. (Djalal)

Le groupe, la bande

Le groupe de pairs amène également la violence. Certains témoignages expliquent ce phénomène de violence en groupe par une solidarité avec un membre de la bande.

Ben moi j'bouge pas mais si c'est mon ami qu'est en train de se battre, j'vais mettre dedans, j'vais pas le laisser tout seul quoi. (Stéphane)

Le phénomène de bande fait que euh... on pourra jamais changer. Tu restes dans une bande... fini. Tu quittes la bande, il y a moyen que tu changes. (Khalid)

Quelques clés

Les jeunes relèvent l'importance de la vie en groupe (solidarité, mais aussi source de violence). Ils insistent sur l'influence des pairs, et disent que les jeunes se construisent à partir du regard des autres, avec ce que cela entraîne en termes de provocation, de volonté de se valoriser, parfois par des actes violents. Avec les pairs, les jeunes vivent et marquent les différences.

Quand ils racontent des faits qu'ils nomment « violence », les jeunes interviewés le font le plus souvent en référence aux espaces de socialisation auxquels ils sont confrontés. Parmi ces espaces, l'école, la famille, mais aussi d'autres espaces moins organisés. Les rencontres avec l'autre sont aussi parfois sources de violence, subie ou produite. Les pairs sont « ces autres », mais les adultes sont également des autres auxquels les jeunes se confrontent.

Les réactions des animateurs

Les animateurs confirment l'importance du groupe dans la construction identitaire des jeunes. L'appartenance au groupe étant parfois une question de survie. On agit comme le groupe, il n'est pas possible d'agir autrement, sous peine d'en subir les conséquences (qui vont parfois plus loin que la simple exclusion). Cette existence d'un groupe solidaire oblige à être attentif à la place que les jeunes ont dans le groupe, notamment quand il y a débordement des règles. Envisager une sanction nécessite dans le même temps d'être attentif à cette place. Sanctionner, cela peut être valoriser l'image du jeune dans ce qu'elle a de négatif : « Je suis en même temps agresseur et victime ». Cela donne un statut. Il vaut mieux une reconnaissance négative que pas de reconnaissance du tout.

Ce qui est vécu comme problématique, c'est l'appropriation des lieux (de la Maison de jeunes) par un groupe de jeunes à l'exclusion des autres. Cette exclusion peut, bien sûr, elle aussi être violente.

La réflexion des animateurs les amène à penser qu'une attitude violente d'un jeune n'est que très rarement gratuite, et qu'il est dès lors important, dans le même temps qu'on pointe le mal que la violence peut produire, de reconnaître le tort subi par le(s) jeune(s) violent(s). Il sera également important d'en rendre possible l'expression, et dans ce cadre, travailler à « comment m'exprimer pour ne pas reproduire la violence que j'ai subie ». Il s'agit de légitimer clairement le fait que renvoyer la violence reçue n'est pas adéquat.

La question des groupes de jeunes en Maisons de jeunes a amené les animateurs à interroger la place des filles au sein des Maisons. Ce qui a interpellé les animateurs en abordant ces clés, c'est la place des filles en référence à la culture musulmane. Ils expliquent, par exemple, que dans certains quartiers, les filles mettent le foulard pour être respectées par les garçons. Il ne s'agit pas pour elles d'une obligation familiale, ni de convictions religieuses. Mais c'est la seule façon d'être qui leur vaudra « le respect » des garçons.

Dans les Maisons de jeunes où les garçons musulmans sont dominants, les filles en sont absentes, parce que les garçons considèrent que la MJ est un espace de liberté. Accepter les filles, ce serait entre autres, accepter les sœurs qui iraient raconter à leurs parents ce qui se passe dans la Maison de jeunes. Cette interprétation peut cependant au moins poser question.

Les jeunes, l'actualité, la violence

Un aspect particulier de l'environnement social est le contact avec les médias, très présents dans la vie des jeunes. C'est par l'intermédiaire des médias (et essentiellement la télévision) que les jeunes s'ouvrent au monde, que ce qui se passe aux quatre coins du monde leur est transmis. Cet aspect particulier de la relation au monde est investi par les jeunes que nous avons interviewés. Ils marquent un intérêt pour l'actualité. Il faut dire que la période de réalisation des interviews s'est située entre avril et juin 2002, soit quelques mois après la destruction des tours du World Trade Center. Le conflit israélo-palestinien se trouvait dans une phase cruciale, et les élections présidentielles en France avaient permis à l'extrême droite d'être présente au second tour. On remarque dans les extraits qui suivent que d'autres événements marquent les esprits de quelques jeunes.

L'actualité proche des jeunes

Certains jeunes expriment leur intérêt pour l'actualité, parce qu'ils sont concernés ou parce qu'ils pensent qu'ils pourraient l'être.

J'ai des amis qui travaillaient à Clabecq et à la Sabena. J'suis déçu pour eux, quoi. (Ibrahim)

Ouais, mes parents quand ils voient ça, au Kosovo, ils pleurent... j'ai eu beaucoup de morts dans ma famille et pour voir ça euh... oui, c'était un nettoyage ethnique quoi... Sharon égale Milosevic quoi... c'est pareil. (Khalid)

Les sentiments divers face à l'actualité

Le sentiment d'incompréhension marque les commentaires de certains jeunes, dépassés par l'ampleur des événements, mais aussi par les raisons concrètes qui conduisent à de telles situations.

Quand on regarde le journal parlé, il y a tout le monde qui se tape dessus, tout le monde qui fusille tout le monde, on prend Israël et ... je ne sais pas. (Verena)

Face à de tels événements, c'est l'impuissance qui domine chez certains jeunes. On peut sentir poindre derrière les paroles une volonté de poser un regard critique sur les événements, mais ce regard apparaît presque inutile à leurs yeux, étant donné la distance qui semble les séparer d'une réalité qui se joue à des niveaux tellement différents de celui sur lequel ils se trouvent.

Les événements du 11 septembre ou... qu'est-ce que tu penses, toi, de tout ça ?

On sait rien faire. Moi je pense qu'on peut rien faire pour ceux que Ben Laden a envoyés... il a envoyé un avion. C'est parce qu'ils ont fait les malins. Bush, chaque fois il faisait des déclarations, qu'est-ce qu'il disait sur les Arabes... je sais plus ce qu'il disait. Et ben, quand il faisait des discours là, les Arabes ils ont pas aimé ... ils ont... pété le building, là... World Trade Center. T'sais rien faire. (Jhalil)

Certains veulent cependant exprimer clairement l'injustice qu'ils ressentent vis à vis des événements. L'origine musulmane de certains jeunes interrogés leur laisse une sensibilité particulière à propos des événements en Israël et en Palestine.

J'sais pas moi. Par exemple un soldat israélien qui tire sur un enfant, ça me dégoûte un peu, quoi. L'enfant, il est là, il a 5 ans ou 6 ans, il jette des pierres, lui il croit qu'il est un héros et tout ça et j'sais pas l'soldat lui tire dessus. Comme s'il pouvait, comme si l'enfant pouvait être dangereux pour les soldats, quoi. Alors, on s'demande s'ils ne font pas ça juste par plaisir !

Et quand des Palestiniens se font sauter avec une ceinture en Israël, tu trouves pas ça violent ?

Oui.

Et c'est quoi la différence que tu fais entre les deux ?

Il n'y a pas tellement de différences quoi, mais même celui avec sa ceinture, il n'a pas le droit, c'est mal ce qu'il fait lui en faisant ça, il pense qu'il se défend. Vous voyez, c'est un peu les autres qui ont commencé, donc il se dit : « Nous on va se défendre, ils nous tuent, ils tuent nos enfants chaque jour, moi j'vais faire ça ». Pour équilibrer la balance, quoi. Moi j'pense que c'est ça. (Kemal)

Parmi les témoignages des plus jeunes interviewés, certains démontrent une volonté de se tenir au courant.

Les attentats à New York, ça, ça m'a intéressé. J'en ai parlé à ma prof d'histoire et on en a parlé pendant 3, 4 semaines. Et euh, on a regardé des petits exposés sur ça. (Didier)

Les jeunes ayant acquis un peu plus de maturité tentent une analyse. Certains cherchent à comprendre le sens des événements, et refusent les catégorisations faciles.

Par rapport au conflit israélo-palestinien, c'est quoi ton avis ?

C'est pas de la connerie... c'est pas de la connerie. Ils se battent et voilà pour le peuple. C'est mieux que... tu vois qu'ils fassent la paix... mais on fait la guerre pour rien... (Jhalil)

Ca me révolte d'un côté, parce que d'un côté, je me dis que, il y a tellement d'Arabes qui se plaignent du racisme et que je ne suis pas raciste, mon meilleur ami est Albanais. Ils se plaignent tous qu'en occident, on est raciste mais, quand

on réfléchit, c'est quand même eux, enfin eux façon de parler, qui ont attaqué les Etats-Unis. Quand on regardait à la télé, il y avait des gamins de 4-5 ans qui criaient « Gloire à Allah ! », « Que les Américains crèvent dans les rues ! » Je trouve que c'est révoltant, c'est honteux d'éduquer des enfants comme ça. Enfin, moi, je n'ai pas été élevée comme ça, donc, je ne peux pas comprendre. Ca me révolte, je ne supporte pas. Moi, je trouve que ce n'est pas une bonne solution, maintenant la réplique des Américains « On le veut mort ou vif ! » d'un côté ça me dérange parce que je me dis que le temps, les années des cow-boys, c'est révolu depuis longtemps. On n'est plus au temps des cow-boys et des Indiens, au temps où il fallait absolument les exterminer, où il y avait le shérif dans la ville et où il fallait tirer le premier, c'est du passé. D'un autre côté, un type qui détruit autant de vies, bon... (Verena)

D'autres apportent un regard résolument critique sur ce qu'ils apprennent, et proposent des pistes de compréhension.

Ça m'a choqué comme Le Pen, il a quand même eu 17,5% des votes. D'abord, c'est aussi un peu d'eux leur faute quoi, il y a des personnes qui n'ont pas voulu voter, il y a quand même, 20% je crois de la population qui n'a pas voté, moi j'trouve que c'est un peu grave alors que dans l'temps, ils se battaient pour avoir le droit de vote et maintenant, ils l'ont et ils ne vont pas l'faire. (Kemal)

J'ai beaucoup d'idées. Je... moi ça me dérange pas du tout d'en parler... beaucoup n'aiment pas, ou ça n'intéresse pas. Je ne suis pas dupe. Je ne suis absolument pas patriote, par contre euh... je n'ai que faire de mon pays, je suis très dégoûté de la politique d'avance... extrêmement dégoûté. Je... je... c'est un gros jeu honteux. J'ai l'impression vraiment que c'est pourri jusqu'à la moëlle, de voir tous ces... c'est le sentiment de beaucoup de jeunes. Mais bon, comme on est jeune, on est jeune, on a envie de faire plein de choses hein... si je pouvais je... j'aimerais bien faire de la politique, ça m'intéresserait mais c'est quand même un gros morceau... (Noé)

La crédibilité et l'influence des médias

L'actualité, c'est au travers des médias qu'elle arrive chez les gens et donc chez les jeunes. Et les informations qui sont distillées ne doivent pas toujours être prises pour argent comptant. Certains, parmi les interviewés, s'interrogent sur la crédibilité et la validité des informations que les médias peuvent donner (notamment par rapport à la violence).

Si on désire, y a quand même moyen en lisant plusieurs presses, en prenant des avis différents. Essayer de voir qui a tort, qui a raison. Et bon, on est quand même fort manipulés, je pense beaucoup. Je... j'ai ce sentiment d'être extrêmement manipulé, tout en étant très crédule par rapport à ce qui est dit. (Noé)

Les médias sont très présents dans la vie de tous les jours. Quelques jeunes posent dès lors la question de l'influence que pourraient avoir ces médias (y compris en dehors des médias qui donnent des infos sur l'actualité) sur leurs comportements et ceux de leurs pairs, notamment en termes de violence reproduite « comme sur l'écran ».

J'veais prendre l'exemple, un jeune du coin, de toute façon maintenant, il est entre quatre murs, j'veais dire. Lui la télé lui a monté à la tête par exemple. Le film, « La haine », j'sais pas vous voyez ?

J'l'ai connu depuis qu'il était gamin quoi, et j'veais dire, c'était le type training/baskets quoi, du lundi au dimanche, c'est que training/basket. Son langage, il a changé. Il parlait comme les Parisiens quoi, un petit accent parisien et tout, « C'est la haine mon frère ! ». C'est grave comme un film a tourné la tête à certains jeunes. J'sais pas si c'est le facteur principal mais en tout cas, ça a joué sur l'esprit de certains jeunes, ça c'est clair. (Ibrahim)

Vous savez si un journal ou un reportage sur rien que des délinquances, qui va regarder ce reportage... ? Des délinquants ! L'audience, et là encore des délinquants vont voir des autres délinquants, et il y en a qui vont voir des délinquants plus supérieurs à eux, et ils vont analyser qu'eux ils veulent encore être supérieurs à eux pour que la prochaine fois, les journalistes, ils viennent chez eux. (Khalid)

Je ne sais pas si vous regardez un peu la télé ? Moi, je la regarde le soir, les émissions toujours sur la violence à Paris, la violence où l'on voit des vols de voitures. Du coup ils se disent, oui, nous aussi on va le faire ! (Louis)

Quelques clés

Les médias constituent une ouverture au monde pour les jeunes. Ils questionnent d'ailleurs leur crédibilité et l'influence qu'ils pourraient avoir sur eux. Face à l'actualité vécue très violente, divers sentiments s'expriment : l'incompréhension, l'impuissance, l'injustice, mais aussi l'analyse et le regard critique. Une évidence : l'importance d'acquérir de la maturité pour poser ce regard plus analytique et plus critique sur l'actualité.

Les réactions des animateurs

Les jeunes seraient selon les animateurs peu dans le coup en ce qui concerne les « informations », sauf pour celles qui les concerneraient directement. Les publicités, par exemple, les intéressent plus.

Il y a dès lors un travail pédagogique important qui serait à faire, pour permettre aux jeunes d'acquérir une capacité à se positionner par rapport à ce qu'ils peuvent recevoir comme informations. La manière dont ces dernières sont reçues ne facilite pas l'esprit critique. Ce positionnement critique possible dépendrait des publics.

Les jeunes, l'environnement social, économique et culturel, la violence

La vie sociale des jeunes se passe d'abord en famille et à l'école. Des rencontres se font avec d'autres (les adultes et les pairs). Mais la vie sociale des jeunes se construit aussi à partir d'expériences diverses, de sentiments, d'événements particuliers ou généraux qui, s'ils touchent parfois de très nombreuses personnes, sensibilisent particulièrement l'un ou l'autre jeune. Certains événements sont par contre éminemment personnels, mais influencent grandement l'évolution des jeunes rencontrés. L'actualité médiatisée, dont nous avons déjà parlé, s'inscrit également dans cette construction des jeunes, les touchant parfois de très près, parfois de plus loin, mais ne les laissant pas indifférents.

La vie quotidienne ou les difficultés dans les relations à l'environnement

La recherche d'une vie affective épanouie est un enjeu pour des jeunes. Pour atteindre cet objectif, les difficultés sont bien présentes.

Et d'un point de vue des filles alors ?

Moi à ce niveau là, j'ai... je ne suis pas... mon tableau de chasse se résume à une carte postale heu... J'ai du mal, ça c'est vraiment... Euh, je suis toujours vierge, donc heu... j'ai eu... y a encore un an d'ici, je... je... j'étais vraiment complexé par ça... maintenant je commence à l'accepter, même si ça fait mal de vous dire... mais je me dis tant pis euh...

Je dédaignais, avant, je dédaignais l'amour, hein, l'amour physique, je ne supportais pas, pour moi c'était un genre d'enclave où on est prisonnier. Maintenant je me dis que c'est plutôt ça que je recherche, hein. Quelqu'un que je pourrais apprécier et qui pourrait m'apprécier en retour. (Noé)

Des difficultés familiales particulières ne sont pas sans répercussions sur la vie d'un jeune. L'exemple de Régis, dont le père est en prison illustre cet aspect.

Qu'est-ce que tu penses de tout ça ?

J'ai mis cela dans un coin de ma tête.

C'est une situation qui ne doit pas être facile à vivre.

... (Régis)

Le vécu des réalités sociales marque les jeunes. Ils se sentent concernés par elles, les vivent concrètement dans leur réalité de tous les jours ou, quand ils peuvent les vivre avec un peu plus de distance, ils tentent parfois un jugement, parfois un regard critique non dépourvu de bon sens. Le racisme, la consommation de produits psychotropes (licites ou illicites), le travail et le chômage, l'immigration, la politique, sont alors des sujets qu'ils abordent.

Mais la communauté ici est, j'veais dire, très bourgeoise, très raciste. (Khalid)

Les Treize de Clabecq, par exemple ça c'était super important. C'était il y a trois quatre ans, c'est un événement qui a été beaucoup trop vite oublié et qui a certainement été un peu effacé par l'histoire des Marches Blanches et tout ça. Je n'ai rien contre ça, je trouve ça même très bien que les gens se soient bougés et aient été dans la rue mais ... (Quasper)

D'autres fois, les jeunes sont eux-mêmes impliqués dans ce qu'on appelle parfois des « phénomènes de société ». Ils essaient également dans ces interviews d'apporter un regard critique sur ces parcours plus personnels.

Par rapport à la scolarité donc c'était un peu la galère. C'est, entre autres aussi, à cause de la... de la drogue hein. La drogue douce, le cannabis.... oui, oui mais bon c'est limite parfois euh... ne faire que ça, quoi. De toute façon, c'est apaisant, c'est un anesthésiant, hein... mais de toute façon, même quand je suis saoul, j'ai l'alcool joyeux. Enfin je ne vais pas me targuer de ça, mais j'ai une bonne capacité à... même sous l'effet de quoique ce soit, avoir un jugement... un jugement encore correct, et je sais encore appréhender. (Noé)

Les jeunes et la société de consommation

Les jeunes sont conscients d'un certain message qui leur est envoyé par la société de consommation. Ils entendent bien que, pour faire partie de cette société, il faille correspondre à certains critères. Leurs manières de réagir face à ces messages sont assez diversifiées.

Quand j'avais besoin d'affaires, j'allais piquer dans les magasins. Pantalon, veste, pull. C'est vrai moi je demandais une paire de baskets à mon père, il me disait : va travailler ! C'est jamais notre père qui nous disait : Tiens voilà cinq mille francs, va acheter une paire de baskets ! Quand on avait une paire de baskets Nike, c'était parce que, soit, on l'avait volée, soit on avait volé quelque chose pour acheter des Nike. (Louis)

C'est clair que je vois mal, ici, organiser un groupe de révolte anti-profiteurs-destructeurs de peuples. Et en plus, avec la téléche, elle joue beaucoup là-dedans. Imaginons même que les jeunes se... enfin, ici ça va encore mais les Arabes, je parle des Arabes parce que ce sont ceux qui accordent le plus d'importance à l'apparence, en général. Il y en a d'autres, ils ne sont pas tous comme ça. Allez dire à un type habillé en Sergio Tacchini, qui boit deux litres de Coca-Cola par jour, qui va au MacDo, je fais ça aussi quoi, mais allez dire à ces gens-là qu'on va se battre contre le capitalisme. Si vous êtes dans cette situation-là, c'est à cause du capitalisme, ils vont peut-être dire ouais, d'accord, on y va et puis après on dit que pour arriver au résultat, il faut absolument boycotter Coca-Cola, Mac Do, et même au niveau du pays, boycotter les choses qu'il y a à boycotter, ils diront que non, ça tourne en rond ! Ce qu'il faudrait, c'est une prise de conscience. C'est faire en sorte de faire comprendre aux jeunes, pourquoi ils sont dans la situation où ils sont ! (Quasper)

Les jeunes et le travail

Un aspect particulier de cet environnement social est le travail. Parmi les jeunes rencontrés, certains ont déjà été confrontés au milieu de travail, d'autres sont sensibles à ces réalités parce qu'ils connaissent des expériences vécues par des proches.

Mon papa est arrivé pourquoi en Belgique ? Pour travailler, pour avoir une meilleure situation sociale quoi. Il a travaillé dans des usines un peu partout. Des usines d'automobiles, des choses comme ça. (Kemal)

J'ai travaillé trois ans comme chauffagiste, mais je suis au chômage. (Louis)

La confrontation au monde du travail n'est pas toujours simple. Certains acceptent peu les conditions dans lesquelles l'embauche peut les amener.

J'ai déjà travaillé pour des autres et j'ai arrêté parce que j'admets vraiment pas que quelqu'un... m'abaisse quoi... j'sais pas, travailler pour cinquante mille francs par mois, c'est... Plus avoir quelqu'un au dessus de la tête qui crie, c'est... au moins quelqu'un qui me crie pour une bonne valeur. (Khalid)

Entre autres difficultés vécues sur les lieux de travail, le sentiment de discrimination apparaît dans les témoignages.

J'ai quelque chose à vous dire aussi, une fois, ma sœur elle voulait travailler comme, comme caissière au L., ils ont demandé le nom, ils ont dit non, il faut une formation et tout ça, pour nous. Ma sœur a dit que mon autre sœur avait téléphoné chez GB par exemple et ils avaient rien demandé. Enfin la gérante là-bas a dit que non, c'est pas la même chose que GB, il nous faut les compétences

acquises auparavant et tout ça. Et ma sœur a réessayé avec un nom, pas d'origine arabe, d'origine belge, et la personne elle a dit oui. (Kemal)

La dimension culturelle

Pour certains jeunes, d'origine étrangère, le sentiment d'appartenir à une culture différente est important. Cette culture prend dès lors une grande place dans leur vie. Ils y font référence et s'en revendiquent, et créent des liens importants sur cette base culturelle.

La religion musulmane est un passe-partout. C'est comme une clef, c'est un passe-partout. Dès qu'on va quelque part on se relie vite, quoi. Quand je vais dans une Maison de jeunes à Bruxelles, dès que je rentre et qu'il sait que je suis Albanais, musulman, directement le contact va se lier, quoi. (Khalid)

La situation conflictuelle en Israël et en Palestine, renforce encore cette appartenance culturelle. Les jeunes expriment une solidarité fraternelle avec les Palestiniens.

Je m'intéresse à ce qu'il se passe dans le monde, surtout maintenant ce qui se passe au Moyen Orient. Ça me touche parce que j'suis aussi un peu de leur race, quoi. (Kemal)

Par contre, il semble que de jeunes Maghrébins habitant en Wallonie tiennent à marquer leur différence d'avec les jeunes Maghrébins de Bruxelles, qui seraient responsables d'une mauvaise image qui collerait à la communauté arabe en Belgique.

Je m'entends mieux j'vais dire avec des Belges, des Français, des Italiens, des Flamands qu'avec par exemple les Arabes de Bruxelles ! Eux, ils ont une autre mentalité en fait. C'est plus violent. Nous on est un peu plus des sales coups tranquilles, bon on discute, on est des amis, il n'y a pas de problème. On sait directement qui vole... ils ont la main plus légère que nous. J'ai jamais compris pourquoi. (Ibrahim)

Confrontés aux différences (différences de races ou autres), les jeunes se retrouvent parfois en difficulté. Entre l'acceptation et le fait de devoir vivre avec, certains jeunes se cherchent.

Je m'habille pour euh... me vêtir hein. Pour ne pas avoir froid ou pour avoir moins chaud ou... parce qu'on va au cinéma et qu'on veut pas se balader tout nu, mais je me baladeraient bien tout nu. J'aime bien quand même un peu les vêtements. Vous voyez, je suis avec quatre pantalons depuis trois ans quoi. Pour vous dire, moi je n'arrive pas à me décider dans des magasins, je supporte pas ça et ça m'énerve, heu... Les gens qui ont des marques, ils sont tous habillés Tacchini,

machin, parce que c'est le style, ça... ils s'enferment dans un style. Beaucoup de gens s'enferment dans un style vestimentaire, il n'y a rien à faire, et... surtout à l'adolescence, c'est terrible hein, il faut impérativement quand on est adolescent, se rassembler dans un groupe... (Noé)

L'utilisation de la différence peut être pour certains une volonté de valorisation.

Quand on sort en boîte ou quoi, on est souvent regroupés et alors vu qu'on est un peu des beaux gosses et tout, pays de l'est quoi, cheveux noirs en arrière et tout, les filles bon... ça les fait craquer quoi, et il y en a certains de la communauté des Belges qui n'apprécient pas ça et qui après ils regardent « Ah t'as vu celui là, il s'est fait tchic et tchac »... (Khalid)

Les regards des jeunes sur le fonctionnement social

Pour certains jeunes, la société est peu respectée, parce qu'elle ne mérite pas ce respect, parce qu'elle est laxiste, parce qu'elle est coupable.

Ca arrange bien aussi la société qu'il y ait de la violence à l'intérieur des jeunes. Parce qu'ils savent très bien qu'un mouvement ne peut pas s'organiser dans des conditions pareilles, c'est peut-être même pour ça que ça ne change pas, peut-être qu'eux, ils ont la solution, je n'en sais rien. Moi, je ne l'ai pas, peut-être qu'eux ils ont fait des études approfondies et qu'ils savent très bien comment le régler mais que ça les arrange bien qu'elle soit là. Ils la laissent comme ça et essayent vraiment de rester comme ça. (Quasper)

La démocratie ici, ça n'existe pas. C'est une connerie inventée. Si le peuple avait des droits, ce serait lui qui choisirait les lois ! On choisit qui on veut, par exemple par le vote, ça c'est une forme de démocratie mais ce sont des gens riches, on ne demandera pas à un SDF de devenir Président de la République ou... (Véronique)

Quelques clés

Les petits et les grands événements de tous les jours ont des répercussions importantes sur la vie des jeunes. Ils se sentent, par exemple, interpellés par la manière d'agir de la société de consommation.

Le travail est une réalité qu'ils vivent difficile et inquiétante (qu'ils soient confrontés directement ou non au monde du travail), notamment pour les jeunes d'origine étrangère en terme de discriminations. Appartenir à une culture différente a des effets non négligeables sur ces jeunes. Certains ont plutôt tendance à subir, d'autres se valorisent à partir de cette identité.

Face à cette société qu'ils considèrent comme peu engageante, voire violente, leur discours peut se faire très critique.

Les réactions des animateurs

Les animateurs sont inquiets de la situation des jeunes qui fréquentent leurs Maisons et qui sont en âge de travailler. Leur analyse est que ces jeunes ont plutôt tendance à subir les événements plutôt qu'à se mobiliser. Dans ses démarches, le jeune fait la moitié du chemin, mais s'il est confronté à une difficulté concrète, il baisse les bras.

Parmi ces difficultés concrètes, les animateurs relèvent la difficulté d'expression, et donc les difficultés à se présenter.

Autres difficultés : les stigmatisations auxquelles ils sont confrontés et pour lesquelles leur capacité de réaction est faible. Ces stigmatisations ont trait, par exemple, au quartier où ils habitent ou à leur manière de s'habiller.

Les Maisons de jeunes se sentent relativement impuissantes face à ces réalités, leurs démarches étant plus collectives qu'individuelles. Or, dans ces situations, il est important que le jeune puisse être reconnu comme personne unique.

Autre problématique qui interpelle les animateurs, c'est le rapport des jeunes à la société de consommation. Le facteur de réussite, ce qui est valorisé, c'est la possession : avoir ! De plus, avoir un vêtement d'une telle marque signifie l'appartenance à un groupe. Les animateurs relèvent pour l'anecdote l'incohérence des discours et des pratiques des jeunes. « J'emmerde l'Amérique, mais je porte une casquette Nike ».

Les jeunes, la Maison de jeunes, la violence

Les Maisons de jeunes

Les jeunes ont des visions assez diversifiées des Maisons de jeunes (de leur Maison de jeunes). Elle est considérée comme un lieu où se déroulent des activités qui les intéressent. Là au moins, on ne glande pas...

C'est bien une Maison de jeunes. C'est un passe-temps. Par exemple le mercredi après-midi, y a rien à faire ben on passe ici, on ... on passe un peu de temps ici. (Jhalil)

D'autres pensent au contraire que leur Maison de jeunes est un endroit de glande (pour eux ou pour les autres), glande qui ne dérange pas particulièrement.

Mais c'est des glandeurs ceux de l'accueil, enfin, c'est des gens qui ne sont pas... ils veulent bien venir ici. Comme je disais tantôt à l'animateur, autant qu'ils soient... ici qu'ailleurs hein... autant qu'ils viennent ici s'amuser. (Noé)

La Maison de jeunes est aussi un endroit de rencontres. Rencontre des amis, rencontre de la différence, différence qui amène une série de questions, notamment sur les attitudes de l'autre comme sur ses propres attitudes...

Ben on voit beaucoup plus de monde, et c'est bien de sortir de chez soi. Le week-end à 8h00 il n'y a plus personne qui joue sur la plaine, alors je viens ici jusqu'à 10h00, on s'amuse bien. On parle de foot, de tous des trucs comme cela. (Régis)

La plupart des jeunes c'est des copains, ils ont tous connu la MJ. Que ce soit la plus grande génération, que se soit la génération qui va arriver, ils connaissent la Maison des jeunes. (Louis)

La Maison de jeunes et la violence

Des jeunes présentent leur Maison de jeunes comme un lieu sans violence.

Et par rapport aux MJ, est-ce que tu sens parfois quelque chose qu'on pourrait appeler de la violence ?

Non. Pas ici. C'est assez calme chez nous. Sinon, je resterais pas ici. Souvent c'est les habitués qui font toujours les mêmes activités. C'est rare de voir des jeunes extérieurs à la MJ et quand ils viennent ils sont calmes parce qu'ils sont sans les autres, ils essaient de se faire petits quand même. (Kemal)

Pour d'autres, la Maison de jeunes n'est cependant pas exempte de violences.

Ces violences s'exercent contre le matériel de la Maison.

Une fois, j'étais pas là, mais... j'ai vu qu'ils se sont battus ici, qu'ils ont arraché le kicker, qu'ils ont cassé le kicker, les tables de ping-pong, ils ont déchiré les raquettes de ping-pong... entre deux, ils s'énervent... des fois, ils s'ennuient et ils cassent. Moi, ça m'arrive de m'ennuyer, mais pas de casser le matériel... comme on n'a que ça, on s'embête ici déjà, en ville, on s'embête. Il y a rien à faire, Je vois pas pourquoi je vais aller casser les raquettes de ping-pong... que la Maison de jeunes elle paye. (Jhalil)

Il s'agit parfois de disputes plus ou moins sérieuses entre pairs.

Si de temps en temps il y a des bagarres pour des conneries, mais c'est vraiment... je n'appelle même pas ça des bagarres, des bagarres c'est : l'autre il est KO, il est par terre ; non, là c'est deux trois petites claques.

Tous les jeunes s'entendent bien, on est tous ensemble, on est une grande famille. Ici il n'y a pas de bagarres. Si peut-être entre deux quartiers mais ça ne se passe jamais ici. Ca fait je ne sais pas combien d'années que je suis ici et, euh... si, d'accord ça arrive, moi je ne me bats pas. Si, ça m'est déjà arrivé avec des filles mais... (Véronique)

Une des raisons de ces disputes, c'est que les Maisons de jeunes peuvent aussi être des lieux de rencontres entre jeunes qui se vivent différents, ne s'acceptent pas, ce qui amène des bagarres.

En fait, ici c'est deux clans différents. Il y a des jeunes du haut ... et des jeunes du bas qui ne s'entendent pas. Ben maintenant un peu plus, on se mélange un peu plus. Mais avant, en fait, la Maison des jeunes est en bas... alors nous on descendait et... comment dire... on était là, et si jamais quelqu'un du clan du bas cherchait misère ou on taquinait et ça montait, ça montait... et voilà et puis c'est vrai qu'il y a eu des moments de violence assez forts... (Raoul)

Parfois l'animateur peut être pris dans cette violence.

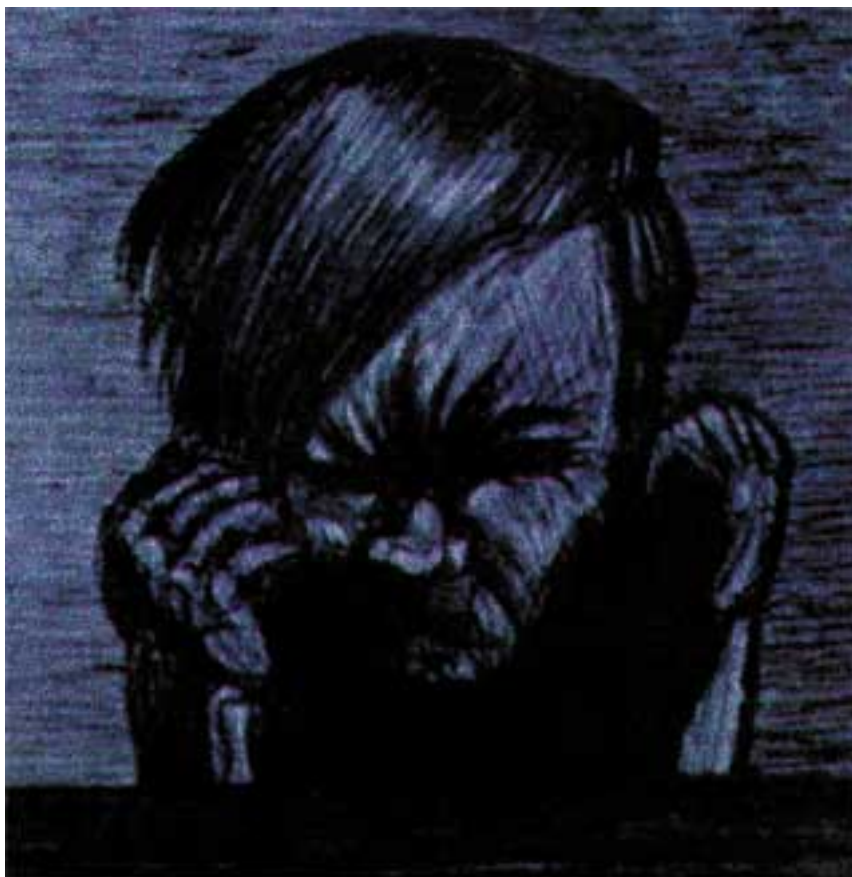
Tantôt en fait j'ai...pris un éducateur, j'l'ai envoyé et je lui ai fait un balayage quoi... (Khalid)

L'animateur, le règlement

Parmi d'autres fonctions, c'est à l'animateur notamment que revient de rappeler la règle. Ce qui amène parfois de la part des jeunes des attitudes, des paroles ou des actes plus violents.

De temps en temps, par exemple ici avec l'animateur, ça a déjà pété une ou deux fois... quand on fout un peu le bordel et qu'il fait sortir tout le monde et que je me sens pas trop visé, ça m'énerve un petit peu et comme lui est aussi dans son énervement, ça passe pas, ça coince mais souvent après un certain temps on oublie. En fait, moi j'explose vite mais ça retombe aussi vite. Je m'énerve pour un rien mais c'est vite oublié. (Sylvain)

D'ailleurs lundi je lui ai dit encore, pour moi l'animateur = Le Pen. (Khalid)



Le simple rappel de la règle peut être considéré comme une violence à l'égard des jeunes, ce qui parfois peut amener de leur part une réponse qui soit aussi violente. De même, une règle est plus difficilement comprise quand les jeunes ont le sentiment que ceux qui imposent cette règle ne la respectent pas eux-mêmes.

L'animatrice est chiant. Elle nous interdit de faire plein de choses. C'est une MJ, elle est tout le temps en train de râler. On ne peut pas « Rouler » dans les toilettes. D'accord, elle dit : « s'il y a un mec de l'inspection qui passe,... » Ben ! On ne fait que le rouler ! On va déjà se les geler dehors pour le fumer. Avant, il y a avait un bar avec de la bière, elle ne veut plus mettre de bar ! C'était cool ! Il n'y a pas que ça. Elle nous fait plein de remarques ou soi-disant, bientôt, on ne pourrait plus rentrer « starés » à la MJ. Alors qu'elle avant, elle prenait de la coke, elle se fout de qui... tout le monde a ses erreurs ! (Véronique)

Cependant, cette notion de règle (en MJ ou ailleurs) apparaît importante. Elle paraît indispensable au bon fonctionnement social ou institutionnel.

Même de la part des parents, je ne peux pas comprendre qu'on laisse aller son enfant qui a douze ans à la MJ et revenir à deux heures du matin, je ne pourrais pas concevoir. Donc, ce n'est pas plus mal cette règle, on ne peut pas laisser rentrer

tout le monde non plus sinon, ce ne sera plus une MJ, je ne veux pas que ce soit une crèche non plus. (Verena)

Quelques clés

Les Maisons de jeunes sont des lieux où les jeunes se sentent bien (dans « la glande », l'activité ou la participation), où ils rencontrent l'autre.

La violence qu'on y trouve peut être anecdotique ou plus concrète. Rencontrer l'autre n'est pas toujours chose facile.

Le rôle de l'animateur y est important, il lui revient de rappeler la règle, reconnue importante en Maison de jeunes, en trouvant les mots justes et ... en la respectant lui-même.

Les réactions des animateurs

Les animateurs souhaitent relativiser l'analyse faite à partir du discours des jeunes. Selon eux, les jeunes se sentent moins mal (plutôt que bien) quand ils sont en Maisons de jeunes. Plutôt que de bien-être, on peut parler de sentiment d'appartenance. Certains se sentent comme chez eux. D'autres se sentent bien, mais dans des conditions précises ; on ne mélange pas les groupes par exemple. Ceux qui s'investissent, ceux qui participent, trouvent la Maison de jeunes très positive.

C'est avec ceux qui ne se sentent pas bien qu'il faut être vigilant. Dans quelles intentions viennent-ils à la Maison ? Se détendre ? Foutre le bordel ?

Reconnaître qu'ils ne vont pas bien, c'est mobiliser cette vigilance pour que la Maison continue à tourner, c'est aussi questionner ce mal-être. Derrière des individus violents, il y a des individus qui ont peur, qui ont des questions, qui questionnent leurs attitudes.

Pourquoi les jeunes viennent-ils en Maison de jeunes ? Les animateurs pensent que les jeunes viennent en MJ pour rencontrer l'autre. Mais qui est l'autre ? Parfois, cela peut être l'autre qu'on connaît, celui qui me ressemble, qui est en adéquation avec moi. Rencontrer un autre différent, c'est aussi une envie, mais il y a une inquiétude, une peur pour faire le pas dans cette direction. La présence de l'animateur est alors importante pour créer les liens.

D'autres raisons peuvent pousser les jeunes à franchir la porte d'une Maison de jeunes. Le fait de participer à des activités est mis en évidence. Cette participation est donc importante, mais le fait que les jeunes viennent en Maison de jeunes, c'est aussi parce qu'ils y trouvent « autre chose ». Venir en

Maison de jeunes, c'est un choix. Quand les jeunes se mobilisent autour d'un projet, quand ils se l'approprient, ils prouvent à chaque instant que ce ne sont pas des bons à rien, que les compétences (diversifiées) sont bien présentes.

Les jeunes en Maison de jeunes ne vont pas nécessairement bien, et des cadres sont à poser pour que la Maison puisse accueillir des jeunes et ainsi remplir ses missions. L'importance d'un règlement (strict parfois) apparaît évidente (« parfois je fais plus agent de sécurité qu'animatrice »). Les animateurs insistent sur le fait qu'il faut tenir ce règlement, être ferme tous les jours. Ce sont les animateurs qui sont garants de la règle. Ils se doivent dès lors d'être particulièrement attentifs à la respecter eux-mêmes. Ce qui n'empêche que dans certaines situations, les jeunes peuvent comprendre que l'animateur transgresse la règle pour la faire respecter : qu'un animateur empoigne un jeune pour le mettre dehors pourra être considéré comme légitime. Cette légitimité sera d'autant plus renforcée quand les jeunes eux-mêmes pourront l'expliquer à d'autres.

L'apprentissage de la règle se fait dans la durée. Il est important que les animateurs investissent massivement l'accueil, que l'équipe d'animation soit rigoureuse et cohérente. Que des animateurs aient des attitudes et des comportements différents avec les jeunes, pourquoi pas : tant que cela se passe en concertation d'équipe et avec la volonté de montrer cette cohérence aux jeunes.

Les animateurs qui vivent des situations moins faciles dans leurs Maisons de jeunes, ont la conscience d'être dans un jeu avec les jeunes. Il y a des résistances (« C'est eux ou nous »). Certains jeunes, confrontés à un règlement qui permet la vie à la Maison de jeunes, feront le choix de ne plus y venir, étant à la recherche d'un lieu où ils peuvent se retrouver sans règles, où ils peuvent boire et fumer par exemple.

Autre piste importante pour se confronter à la règle : mettre les jeunes en situation de responsabilité ; leur proposer de faire partie de structures où les choses se décident.

De manière plus globale, le fonctionnement des conseils d'administration est questionné. Les animateurs interrogent notamment la présence des jeunes dans les conseils d'administration. Quelle doit être leur implication ? Mais les jeunes ne sont pas les seuls en cause dans ces fonctionnements. Il apparaît important d'intégrer dans les CA des personnes qui peuvent amener du contenu. Une piste proposée : que des liens se créent entre Maisons de jeunes pour que des animateurs deviennent administrateurs d'autres Maisons de

jeunes. Autre piste, la nécessité d'un rôle pédagogique (tenu par les animateurs eux-mêmes ?) au sein des CA.

Cette remarque des animateurs s'inscrit dans le contexte particulier de la recherche, qui a entendu la parole des animateurs et pas celle des administrateurs. Un intérêt pour les animateurs serait d'avoir dans leur CA des « collègues » qui comprennent leur situation et leurs problèmes. Il apparaît effectivement que les gens de terrain ont un rôle important au sein des CA. Mais que chaque coordinateur y participe en tant qu'informateur auprès des administrateurs, et qu'il joue un rôle pédagogique pendant et hors des CA avec les jeunes administrateurs sont deux tâches qui permettent grandement aux coordinateurs d'y être présents.

II. Les jeunes analysent, interprètent, jugent, évaluent la (les) violence(s) et se situent par rapport à elle(s)

Qu'est-ce que la violence ?

La réponse fournie par les jeunes à cette question est loin d'être simple et unanime. Ils expliquent et exemplifient des formes de violences qui ont en commun le sentiment d'agression (être agressé ou être agressif), mais qui, à part cela, prennent des formes très différentes.

Leur rapport à cette violence est tout aussi complexe. Si certains jeunes peuvent exprimer leur peur de la violence, d'autres l'utilisent dans la construction d'une personnalité. Si certains ont un regard négatif sur elle, d'autres en retirent des éléments très positifs. La violence fait partie intégrante de la vie sociale pour le pire (mais les jeunes relativisent le pire) comme pour le meilleur (mais les jeunes envisagent d'autres pistes pour atteindre ce meilleur).

a. Déclinaisons de la violence

Les violences prennent des formes très différentes. Les jeunes interviewés en donnent beaucoup d'exemples. Chacun a sa hiérarchisation dans les types de violences. Pour certains, le regard hostile sera beaucoup plus mal perçu qu'un coup (même s'il casse un bras ou ouvre l'arcade sourcilière) qui lui, sera sans doute oublié le lendemain.

Les violences ne se situent pas non plus seulement dans la relation entre deux ou plusieurs personnes. Les jeunes expriment des violences subies dans des situations où eux, ou d'autres, sont confrontés à des institutions qu'ils ressentent comme agressives, parfois de manière suffisamment légitime pour que ce soit accepté, d'autres fois de manière moins légitime, et dès lors très durement ressenti.

On pourrait vouloir créer une échelle des violences, qui aurait pour premier échelon le regard, puis viendrait l'insulte,... jusqu'à la violence physique qui blesse, voire qui tue. Cette gradation apparaîtrait probablement normale à beaucoup. Des jeunes que nous avons interviewés cassent complètement ce classement. Les exemples qu'ils peuvent donner de ce qu'ils considèrent être des violences ne correspondent pas aux stéréotypes couramment véhiculés.

Diversité des violences, diversité des réalités

La diversité des définitions...

Les images que les jeunes peuvent donner de la violence sont parfois très différentes, elles englobent des réalités également diverses.

La violence, c'est un acte physique où verbal qu'on peut faire à quelqu'un d'autre qui peut lui faire du mal physique ou psychique quoi. Ce n'est pas simplement un coup ou quoi, un vol ou quoi, mais, j'sais pas, une insulte... ouais, une insulte. (Kemal)

La violence est née de la haine... (Khalid)

La haine, le volcan qui est en nous. (Khalid)

La violence c'est, c'est quelque chose de puissant hein, c'est une puissance primaire... (Noé)

Je trouve que c'est normal la violence. Quand ils nous cherchent vraiment, qu'ils nous maltraitent, ça c'est normal. Mais quand on ne fait rien, et qu'on fait la bagarre, ça, ça va pas. (Lilian)

C'est clair que les gens se disputent, ça c'est acceptable parce qu'on ne peut pas s'entendre avec tout le monde. (Sylvain)

Et c'est comme ça et même dans la vie de tous les jours, si tu veux rentrer dans la société et tout, tu es confronté à ça, tu es confronté à la violence, sans que tu le veux tu es confronté à la violence, tu roules en voiture, tu roules doucement, tu prends même pas ton clignotant, tu klaxonnes... t'es confronté à la violence, à tout moment, t'es confronté n'importe où, t'es confronté à la violence, dans la journée, t'es confronté à la violence, tu peux dire c'que tu veux. (Djalal)

J'courais après un tram, y avait une dame, une dame âgée quoi, et, elle était sur le trottoir, et moi j'ai couru à côté et elle fait ça comme si... j'allais prendre son sac ... c'est pas qu'ça m'a choqué mais bon, ça m'a quand même saisi. « Ça va madame, j'vais rien vous faire, moi, j'courais à peine après mon tram ! » Peut-être qu'elles ont vécu ça ou qu'elles ont vu ça, que leur copine leur a dit. Mais il faut dire que c'est un peu à cause de ceux qui ont commis ça. C'est pas, j'ai rien contre elle. Elle a un peu raison quoi, elle fait attention, c'est déjà ça. Chaque fois qu'on va courir, on va voir une dame qui fait ça, et c'est même pas arrivé qu'une fois, en plus. (Kemal)

La forme de violence maintenant qui frappe beaucoup les gens, c'est c'qu'y a avec les jeunes, c'est ce qui se passe en Palestine. (Djalal)

La violence y a... comme je dis, y a certains phénomènes... le phénomène de violence c'est pas... celui là où quelqu'un vient te dire « enculé », ou quelqu'un qui te regarde de travers, c'est la forme aussi où quelqu'un ne dit rien... et le plus grand cri c'est le silence. (Khalid)

La relativité de la violence

Y a-t-il autant de violences dans la réalité que dans les discours ? Plusieurs jeunes tempèrent.

Est-ce que toi tu es violent parfois ?

Ouais quand on m'ennuie oui, mais sinon non. Par exemple quand y en a un qui me nargue. Ben moi, je le nargue à son tour. Par exemple quand on me dit un truc, moi, je lui redis un truc comme ça, puis on commence à rigoler. (Giuseppe)

C'est important pour toi de pouvoir se battre, alors ?

C'est important non. Mais un jour, j'me suis défendu, après on est redevenus amis, il s'est excusé, il a compris que si ça lui arrivait la même chose, qu'on traitait ses parents, lui aussi il aurait la même réaction que moi quoi. Alors il s'est excusé et on est redevenus amis. (Stéphane)

Les tags ? C'est peut-être que pour les gens, c'est violent, parce que ça abîme leur façade. Pour des autres gens, c'est peut-être une façon de s'exprimer. (Louis)

Parfois, on casse aussi parce qu'on est énervé. Pour s'amuser, comme ça, sans faire de mal aux autres. (Kemal)

Des jeux violents ?

La violence est aussi un jeu, nous disent certains jeunes. Des coups peuvent être échangés tout comme des insultes, mais cela peut très bien se passer de manière ludique. Si à l'observation apparaît la violence, le ressenti des protagonistes est bien différent.

Comment est-ce que tu fais si quelqu'un t'énervé, un petit jeune, un « p'tiot » ?

Tu cries un bon coup, ils s'en vont ! Ah oui oui oui. C'est plus eux qui veulent s'amuser avec les plus vieux quoi en fait. Ouais, c'est pas méchant, c'est pas méchant. (Ibrahim)

Il y a violence et violence. Il peut y avoir de la violence et être amusant. Des fois, je me mets là et on s'amuse à faire du catch ensemble. On se bat pour s'amuser. Les gens ils se disent : ouais, ils se battent. Pour eux, c'est la première impression. Alors que c'est pas vrai. (Louis)

Quelques clés

Faut-il considérer comme réellement violent tout acte qui en aurait l'apparence ? Ce que les jeunes considèrent violent, peut être très différent de ce que renvoie une image traditionnelle. Ce qui y est appelé violence peut être défini par les jeunes comme moyen d'expression ou jeu.

Les réactions des animateurs

Les animateurs admettent volontiers la différence des regards entre jeunes et adultes, sur ce qui est de la violence, et sur la manière d'interpréter des actes « violents ». Ils pensent cependant nécessaire d'affirmer leur propre regard par rapport à cette violence. Ne pas accepter comme fait acquis que des actes qu'ils vivent eux-mêmes comme violents, soient tolérés sous prétexte que les jeunes ne les reconnaissent pas comme tels. Par exemple, les sports de combats doivent-ils être tolérés à l'accueil ?

Plus fondamentalement, quand un gars de 16 ans envoie une « torgnole » à un gars de 12 ans, même si le plus jeune explique que « c'est pas grave », peut-on accepter cette violence ? Ces jeux codés, ces salutations fortement exprimées sont des actes de soumission/domination, dans lesquels la loi du plus fort s'exprime.

Quand les limites sont-elles à mettre ? Les rapports de domination font aussi partie des relations humaines dans le quotidien, pourquoi en irait-il différemment en Maison de jeunes ? Doit-on parler de volonté de domination ou simplement d'affirmation de soi ? La limite, est-ce quand la douleur apparaît trop importante ou inattendue ? Comment, en tant qu'animateur, être cohérent face à des attitudes qu'on ne comprend pas vraiment ?

Mettre en place des règles est une nécessité qui permettra de mieux évaluer la violence d'un comportement. Et, sur cet aspect d'un règlement, ce sera aux adultes (animateurs, administrateurs) de décider de la norme de violence acceptable. Ce sont eux qui incarnent la légitimité.

La mise en place des règles et ensuite leur application demanderont de la part des adultes des compétences particulières. Les animateurs veulent d'abord insister sur l'importance de fixer des règles qui pointent d'abord comme essentiel le respect des règles de vie en commun, plutôt que celles qui mettraient en évidence la gestion d'actes violents. Face à la violence du cri, il sera important de répondre sur un ton calme, d'éviter l'escalade.

Des attitudes violentes peuvent amener des sanctions. Ces sanctions pourront être considérées comme violences des adultes envers les jeunes. De même, le simple rappel du règlement pourra être considéré par certains jeunes comme violent. Les animateurs veulent insister sur le fait qu'une sanction ne se prendra qu'en rapport avec un règlement, et que le règlement légitimera la violence que des jeunes pourront ressentir. Face à une sanction (exclusion, fermeture de la Maison,...), pour atténuer la violence ressentie ou simplement pour qu'elle soit mieux comprise, il faudra donner du sens à la sanction, l'expliquer.

Les animateurs veulent également rappeler les limites de leur travail. Quand ils posent des limites aux jeunes, cela concerne la Maison de jeunes. Il n'est pas de leur ressort d'imposer ces limites à l'extérieur et par exemple d'empêcher un jeune d'être violent à l'extérieur. Ce n'est pas de leur responsabilité. Cette limite permet (au moins formellement) de ne pas se sentir responsables d'actes commis à l'extérieur, et de pouvoir renvoyer cette réalité aux jeunes qui pourraient avoir cette tendance d'impliquer malgré eux, les animateurs dans des mauvais coups qu'ils voudraient réaliser hors de la Maison : « Si vous fermez la Maison de jeunes, on pique une bagnole ».

Les préjugés

L'insulte de l'étiquette

Parfois, les différences (races, cultures, goûts musicaux, ...) sont pointées et marquées du sceau du dédain ou du manque de considération. Ces attitudes qui étiquettent et stigmatisent, apparaissent parfois insultantes et donc violentes pour les jeunes.

Tous les stéréotypes qu'on peut mettre sur vous.

Voilà quoi... L'étiquette elle est bien collée... (Khalid)

Dans des discothèques, oui. Parce que bon, j'me suis tapé quand même plus de 100 bornes, t'es déçu quoi, t'es déçu. J'étais pas dans le profil de la boîte. En général, c'est... ou on m'disait soirée privée. Soirée privée, ça veut dire la même chose. C'est ça qui est, mais on peut rien dire, si c'est une soirée privée ! A tous les coups soirée privée, bon c'est un peu le disque, il est rayé. C'est ça qui m'a le plus fait chier. (Ibrahim)

T'habites dans une cité, t'es un délinquant ! Les gens, ils calculent même pas. « T'habites où ? La cité ? Ah ouais, ça va ! » Les gens, ils jugent d'après la personne et d'après le lieu où t'habites. Et le style vestimentaire. T'es casquette, training, t'es un délinquant ! Moi je suis toujours qu'avec des trainings, je suis toujours en habits de sport. Pour eux, ce n'est pas normal. Je suis en pantalon quand je dois sortir. La question vestimentaire, c'est tout. C'est calculé, déjà t'es un délinquant. Casquette, training, pour les gens quand ils voient à la télé, au journal parlé, casquette, training, c'est des délinquants ! Ici, casquette, training, c'est des délinquants. C'est vrai que dans les cités, souvent, il y a de la délinquance. Mais ça dépend. Tout le monde n'est pas délinquant. On ne devrait pas juger les gens. (Louis)

Et d'autres fois, c'est simplement le fait d'être jeune qui suscite une réaction de stigmatisation.

Quand t'es jeune t'es un délinquant ! Tous les vieux disent ça ! Alors qu'ils te connaissent même pas personnellement, ils savent même pas qui est-ce que l'on est, ils connaissent nos parents, c'est tout ce qu'ils connaissent. Ils nous connaissent même pas. Ils savent même pas si on a travaillé, ils savent même pas, ils nous voient remonter tous les jours avec nos sacs de sport, pour eux, on transporte 50 kg d'héroïne, cocaïne, ils s'en foutent. On redescend avec notre sac et la police ils nous voient et : « videz votre sac ! » Ça se fait ça ? (Louis)

Le racisme

D'autres fois, c'est clairement l'origine ethnique différente qui amène son flot de regards ou paroles qui sont vécues comme désobligeantes. Le racisme est clairement vécu comme une violence importante par les jeunes d'origine étrangère. Ils sont d'ailleurs parfois soutenus en cela par des jeunes « plus typiquement belges ».

S'il y a un bronzé dans l'tas, c'est toujours le bronzé qui au départ qui a tort. En général c'est comme ça. J'ai déjà entendu ce genre de réflexion et ça m'a fait chier. En général, s'il y a un bronzé dans l'groupe, c'est lui qui a tort. J'vais pas dire à 100 % quoi, mais à 80% c'est lui qui a tort. Si on n'a pas vu la situation initiale, quoi.

Le racisme, il y a beaucoup de gens qui cachent bien leur jeu. Tous les jours, de temps en temps, c'est pas direct mais, j'sais pas si c'est du racisme ou de la méfiance. J'sais pas vraiment, j'suis pas encore sûr mais il y a quelque chose. (Ibrahim)

Les personnes âgées généralisent beaucoup. Ils disent : « Tous les Arabes voleurs ! ». Voilà. (Kemal)

L'expression du racisme est déjà perçue au travers d'un regard.

Euh, le genre de problèmes, quand on part, par exemple, faire un mini foot et qu'on est notre communauté et qu'on affronte un match contre quelqu'un d'autre, et que... je sais pas, le regard, le... « Ah, t'as vu des Albanais » et vite ça part. On était tellement vexé des regards des gens au début, que maintenant c'est devenu vraiment un gros point et le moindre regard de travers pour nous, c'est la goutte qui fait tout le temps déborder le vase, quoi... (Khalid)

Les jeunes pensent que leur accession à la société et à ses valeurs est rendue plus difficile du fait du racisme qui peut sévir à leur rencontre.

Les jobs étudiants, franchement vous allez à l'intérim... ils voient mon nom, moi j'ai la carte d'identité belge mais ils voient Khalid, c'est pas un nom courant ça, c'est un nom albanais ça. Voilà, donc vous voyez ce que je veux dire. (Khalid)

Le racisme est vécu dans les activités de tous les jours, celles qui sont logiquement accessibles à tous. Vivre dès lors le racisme dans ces situations est encore plus difficilement ressenti.

Oui, encore une fois chez un libraire, on était rentré dans le magasin et y avait un bac avec plusieurs chiques dans un plastique, et y avait un copain à moi qui cherchait le goût qu'il voulait, et il lui a fait : « Touche pas, ne commence pas à toucher tout ». Le garçon lui a fait : « Mais, je cherche seulement ce que je veux ! », puis il lui a fait : « Ouais, sales Arabes ! Dégagez de mon magasin ! ». (Kemal)

Analyser son environnement, c'est aussi parler de difficultés personnelles que l'on rencontre parce qu'on est (parce qu'on se sent) différent. Le racisme (réel ou imaginé) est une difficulté de vie pour les jeunes d'origine étrangère que nous avons rencontrés. Ils mettent en place des stratégies pour supporter ce racisme, stratégies parmi lesquelles on retrouve parfois une violence destinée à combler les différences.

Oui, sur Internet. Ben je n'sais pas moi, je chatte, je dialogue et bon, salut, ça va et tout ça, et dès qu'on arrive au nom, T'es d'quelle origine ? Marocaine. Et puis il m'avait ignoré et ça plusieurs fois. (Kemal)

L'intégrisme, euh... c'est vraiment nous délaisser, vous c'est les étrangers c'est les poubelles et tout ça, nous on est plus haut, fonctionnaires... (Khalid)

Le rapport à sa propre race (ou à sa propre culture) peut également être un argument de justification des violences.

Mes réactions à moi ? Je trouve que nous, dans la communauté albanaise, on a le sang trop chaud. Et euh... le dialogue c'est vraiment ce qui vient peut-être en dernier. (Khalid)

Les regards qui jugent

Le regard est aussi une forme de violence.

Mais cette agression me fait plus mal que l'agresseur... quelqu'un qui me dit... parce que lui au moins, je sais bien que je peux euh... que je l'encule encore plus, qu'encore plus avec ma bande... sa bande euh... on se pète, je sais bien que les poings arrangeront. Mais là quand quelqu'un ne vous insulte pas... et c'est ça, on sait rien faire, et là on se sent rabaissé. Pour moi, je me sens vraiment rabaissé, quand quelqu'un me dit rien, je peux pas aller l'agresser parce que, comme j'ai dit, j'suis pas un gamin de merde. Mais je sais, lui, qu'est-ce qu'il pense. (Khalid)

Ouais, il y a des regards violents, c'est déjà arrivé en rue. Je passe et ils me regardent comme ça, de travers. Je dis : ça sert à rien qu'ils m'insultent, j'leur ai rien fait. Moi je marche dans la rue, j'leur ai même pas parlé... alors pourquoi ils viennent m'énerver ? Je cherche rien à personne. Parce que je suis différent, je suis Africain. Je vois ça. C'est la même chose, il y a pas de différence. Je suis un humain comme un autre, non ? (Jhalil)

Les jeunes peuvent aussi reconnaître utiliser le regard comme une forme de violence, et marquer leur supériorité rien qu'avec les yeux.

Si vraiment... je vais vers lui, je le regarde une fois, sec dans les quatre yeux, tac tac y a quatre yeux en tout, on se regarde, et je vois qu'il a peur, pour moi c'est du bidon. Je pars... je vois que vraiment, que le regard il continue et qu'il fonce dans le tas comme un kamikaze, je suis encore plus kamikaze que lui... (Khalid)

Quelques clés

Leur coller une étiquette (y compris celle de jeune, qui suffit à cataloguer) est vécu comme une grande violence par les jeunes. Le racisme vécu au jour le jour (simplement au travers d'un regard) est une de ces violences. Les jeunes qui le subissent pensent qu'il leur rend l'accès à la société plus difficile, et mettent en place des stratégies parfois violentes contre ces étiquettes.

Le regard simplement peut coller l'étiquette. Il est alors vécu comme une agression par les jeunes. Mais certains l'utilisent pour marquer leur supériorité.

Les réactions des animateurs

Les animateurs sont conscients que les jeunes sont confrontés à l'étiquette, qu'il existe un racisme anti-jeunes et que le jeune est souvent considéré comme un risque pour les autres. Ils reconnaissent qu'il s'agit d'une violence difficile à

supporter pour les jeunes, notamment parce qu'elle n'est pas visible. Ce n'est pas un coup qui part.

Selon les animateurs, les jeunes sont conscients que leurs attitudes provocatrices, voire violentes, accentuent la stigmatisation. C'est en partie à partir de cette conscience qu'il faut proposer des pistes pédagogiques concrètes pour lutter contre cette stigmatisation.

Parfois les jeunes prennent une position de victime. Mais il est important de se rendre compte que cette victimisation ne vient pas de rien. Il existe des situations qui démontrent la réalité de certaines stigmatisations : la recherche d'un emploi, les rapports avec la police et la justice. Il ne s'agit plus alors d'un processus de victimisation : les personnes sont réellement victimes de discriminations.

Ce qui ne veut pas dire que certaines ne profitent pas de ce statut pour l'accroître encore et en tirer finalement l'un ou l'autre bénéfice. Il y a certainement une action à mener au sein des MJ pour que puissent être travaillées ces réalités discriminatoires, mais aussi les processus que peuvent développer certains jeunes pour leur donner une importance qui ne serait pas systématiquement justifiée. Un jeune Marocain qui vole un GSM, ce sera toujours lui le responsable. Il ne s'agit pas de déresponsabiliser pour protéger, sous prétexte qu'il serait jeune ou Marocain.

Les animateurs relèvent également que l'indifférence peut être vécue comme une violence. Le fait pour des jeunes de ne pas être reconnus dans un quartier, peut être mal ressenti. D'autant plus que les jeunes sont demandeurs de cette reconnaissance positive. Si, dans la Maison de jeunes, l'accueil est un peu délaissé, il arrive que les jeunes viennent interpeller les animateurs pour qu'on réagisse.

Dans le même ordre d'idées, il faut réfléchir à l'image que donne d'elle la MJ à l'extérieur. Parfois cataloguée comme lieu de perdition, à d'autres moments pointée comme outil de prévention (ce que certaines Maisons revendiquent), la Maison de jeunes doit faire un gros travail pour valoriser son image de marque, à partir des réalités et missions qui sont les siennes.

Les violences physiques

Les jeunes reconnaissent donner et recevoir des coups. Ils minimisent cependant souvent leur gravité, hésitant à leur donner l'appellation de violence.

Ben, par exemple, c'est, c'est pas vraiment d'la violence, comme ça mais on était partis trois jours, à Fontainebleau, pendant les grandes vacances, et il y avait un garçon, bon, il voulait avoir des rapports sexuels avec moi, moi j'avais pas, et il a été privé d'excursion. Par exemple, ça a failli dégénérer, une fois, ils avaient bu et, on était là-bas, c'était un camp, on dormait en tentes quoi. Le soir, on allait dans le petit bois à côté, et on parlait entre amis, et y en avait certains qui avaient leurs bouteilles de vodka ou quoi, et, c'est vrai qu'il m'a quand même attrapée, et j'avais pas dire violée, parce que c'est un grand mot par rapport à ce qu'il a essayé de faire, mais parce que j'ne voulais pas m'laisser faire, il me poussait et tout. (Gaëtanne)

Mais les coups ne sont pas toujours de simples coups de semonce.

Pour moi, la violence c'est des coups. (Sylvain)

Si c'est un de mes copains et qu'il a essayé d' « enculer » un mec sur un point et que le mec lui pète sa gueule, tant pis pour lui, c'est de sa faute ! Mais s'il n'a rien fait et que c'est des mecs qui veulent le « shooter » pour rien, je ne vais pas aller m'interposer parce que je n'aimerais pas m'en prendre une quand même, mais je demanderais peut-être à des copains qui sont un peu plus forts de les séparer. Je gueulerais dans tous les sens : « Arrêtez, arrêtez ». Je leur balancerai des briques ou je ne sais pas. (Véronique)

D'un coup donné, on passe parfois à une dispute avec des échanges de coups, et pour des raisons très diverses. Parfois, la bagarre est vécue un peu comme un jeu, un rituel, un moment incontournable d'une soirée bien arrosée.

Parfois il y a des bagarres qui éclatent, mais moi tout seul ça m'est jamais arrivé. Quand je suis tout seul on me fout la paix, c'est toujours en groupe. On se regarde, on s'insulte et puis il y en a toujours bien un qui tape une fois et alors...c'est la grosse bagarre. Si les autres se battent, je m'y mets aussi. Ça commence toujours pour des conneries mais c'est seulement après que l'on s'en rend compte, sur le moment on ne réfléchit pas trop. On frappe sur ce qui vient... (Sylvain)

D'autres fois, les bagarres prennent des allures plus extrêmes.

En fait les bagarres un contre un, ça n'existe plus. C'était en 41 ou en... ! J'avais dire ça fait 23 ans que je suis là, que j'ai pas vu de bagarres un contre un ! Sauf à la boxe ou... c'est fini ça ! Combien de fois, j'ai pas vu un type se faire taper par cinq types ! (Louis)

Ecoles, bagarres euh... et plus quoi. Avec Lantin, j'ai eu une histoire de tentative de meurtre... (Khalid)

Certains jeunes répondent à la provocation par des bagarres.

Des fois on me cherche, et quand on me cherche, souvent je me bagarre. (Lilian)

Parfois, les jeunes peuvent être confrontés à des rixes, liées à des pratiques délinquantes organisées, où des enjeux pourtant peu visibles (deal, territoires « commerciaux » à protéger...) semblent bien compris par ces jeunes dans leur rôle d'observateur.

Bon, ben allez, par rapport à la drogue déjà. Des clans qui se tiennent, ça commence des bagarres-là, et c'est à coups de poings, à coups de bottes et il y a du sang partout quoi. Vraiment, c'est grave quoi, c'est vraiment des bagarres. (Gaëtanne)

Quelques clés

Les coups sont parfois considérés comme violence, parfois pas. Jeux, rituels, exigent aussi leur ration de coups. Quand ils sont violence, les coups répondent à des provocations ou sont liés à des pratiques délinquantes.

Les réactions des animateurs

Deux approches sont évoquées dans le fait que les coups puissent être considérés comme faisant partie d'un jeu. Certains animateurs reconnaissent le jeu et dès lors ne parlent pas de ces coups comme étant de la violence; d'autres animateurs se sentent interpellés par certains rituels violents par lesquels les jeunes doivent passer pour faire partie d'un groupe.

Autre élément relevé : quand il y a échange de coups entre jeunes, le fait que l'animateur intervienne pourra être ressenti comme violent, même par le jeune qui a le dessus, car cette intervention le rabaissera plus encore.

Le harcèlement, la violence morale

Parler de violence morale avec les jeunes, c'est leur parler d'un concept qu'ils ne maîtrisent pas. Ils ont le sentiment diffus que ce type de violence existe : ils peuvent le subir, mais ils ne lui donneront pas ce nom.

La menace

Ben, j'osais plus sortir de chez moi, de peur de les croiser parce que ils habitaient pas loin de chez moi. Et, j'étais toujours enfermée, j'sortais plus du tout. Et même le matin, pour aller à l'école, parce que je vais à pied à l'école, malgré que c'est pas loin, la peur de les croiser quoi. Surtout que leurs écoles sont voisines de

chez la mienne. C'était surtout des garçons, enfin il n'y avait pas beaucoup d'filles, surtout des garçons. Maintenant, pour une fille, elles étaient assez violentes, alors que j'étais une fille. Il y avait une fille dans l'groupe qui m'appréciait pas vraiment, et ça a commencé comme ça : elle a commencé à raconter des trucs. Elle venait chez moi pour m'insulter, ça n'en finissait pas. C'était direct violent quoi, même les gens qui étaient avec moi ne les connaissaient pas. Ils les agressaient, tout ça parce que j'étais dans c'groupe-là. Et ils me reprochaient quelque chose, mais quoi ? J'l'ai jamais su. La violence comme ça, gratuite. J'ai quand même reçu, bon, deux, trois claques de la fille. J'me suis pas laissée faire évidemment, mais je ne savais pas non plus me défendre, parce qu'ils étaient vingt garçons quand même. Si j'la touchais la fille, c'était pas avec leurs poings, c'était avec des battes de base-ball ou des cutters et tout ça. J'ai quand même eu de la chance, au bout d'un an, ils ont trouvé quelqu'un d'autre à emmerder. Dans un sens, tant mieux pour moi, mais la personne, j'la plains quoi ! (Gaëtanne)

La parole, les mots

Les jeunes sont assez unanimes pour dire que l'utilisation de la parole peut être une forme de violence.

Ils me maltraitent, me disent des gros mots et tout ça. (Giuseppe)

Moi, je n'ai jamais vécu de violence physique, violence verbale. Ça arrive mais ça, ça arrive à tout le monde, ça peut faire mal, mais à la fin on s'y habitue. (Véronique)

J'peux être méchante, mais pas violente. Méchante en paroles. Je ne vais pas la frapper, elle ne me frappe pas, alors,... (Véronique)

Les jeunes peuvent donner des exemples concrets de violences en paroles. Parmi ces paroles qui blessent et qui sont considérées violentes, relevons les mots insultants, ces mêmes mots, mais utilisés à l'encontre de la famille, des parents et plus particulièrement de la mère, les paroles racistes. Ces violences verbales peuvent être exprimées dans des cadres divers. Parmi les exemples ci-dessous, nous retrouvons le cadre familial (Véronique), la rue (Jhalil) ou les lieux où l'on rencontre les pairs.

Ce n'est pas une violence, c'est comment il m'a parlé, il m'a dit des choses très méchantes. « Sale pute ». Il ne dit pas ça comme ça, mais ça veut dire ça ! « Toi, tu ne sais qu'écarter tes cuisses ! » C'est encore plus méchant. Alors, moi, je lui dis : « Toi, t'es vraiment qu'un gros sale porc. La seule chose que tu sais faire, c'est entretenir ta panse. » (Véronique)

Et je marche dans la rue et « Gnagna », une famille... ils commencent à m'insulter : de fils de pute, sale raciste, rentre dans ton pays, et tout... et ils m'insultent de ça. Avec ça, le degré y monte. (Jhalil)

On vient t'insulter : ta mère qu'elle a rien à voir, elle est à la maison. (Jhalil)

Certains expriment que la violence en paroles peut être plus durement vécue qu'une violence physique.

Je trouve que la parole fait plus de mal que le coup en lui-même. Quelqu'un te parle ou te dit bêtement : « T'es un enfoiré » ou un truc comme ça. Si tu lui donnes un coup, lui il va avoir mal et puis c'est tout. Il ne va pas se dire « Putain, je me suis pris un blâme ». Tandis que l'insulte, là il va y penser pendant des semaines et des semaines. Et quand il va me revoir, il va se dire : « Putain celui-là, il m'a blâmé... », tandis que le coup que je lui aurai porté, ben deux jours après il n'y pense plus. Les mots sont là, plus forts. (Raoul)

Quelques clés

Des attitudes, des paroles peuvent aussi être de la violence, et parfois (souvent) perçues plus durement que des formes de violences visibles. Le manque de respect est vécu particulièrement violemment par les jeunes.

Les réactions des animateurs

Quand les paroles peuvent-elles être violentes pour les jeunes ? Si les jeunes peuvent dire que pour eux, les paroles sont plus violentes que les coups, certains animateurs avouent ne pas comprendre en quoi les jeunes peuvent ressentir des paroles violentes. Pour affirmer cela, ils se basent sur les rencontres quotidiennes et sur la dimension tellement habituelle des termes chocs utilisés. D'autres pensent que les jeunes ont conscience d'utiliser des termes qui peuvent réellement toucher.

Des paroles qui apparaissent objectives (tu es Marocain, tu es une fille) peuvent s'avérer selon les contextes, particulièrement blessantes.



La délinquance, le racket, le vol

Les jeunes parlent beaucoup d'actes délinquants qu'ils connaissent pour en avoir été les témoins, mais aussi pour en avoir été les victimes, et parfois les auteurs. Véronique ne peut comprendre et fustige ce type d'attitude.

La société, ... quand on voit des jeunes qui volent des grands-mères, qui les frappent, qui les violent : tout ça c'est de la violence ; c'est plutôt des actes de psychopathes, ce n'est pas normal, c'est des gens qui n'ont pas pris le temps de réfléchir, ils auraient bien fait d'aller à l'école ! Ou par exemple les émigrés noirs, j'ai vu un reportage là-dessus sur la violence. Eux, on leur apprend depuis qu'ils sont tout petits, on leur donne des armes, ils vivent comme ça, donc pour eux c'est normal, mais nous on vit dans une société où, normalement, on doit être plus intelligent. (Véronique)

Dans les interviews, plusieurs nous ont parlé de racket dont ils ont été victimes, dans la rue, ainsi qu'à l'école.

J'étais là avec une bande de copains, et un moment, je me suis arrêté pour ramasser quelque chose que j'avais laissé tomber, et ils ont continué à avancer et y a des noirs qui sont arrivés sur moi et qui ont commencé à prendre ma casquette et y sont partis et même qu'ils voulaient ma veste, mon GSM, mes sous et tout. Donc j'ai essayé de partir en courant mais y en a un qu'est revenu, qui m'a attrapé, et là il m'a fait tomber. Moi j'ai retiré ma veste : il a essayé de la prendre. J'ai frappé. L'autre fois, j'attendais le bus et y sont arrivés et ils m'ont demandé si j'avais pas des sous, et j'dis non et ils ont commencé à aller dans mes poches. Ma poche était ouverte, quoi, et j'ai pas eu le temps de réaliser qu'ils étaient dans ma poche, et ils avaient pris mon billet. J'ai rien su faire ; y en avaient deux au couteau... (Stéphane)

Les jeunes peuvent également être confrontés à des agressions particulièrement violentes, dont l'objectif est d'atteindre à l'intégrité physique. Mais si ce type de violence existe, Ibrahim propose de le ramener à une juste réalité.

Une voiture qui me suit pendant 5, 6 km. Et moi j'ai pas prêté attention, mais je le voyais, je le voyais. Je me gare, la voiture était garée un peu en retrait, 100 m un peu en retrait. Au moment où je sors de la voiture, elle démarre, mais méchamment. Alors, j'ai dû sauter sur le capot, pour pas qu'il me fauche, et il a pris toute l'aile de la voiture, et il est parti. C'était une bande de jeunes en fait, de la région, là. C'était par jalousie, en fait, étant donné que je joue au football... j'suis un parasite peut-être pour eux : je les ennuie. P'têt' que ma présence pour eux ça les ennuie, pourquoi j'ai réussi. (Djalal)

Quand tu dis « violence », tu penses à quoi ?

Agressions, car-jackings, home-jackings... voilà. Les hold-up et tout ça, c'est pas de la violence. Ca c'est... les hold-up c'est des...c'est même pas de la violence, c'est des grands parrains qui font ça. Ils font ça, ils ont préparé ça pendant des mois, conscience et tout, c'est pas de la vraie violence. (Khalid)

C'est style les banlieues : les banlieues comme on voit dans les, les trucs parisiens-là, les H. L. M., les gens qui foutent le feu à une voiture pour rien, qui agressent un pauvre type qui est dans un ascenseur pour rentrer chez lui, pour moi c'est ça. Et qu'ici, enfin, dans notre région à nous, ici, c'est rare, quoi, ces genres de violence-là, c'est très, très rare. (Ibrahim)

D'autres jeunes ont été voleurs eux-mêmes.

Piquer des voitures, ça j'ai jamais fait. On était à plusieurs. On volait des bouteilles d'alcool dans les magasins. J'étais un spécialiste, ça rapportait bien. On les revendait dans un café puis on s'achetait des baskets. (Louis)

Ibrahim, qui se présente pendant notre rencontre comme un jeune tout à fait rangé aujourd'hui, nous a raconté son parcours à une période de sa vie, période assez mouvementée, qu'il ne semble pas regretter, dont il n'a pas eu à subir les conséquences.

Vol de voitures en bande. C'était un amusement, c'est la télé, on voyait un film à la télé, qu'ça se passait comme ça, c'était bien, ben, OK, ... c'était plus : on prenait la voiture, parce que moi, j'étais très jeune. J'avais 13 ans. Et j'étais jeune. Et moi si j'ai fait ça, c'était, quand je m'mettais au volant, quand je l'prenais, je m'prenais pour mon père. Et je roulais, je m'énervais, c'était un moment, un petit passage, un petit passage de folie quoi. J'accélérais, je faisais un frein à main, rallye automobile, on aimait bien et tout ça, donc on s'amusait à faire le même. Et le lendemain, quand la police retrouvait la voiture, la propriétaire retrouvait sa voiture, c'est tout. Tout simplement. On essayait de faire le moins de casse possible. Parce que, bon, déjà, nous on utilisait la voiture pour toujours essayer de faire le moins de casse, pour déjà... pour ne pas se faire repérer. Si tu passes en voiture avec un carreau cassé, t'es vite repéré, quoi ! (Ibrahim)

Quelques clés

Une certaine délinquance fait partie du paysage habituel des jeunes interviewés. Qu'ils en soient observateurs, victimes ou producteurs, les jeunes connaissent. Inquiétante pour certains, elle est à relativiser pour d'autres. Si parmi les actes délinquants relatés, certains concernent le matériel, d'autres touchent très clairement à l'intégrité physique.

Les réactions des animateurs

Les animateurs réagissent peu à ces paroles des jeunes. Elles correspondent globalement à la réalité telle qu'ils la vivent et la ressentent eux-mêmes.

L'escalade dans la violence

La réalité de la violence, c'est aussi parfois l'escalade. On passe d'une violence bénigne à d'autres violences estimées plus importantes.

Ca commence... et ben, par des sous-entendus, et puis... par des paroles... puis on y va par les insultes. On a tous tendance à en dire facilement. Puis on y va par la force physique, puis de plus en plus dur... de toute façon on est dans un univers violent. C'est naturel à la limite... il suffit de voir l'univers, qui est d'une violence extrême... l'immensité c'est... des... trous noirs... qui bouffent des planètes. Y a des galaxies qui explosent ... Ca apparemment, ça à l'air de faire partie de... de ce qui existe. Mais comme on a une intelligence, et qu'on arrive quand même à avoir des jugements... mais on est tous violents, on fait tous de la violence... (Noé)

Suite à une provocation ressentie violente, les jeunes disent devoir réagir d'une manière similaire, si pas en augmentant la force de la violence.

Déjà le regard est une grande violence. La bousculade... est la déclaration. (Khalid)

La vengeance apparaît normale, acceptable, voire souhaitable. Il s'agit certaines fois de, simplement, défendre son intégrité ou son honneur...

Si on m'agresse, j'vais m'défendre, ça c'est sûr mais... (Güller)

Si la personne se venge, si on lui a fait du mal, si on a fait du mal à un de ses proches. J'la comprends. Mais j'dis pas qu'c'est bien quoi, mais il y a toujours d'autres moyens, mais les personnes, souvent, ils voient pas les autres moyens quoi. C'est négatif, mais il a un peu plus de raisons que les autres. On va dire ça comme ça. Quand ils s'vengent, j'les comprends un peu mieux, mais c'est toujours pas la bonne solution, quoi ! (Kemal)

Quelques clés

L'escalade dans la violence est une réalité que les jeunes abordent. La vengeance (la loi du talion), la nécessité de se faire respecter en sont les raisons évoquées.

Les réactions des animateurs

Les animateurs connaissent cette réalité qui leur paraît correctement retransmise au travers des quelques témoignages sélectionnés.

Les violences sociales

Khalid expliquant son arrivée en Belgique, raconte la violence de l'accueil qu'il a pu recevoir, et que reçoivent les réfugiés qui arrivent dans un pays qu'ils veulent considérer comme un pays d'accueil.

Quand on a quitté notre pays, donc moi, j'étais petit donc je peux pas raconter ça, mais je parle de ce que mes parents m'ont raconté. Que quand on est venus ici euh... au Petit-Château à Bruxelles donc, on est venus avec une valise en main. On est restés un an, je crois un peu plus, 'fin j'sais pas combien de temps, mais je sais bien que longtemps, très longtemps. Et c'était donc des pièces insalubres, euh... avec plusieurs locataires... co-propriétaires si je peux dire ça, qui vivaient là de communauté russe, euh, y avait des toxicomanes qui se shootaient devant ma mère et tout, et qu'étaient... qu'allaient agresser les autres pour avoir plus de lait, plus de... qui piquaient les cantines des autres, vraiment un peu le système de la prison, quoi. Et, euh... nous on a pas quitté notre pays pour avoir ça, en fait. On avait quitté un peu financièrement, politiquement. Vivre bien, pas aller vivre là-dedans, quoi. Et j'avais déjà ça... franchement, ça me choque énormément... (Khalid)

Mais... c'est... après quand j'ai grandi, euh, et qu'il y a eu le grand nettoyage ethnique et que j'ai eu beaucoup de la famille un peu qu'y sont venus ici, à Bruxelles, et je m'suis présenté volontaire à la Croix-Rouge ici, et nous avons été, donc, au Petit-Château... à Bruxelles. Quand j'ai vu ça, franchement... je me suis dit... si même dix ans après, l'histoire que mon père m'a dit c'est aujourd'hui, ce que moi je vois, laisse tomber, quoi. C'était vraiment, euh... l'odeur, mais l'odeur et je pense pas que les gens ils ont fui ça pour avoir ça, quoi ! (Khalid)

Les situations sociales rencontrées par certains apparaissent inadmissibles. Et certains y réagissent de manière violente. Cette réponse violente est considérée si pas légitime au moins compréhensible, la violence de l'agression sociale entraînant logiquement une réaction d'intensité similaire.

Il faut comprendre que les gens se révoltent des fois. Pas en cassant tout, ça ne sert à rien, ça ! S'ils veulent être violents, il faut aller au cœur du problème ; il faut aller voir les personnes qu'il faut. Les manifestations, ça sert à ça ; il ne faut pas casser des magasins quand on manifeste... c'est du mensonge qu'on est une société plus civilisée... Ils sont tous dans le même truc, et puis on nous parle de justice ! Le monde est pourri, c'est pour ça qu'il y a de la violence. (Véronique)

Vous savez je peux aller au coin, où tous les jeunes se réunissaient avant et je viens avec ma bande... un regard de travers ou quelque chose, et ça peut péter d'un moment à l'autre, quoi. La haine elle a fait que, bon, maintenant, on peut plus supporter certaines choses, quoi ! Mais... ce qui a fait ça aussi, c'est que nous, on sait qu'on s'est battu plus pour, par exemple, porter des AIR MAX, porter Ralph Lauren et toutes ces marques... elles sont pas venues chez papa et maman... (Khalid)

Quelques clés

Les violences que les jeunes peuvent recevoir des institutions ou de réalités sociales suscitent des réactions de rejet, et certains peuvent exprimer une volonté de violence à partir de ces situations.

Les réactions des animateurs

Les animateurs disent que ces réalités vécues par les jeunes sont peu abordées au sein des Maisons de jeunes. C'est quelque chose dont les jeunes ont conscience, que les animateurs peuvent parfois ressentir, mais dont on ne parle pas.

b. Le rapport des jeunes à la violence

La violence, une réalité observée, pas nécessairement vécue par tous

Le rapport des jeunes à la violence apparaît complexe. Si certains jeunes se sentent peu concernés, d'autres témoignages exprimés racontent la peur; d'autres expliquent le sentiment d'une violence qui permet d'atteindre une dimension supérieure. Si certains envisagent la violence dans ses aspects négatifs, d'autres l'utilisent comme faisant partie des éléments qui leur permettent de construire la personnalité et la vie qu'ils choisissent.

Les jeunes extérieurs aux phénomènes de violence

Certains jeunes s'estiment extérieurs aux phénomènes de violence.

J'suis plutôt extérieur à ça. J'en rencontre j'vais pas dire souvent, mais continuellement, mais j'suis pas concerné directement par ce phénomène. (Ibrahim)

Les sentiments par rapport à la violence

La violence peut cependant faire peur. La peur pour son intégrité physique, comme pour l'intégrité de l'adversaire.

J'ai peur de la violence des autres ! Quand ils viennent me taper ! Ce qui me fait peur, c'est que je me retrouve à l'hôpital et qu'après deux, trois jours, je meurs. J'ai peur pour ça. De ne plus revoir mes parents. (Lilian)

La violence chez les jeunes, une réalité récurrente

Quand on leur demande d'analyser le phénomène, la plupart des jeunes sont sans illusions. La violence est une réalité récurrente dont on ne sortira pas.

La violence elle vient... la violence... la violence, elle vient comme ça, quoi. (Khalid)

Pour certains d'entre eux, la place des jeunes dans ce phénomène est réelle, voire inévitable et sans doute inextinguible.

Je ne sais pas, je crois que l'on simplifie trop le problème, on croit que le problème est simple alors qu'il ne l'est pas ! Déjà le désir de destruction des jeunes. Comme moi, je casse des animaux en frigolite sur la scène ! (Quasper)

Pour stopper la violence ? C'est compliqué parce que, même en ayant des discussions comme on a à l'école ou quoi, ça n'a même pas toujours été positif, parce que les jeunes ont toujours des trucs à dire ; il y aura toujours de la violence. J'saurais pas vous aider, mais, allez, on est quand même têtus, on est jeunes, malgré qu'on va passer trois heures à parler de ça, qu'on devrait arrêter la violence et tout, sur le coup, ça va nous faire : « Ouais, faudrait arrêter et tout, c'est vrai qu'on exagère un peu », mais la semaine d'après, c'est rebelote, c'est bagarre et tout. Moi, j'vois pas d'solution, quoi. (Gaëtanne)

Même si certains se sentent extérieurs à la réalité de la violence, d'autres expriment un certain désarroi et une peur. La violence, et particulièrement la violence juvénile, apparaît pour la plupart comme une réalité inévitable.

Les réactions des animateurs

La violence (jusqu'à un certain degré) est nécessaire dans la construction de la personne diront certains animateurs. D'autres pointeront plutôt la nécessité d'une saine agressivité plutôt que de la violence. Il sera certainement important de cadrer leurs actions, mais ce serait une erreur de trop resserrer le contrôle. Pour certains jeunes, la violence fait partie de la réalité de la vie depuis la naissance. C'est quelque chose de normal.

Pourquoi les jeunes utilisent-ils la violence ?

La violence d'un jeune serait l'expression d'une réponse à un acte agressif qu'il aurait subi.

Ben, j'sais pas. Y en a un qui m'a attaqué, ben j'le rattaque, c'est normal.

Et qu'est-ce qui est inacceptable dans la violence ?

Ch'sais pas, quand on commence. (Güller)

Parfois, il s'agira d'une vengeance.

Est-ce que quand il y a de la violence, il y a des choses que tu peux accepter ?

Oui, une fois, j'ai compris, parce que il y en avait un, il avait vraiment frappé à la main, pour le mettre à l'hôpital. J'me suis mis entre les deux et j'ai... il m'a expliqué qu'est-ce qu'y avait, et j'lui ai dit : « Ah bon, ça va ! ». Il a, il avait pris tous ses bics et il les avait tous cassés. Il m'a expliqué, il avait dit aussi des méchancetés pas croyables. Là, j' comprenais qu'on puisse faire de la violence. (Didier)

Une autre raison invoquée par les jeunes, c'est l'utilisation de la violence pour se faire respecter.

Quand il est par terre et qu'il ne sait plus bouger, je dis non, j'arrête ; quand je vois qu'il a appris sa leçon. (Lilian)

Mais sinon, les bêtes bagarres, c'est : « Ouais, tu m'as mal regardé maintenant, viens que j'te frappe, que j'te montre que je suis fort, moi et tout ». C'est pour prouver, pour se faire respecter. (Gaëtanne)

Utiliser une fois la violence, cela peut être un gage de tranquillité pour un terme bien plus long.

Si tu frappes pas une fois avec eux, ils vont toujours continuer à t'emmerder et toi, tu vas toujours rester là à avoir peur. (Jhalil)

Avec parfois, un petit bonus en prime...

Après la violence vous êtes respecté, y a plus personne qui va vous regarder de travers, euh... et puis là, alors, toutes les filles rappliquent... (Khalid)

Quelques clés

Les jeunes disent utiliser la violence pour une raison qu'ils estiment valable : la réponse à un acte violent de quelqu'un d'autre, la vengeance, la nécessité de se faire respecter.

Les réactions des animateurs

Les arguments qui apparaissent aux travers des témoignages des jeunes sont en cohérence avec ce que les animateurs rencontrent dans leurs Maisons.

La violence, négative ou violence utile ?

Nous avons demandé aux jeunes d'évaluer l'intérêt des violences. L'image négative qu'on lui colle, correspond-elle à ce qu'ils pensent d'elle ? A cette interpellation, les réponses se sont faites parfois hésitantes.

C'est toujours négatif les violences.

Tout à l'heure, tu parlais de cette expérience de toi qui avais envoyé la figure dans ...

Ouais, c'est acceptable, euh, non c'est pas acceptable : ça, j'aurais pas dû le faire ; j'aurais dû, simplement, lui dire de pas toucher ma copine ou des trucs ainsi. Maintenant, sur le coup, j'y ai pas pensé. Mais, il a compris et s'il le fait à ma copine, c'est qu'il le ferait à d'autres. Et ça l'aidera à réfléchir. Si moi j'ai déjà fait ça, s'il s'attaque à quelqu'un d'autre, il va encore avoir une farce, donc ça l'a fait réfléchir. (Stéphane)

D'autres avis tranchent, pour dire que la violence est essentiellement négative.

Il n'y a jamais de truc qui me fait du bien de me battre. (Lilian)

Mais la violence peut aussi être vécue comme positive par les jeunes. Pas nécessairement pour elle-même, mais pour ce qu'elle pourrait procurer en retour. Pour certains jeunes, la violence est clairement partie prenante dans la

construction d'un avenir. Un avenir que certains veulent imaginer radieux... comme au cinéma. Un avenir qui se construit parfois dans la violence... comme au cinéma, et comme pour ses héros. Une violence qui semble parfois être la seule arme pour réussir dans la vie.

Donc, comme je disais, ouais, le cinéma c'est... c'est vraiment ce qui fait gravir les échelons, mais à fond quoi. Ah vous savez... ah, Tony Montana, je sais pas si vous avez entendu parler, Tony Montana et tout ça... « Scarface » et tout ça. Ah, déjà, je voudrais être comme lui, avoir mon nom répété dans tous les coins de la région. Je voudrais avoir mon nom comme ça, je voudrais faire ça, je voudrais avoir la caisse comme lui, la classe comme lui, je voudrais avoir... des putes, entre parenthèses comme lui, dix femmes derrière qui me suivent, je voudrais trop avoir, comme lui, quoi. (Khalid)

Utiliser la violence pour se défendre. C'est aussi un aspect que des jeunes peuvent considérer comme positif.

Je fais du karaté, entre autres dans un but un peu violent. Si jamais un jour je me promène dans une ville et que... des lascars comme eux, plus violents, euh... je, je ... j'en tue. On dit toujours : si vous rencontrez trois gars qui veulent vous agresser, vous devez tuer le premier, envoyer le deuxième à l'hôpital et le troisième doit s'en tenir. Je ne me laisserais pas faire, je ne refuserais pas, je ne serais pas la victime. (Noé)

La violence peut aussi être vécue positivement quand elle est pensée comme une façon de faire passer des idées, un message, à défaut d'autres possibilités. L'émeute et le terrorisme peuvent alors aussi être valorisés par des jeunes.

L'émeute qu'est bonne c'est qu'on voit qu'on est tous soudés, donc on voit qu'on est tous soudés, on voit que... qu'on est pas seuls, et que, quand vous faites une émeute, et casser certains trucs et tout, là on vous écoute et... (Khalid)

Je sais très bien que la modération, c'est probablement la meilleure chose, mais quand on est dans une situation de merde, il faut y aller fort et puis, après, on peut rétablir la modération. (Quasper)

Une autre raison d'évaluer positivement la violence, c'est qu'elle permet d'acquérir un statut auprès des pairs. Cette volonté de se valoriser par la force est typiquement masculine. C'est, en tous cas, ce qu'en pensent les filles que nous avons interviewées.

C'est quand même plus différent, les garçons par rapport aux filles, parce que les filles ne savent pas être trop violentes : c'est plus les paroles. Les garçons, c'est direct coups d'poings, coups d'pieds, euh. Les filles, ça va être plus en paroles. Et puis il y a moins de violence chez les filles que chez les garçons, j'trouve. Il y a plus

de violence chez les garçons, j'sais pas, j'crois qu'les garçons veulent prouver quelque chose, j'sais pas quoi. (Gaëtanne)

Quelques clés

Si la violence peut être vécue par certains jeunes comme négative, notamment en ce qui concerne les conséquences, d'autres voient cette violence de manière parfois positive, et même très positive. Outil de défense face à des agressions, elle est aussi un moyen de se construire un avenir, de faire passer des idées ou d'acquérir un statut (de « vrai mâle » notamment).

Les réactions des animateurs

Que certains jeunes puissent trouver des arguments positifs à l'utilisation de la violence n'étonne pas les animateurs, qui vivent les mêmes arguments dans leurs Maisons de jeunes.

III. Des propositions pour travailler sur le(s) phénomène(s) de violence

Face aux situations où ils rencontrent des violences, les jeunes imaginent des pistes de solutions ou font des propositions.

Les trucs et ficelles des jeunes

Ils nous ont notamment parlé de leurs attitudes en situation de risque de tension.

Et l'actualité, vous en parlez beaucoup entre vous ?

Jamais, c'est un sujet tabou. On évite ça ! Chacun à son opinion et chacun garde ce qu'il pense pour lui. (Louis)

Certains jeunes savent la nécessité de travailler à la maîtrise de leur agressivité. Parfois, ils ont leur solution.

Les trois-quarts du temps, je prends sur moi-même... je vais me calmer et je vais à gauche ou à droite. Je pars ! Je ne vais jamais porter mon agressivité sur quelqu'un d'autre. Je ne vais pas aller jeter sur la personne, quoi... ou je vais dans une salle de sport et je vais un petit peu suer, quoi... un petit peu me fatiguer... ou alors je prends le vélo... et puis j'ai des trucs, souvent pour me calmer et tout ça ! J'ai des boules chinoises que je fais tourner dans ma main, pour un petit peu passer mes nerfs... (Raoul)

C'est quand même effrayant. J'ai peur de... la physique, surtout, hein... Parce que la violence verbale ne tue pas. Mais la physique... et c'est pour ça que, j'essaye de... m'aguerrir, heu... psychologiquement. Un jour je pourrais tomber avec... et qu'il faudra pas que je prenne mes jambes à mon cou, il faudra que je garde mon sang-froid... le karaté, je pense qu'il m'aidera à ça. (Noé)

Eviter de fréquenter d'autres personnes considérées comme créatrices de violences peut aussi être une solution.

Si, je suis avec des copains, mais pas avec ceux qui sont violents.

Et dans tes copains, il y en a qui sont violents ?

Ouais, ouais, mais c'est : bonjour bonsoir ! Et j'vais pas avec eux, quoi, j'préfère les éviter. (Güller)

Il arrive cependant que la solution à une violence soit une autre violence.

La violence résout un peu la haine. Et y'en a qui vont chez les bouddhistes et tout, pour évacuer leurs violences, mais nous c'est pas notre cas. (Khalid)

L'interpellation aux adultes

Conscients que leur comportement peut parfois paraître agressif et dérangeant, les jeunes interpellent les adultes. Ils ont un rôle à jouer par rapport à cette violence que des jeunes peuvent produire.

Les animateurs de la MJ par exemple, ils veulent pas qu'il y ait de bagarres du tout, alors, ils essayent de s'interposer. « Arrête » où quoi, mais ils voient qu'ils arrêtent pas bon. Y s'mettent carrément entre eux, quoi. Quand il allait pour séparer, bon, si l'autre a capté qu'il fallait arrêter, y en a qui s'en va, qui s'en va, quoi ; l'animateur est venu s'interposer, il y a pas trop d'problèmes, Des fois il essaye d'en parler pour que ça se calme, quoi, mais sinon, en reparler vraiment, non. Mais dès qu'il y a un truc ou quoi, il faut qu'ça s'calme, c'est tout, quoi. (Gaëtanne)

L'attitude des adultes apparaît cependant parfois trop amicale ou paternaliste. Ils apparaissent dès lors comme incapables de jouer leur rôle. Ce que demandent les jeunes, et ce qui leur paraît utile pour les aider à avoir des attitudes responsables, c'est que les adultes les considèrent comme des interlocuteurs valables et sérieux pour les phénomènes et les situations qui les concernent. Ouvrir un dialogue entre adultes et jeunes est important, à condition que chacun joue son rôle et n'essaie pas de jouer le rôle de celui qui sait.

Les adultes, eux, non seulement, ils n'arrivent pas à s'adapter aux jeunes au niveau du vocabulaire, mais en plus, ils sont trop terre à terre par rapport aux jeunes dans le sens que : « On ne peut pas faire ça parce que ça. On ne peut pas faire ça parce que ça. Les problèmes économiques font que ça, ça, ça et ça... » Je veux dire que le jeune, il s'en fout de ça ! (Quasper)

La façon dont certains adultes stigmatisent parfois les jeunes est aussi assez néfaste pour l'établissement d'un dialogue fructueux.

Il faut voir... quand ils sont venus hier ou avant-hier parce que j'avais fait sonner l'alarme ici, ils étaient super sympas, je m'entendais super bien avec ; je déconnais avec eux. Là c'était cool, parce que, justement, ils se sont mis à notre niveau. Ça c'était bien ! Tandis que, quand on est là-bas dans la petite maison en bois au milieu du parc, et que les flics arrivent et qu'ils font : « Papiers ! Alors, on se fait une petite fumette entre amis ? » Vraiment des propos à la con ! Ou alors que, sous prétexte que j'ai un Keffieh rouge et des longs cheveux, tout de suite « Révolutionnaires, Attention terroristes ! » Là, je veux dire qu'ils ne se mettent pas à niveau. (Quasper)

Certains pensent que les contacts se passeront mieux avec des adultes ayant un vécu similaire.

Parce que déjà lui aussi, s'il a vécu dans la cité, il sait comment ça va. (Louis)

L'importance du respect et du dialogue

Une cause qui apparaît essentielle dans la production de violence, c'est le manque de respect. Le manque de respect envers les jeunes, comme le manque de respect des jeunes envers d'autres catégories de la population ou vis-à-vis de leurs pairs. Quoi qu'il arrive et quelle que soit la tension, le maintien du dialogue, de la rencontre, est une solution largement préconisée dans nos interviews.

Oui, parce que déjà ici, il y a quelques skins, pourtant, bon, il y a quelques skins, donc, déjà, ça marque qu'il y a une démarche de changement. Enfin le changement, je ne veux pas le faire dans la direction des Skins, ça c'est clair. Mais le changement, il doit être au niveau du dialogue, parce que même si tout le monde le dit, c'est clair que le problème des immigrés, il vient de nous, il vient du fait qu'on ne les connaît pas, c'est tout, et que c'est des cultures différentes. Même si c'est une phrase à la con, c'est vraiment pour ça qu'il y a des problèmes. Enfin, je ne prétends pas détenir LA réponse, mais je pense que déjà avec le dialogue et les insérer plus dans la société, ce serait déjà pas mal. On en a trop peur, et même moi, j'en ai peur, parce que... (Quasper)

Une volonté de s'engager

Mais les jeunes expriment une volonté de s'engager en vue de proposer et de bénéficier d'une vie plus pacifique, moins conflictuelle. Cet engagement prend une forme concrète à partir des Maisons de jeunes et de leurs organes consultatifs et décisionnels. C'est par des mesures concrètes que les jeunes entendent diminuer le nombre et l'intensité des conflits.

On est au Comité et, je suis désolée, il y a des règles à respecter et ils doivent les respecter ! Je suis... je leur dis peut-être sur un ton froid, mais euh... je veux dire que je ne suis pas méchante, je ne suis pas violente envers eux, sauf si ils commencent à faire... à chahuter tout le temps et à ennuyer tout le monde. A ce moment-là, c'est vrai qu'on devient plus sévère et qu'à ce moment-là, on devient violent. Mais bon, il n'y a pas le choix. (Verena)

Les jeunes entendent également participer à d'autres aspects de la vie sociale, faire entendre leur voix quand ils estiment devoir le faire.

Je veux dire que ce n'est même pas que j'ai envie qu'elle soit entendue... parce que, dit comme ça, ça veut dire que c'est l'adulte qui fait une faveur au jeune en

daignant accepter, ou en daignant même l'écouter. Non, non, c'est vraiment légitime qu'on donne aux jeunes le moyen, les moyens de s'exprimer, de faire quelque chose. D'ailleurs, je me demande pourquoi on se casse la tête à le demander, on devrait le prendre, sans plus ! Et d'office, travailler pour l'avoir, être encadré dans le fait d'avoir ce qu'on veut, encadré par des gens qui savent. Mais c'est tout, quoi... je ne vois pas la différence. Le jeune, on ne le prend pas au sérieux, ou alors, on fait semblant de le prendre au sérieux en disant : « Oui, ne t'inquiète pas, ça passera. » (Quasper)

L'interpellation peut se faire très concrète et être éminemment politique.

Chaque cité qu'on montre à la télé, c'est surtout Charleroi, c'est ça. Moi je dis, c'est l'Etat qui veut ça. Ils mettent tout, tout ce qui est étranger dans une cité. Si tu mets un Arabe avec un Arabe, quand il se lève le matin, il va pas chercher à parler français. Ils vont parler arabe. Si tu mets un Turc avec un Turc, ils vont parler en turc, si tu mets Italien/Italien, ils vont se parler italien. Si tu mélanges tout ça, quand le type il se lève le matin, qu'il va voir un Belge, il va être obligé de dire bonjour. Ou alors c'est le Belge qui va s'incruster en disant, il va lui dire d'une autre façon, mais il sera obligé de s'incruster pour parler français. Moi je dis, si tu mets cinq Arabes entre eux, ou cinq Italiens, ils ne parleront jamais, ils ne vont pas se forcer à parler français alors qu'ils peuvent parler leur langue d'origine. Si tu mélanges tout ça, moi je vais dire, il y a moyen de faire quelque chose. Et quand l'Etat comprendra ça, il sera tard. (Louis)

La nécessité d'une autorité

Qu'une autorité dise la loi est important pour les jeunes.

Non, t'as du mal si toi, tu ne veux pas t'intégrer. Si tu rentres dans la société, si tu respectes les règles et tout, en fait, t'as pas de problèmes. En fait, je pense que beaucoup d'Arabes sont bien intégrés et tout. Celui qui ne s'intègre pas, c'est parce que il ne veut pas s'intégrer, en fait. Il veut, il veut donner sa loi à lui, il veut donner ses idées à lui, mais bon, ça doit aller dans deux sens en fait. (Djalal)

Pour certains, ce sont les adultes (parmi lesquels les parents) qui doivent dire cette loi.

Tous les adultes. Mais d'abord, il y a une forte différence entre les adultes belges et les adultes albanais. C'est-à-dire que les adultes belges, on les respecte mais avec eux ils sont plus ouverts. Je veux dire, euh, de tout, quoi. Tandis que les personnes âgées d'origine, albanaise, euh, il faut plus les respecter. Et vraiment quand on leur parle, c'est la main au cœur, euh, la tradition... le respect du respect de chez respect, quoi. (Khalid)



Mais que les jeunes participent également à cette construction de l'autorité peut également apparaître déterminant dans l'évolution favorable de divers aspects du fonctionnement social concernant les jeunes.

Le fait que les jeunes participent aux décisions, prennent les décisions, tout ça, ça aurait un impact. En ce qui concerne la violence, d'office je pense qu'on a bien réfléchi. Je veux dire qu'il ne faut pas être con, on va pas prendre des décisions « à la con ». Je veux dire que ce n'est pas parce que l'on est jeune que la décision qu'on prendra sera que, si on se tape tous sur la gueule, et qu'il n'y a pas de problème, non, les jeunes ne sont pas cons. (Quasper)

L'autorité, ce peut être également les sanctions. Sanctions qui pour certains aplanissent des conflits. Parfois en retirant l(es)'élément(s) perturbateur(s) de la situation conflictuelle.

Ben, il y a peut-être eu des décisions radicales, ou du fait... t'as plus de 25 ans, t'as plus rien à faire ici. Parce qu'il y en avait qui avaient 26, 27... ils étaient à la MJ, ils ne foutaient rien de leurs journées... du fait de ça... les petits et les plus grands disaient : « Va un peu me chercher ça », ils ne voulaient pas... alors, ben voilà, c'était parti : « Vas-y dégage ». C'était plus souvent comme ça... c'est vrai que c'est différent, du fait que les esprits se sont calmés. Il est arrivé une nouvelle génération... (Raoul)

Ce qui apparaît aussi évident pour les jeunes, c'est que leurs comportements parfois légèrement déviants (ou plus) par rapport à des normes sociales, ne trouveront une courbe plus « normale » qu'avec l'acquisition d'une maturité plus grande.

La délinquance, c'est les jeunes. Non, je pense que, que... les jeunes... les jeunes, tu peux même aller jusqu'à 25 ans, hein...peut-être même 30 ans, même, à partir de là, tu commences à être un homme, tu commences à comprendre c'est quoi la vie... (Jhalil)

Apports et analyses

Introduction

Les jeunes nous ont parlé, intéressés, interpellés. Leur parole vaut témoignage. Et telle est la mission première des pages qui précèdent.

Portons maintenant notre propre regard sur ce qu'ont pu dire les jeunes. Pas pour déconstruire mais simplement pour, à partir de ce qu'ils ont dit et de notre position de chargés de recherche pour la Fédération des Maisons de Jeunes (FMJ), apporter une première analyse. Une première analyse qui soit aussi une complexification/clarification de concepts qui semblent sous-entendus dans les paroles des jeunes.

Analyses

Dans leurs interviews, les jeunes ont abordé les thèmes que nous leur proposons, à partir d'une diversité de portes d'entrée. Entre cohérences et paradoxes, ils nous ont apporté des réponses toujours intéressantes et constructives.

Les paradoxes se situent par exemple, d'une part dans la volonté d'autonomie, et d'autre part dans l'appel à plus de cadre.

J'ai un petit frère, mes parents sont séparés, ma mère s'est remariée, il n'y a pas longtemps. Je vis plutôt sur le square à la MJ que chez moi, je ne supporte pas de ne pas pouvoir sortir, je pète souvent les plombs avec mes parents pour ça ! (Véronique)

C'est sûr, j crois que l'avenir, c'est nous, c'est les jeunes, c'est encore les plus jeunes. Mais bon, c'est vrai que maintenant, de plus en plus les jeunes, il y a de moins en moins de respect. Quand tu regardes bien ma génération à moi ou la génération plus haute encore, il y avait le respect. Mais maintenant, les jeunes, les plus jeunes, en fait la majorité entre 15 et 20 ans, c'est fini, il n'y a plus de respect. Ils se prennent pour des gens qui savent tout, c'est des hommes et bon, c'est les plus âgés qui les respectent pas. Moi j'dis qu'la solution vient des parents ; c'est à eux de serrer un petit peu leurs enfants, bon, leur donner des heures à respecter et puis voilà. (Djalal)

Un autre paradoxe, c'est la volonté de tolérance bien présente chez les jeunes, et la reconnaissance de réactions intolérantes.

Je suis sûr que si on arrivait à être tout le monde plus tolérant, ou si tout le monde arrivait à se dire: « Oui celui-là il à l'air dégueulasse, mais si ça tombe, ce n'est pas ce qu'on croit ! » Si juste les gens arrivaient à dire : « Je ne juge pas, je ne sais rien. Je m'écarte, je n'ai pas envie de savoir ou j'ai envie de savoir, j'y vais. Mais je ne

tire pas de conclusions avant de connaître. » Si seulement je pouvais réussir à faire ça, ça serait déjà génial. (Quasper)

Comme ce système judiciaire qui... qui facilite tout pour les délinquants. Mais qu'on arrête avec cette connerie de droits des hommes, qu'on aille voir dans d'autres pays voir un peu ce qu'ils font à... aux gens dans les prisons. Et ici les pauvres petits, ils sont surpeuplés, et gnagnagna.... et quoi, c'est un hôtel ou une prison ? Y en a qui vivent moins bien que ça, et qui sont en liberté. Qu'on refasse des pendaions publiques. Voilà, moi je suis pour ça... (Noé)

Est-ce aussi paradoxal ? Les jeunes reconnaissent leur violence, alors qu'ils prônent la non-violence.

Je ne vais pas dire que j'ai peur de personne, mais si je sais qu'elle est violente et bien j'ai le caractère pour me dire que j'écraserais pas. Je sais bien que sur certaines choses, je dois me taire, mais par exemple il y a quelqu'un qui cherche misère ou quoi que se soit ou qui ennueie quelqu'un que j'apprécie... j'écraserais jamais... (Raoul)

Dans la violence, il n'y a rien d'acceptable. A partir du moment où tu es violent, où tu pètes les plombs, on sait que ça va pas, que c'est pas acceptable. (Ibrahim)

Trois éléments importants semblent à analyser.

Les représentations de la violence paraissent un premier thème qui mériterait un approfondissement. La manière d'envisager la violence et ce qui est violent diffère selon les places que l'on occupe dans la société ou dans les institutions, les histoires des individus amenant d'autres nuances. L'objectif ne sera pas d'arriver à un consensus sur une définition, mais de tenter de mettre à plat ce qui fait différence, et d'essayer de comprendre ce que l'autre (dans ce premier temps, il s'agit du jeune) veut dire.

On dit que le monde est basé sur la violence. Mais pour moi c'est pas violent... pour moi, il n'y en a pas, les adultes trouvent qu'il y en a beaucoup. (Sylvain)

La jeunesse est une période essentielle de construction de son identité. Jean-Claude Kaufmann explique combien « *l'identité est infiniment complexe, mouvante, insaisissable. On est de façon permanente en travail sur soi-même pour fabriquer son identité... on a le choix parmi toute une gamme de soi possibles, mais il faut inventer un système qui fasse sens* »⁴. Les jeunes nous ont expliqué que cette identité se construisait également dans des rapports avec la violence. Violences subies auxquelles il faut réagir pour se faire sujet, violences qu'on utilise pour exister. Les jeunes ont expliqué que ce cercle de la violence on ne pouvait en sortir, sous peine de ne pas être.

⁴ GAYDA, M., *Nous sommes condamnés à donner du sens à notre vie*, interview de J-C Kaufmann à propos de son ouvrage *L'invention de soi. Une théorie de l'identité* (Ed Armand Colin, 2004), in *Le Ligueur* n°25, juin 2004.

Oui. Quand je me bats, c'est pour lui donner une leçon, pour lui montrer que je ne suis pas une merde. Que je sais m'battre. (Lilian)

Tout le monde a envie d'avoir son propre film à lui... vous savez, l'histoire de « Scarface », pour y revenir, parce que c'est un film qui nous a beaucoup touchés, quoi... « Scarface » c'est vraiment le type qui fait semblant de rien mais qui fait tous ses coups, quoi. Et nous, c'... c'est ce qui nous représente un peu quoi. Et « Scarface » est une histoire vraie, et alors on se libère. Mais lui il raconte son histoire, et si moi je fais beaucoup, je raconterai aussi mon histoire... et comme je disais toujours, on se dit toujours : « Pourquoi les journalistes ils viendraient pas ici et... » (Khalid)

Les normes, la loi et l'autorité participent également à la construction du sujet. Les jeunes en sont conscients et pensent que cela leur est utile. Leurs relations à cette autorité qui cadre sont cependant difficiles. Mais ils l'appellent de leurs vœux. Les adultes ont un rôle important à y jouer, mais les jeunes n'acceptent pas d'être absents du débat, et revendiquent un rôle dans cette définition de la loi qui les concerne et de l'autorité qui en découle.

En grande partie, c'est l'éducation des parents. C'est l'éducation des parents. Elle joue un rôle prépondérant au niveau des jeunes. Dès le départ, les parents laissent faire. En fait il faut interdire. Si tu n'as pas d'interdits, bon, ben c'est tout, les enfants te passent au-dessus de la tête ; ils rentrent à n'importe quelle heure, et bon, voilà, et puis c'est tout. Et puis après, bon, t'arrives à ta majorité, c'est à toi, avec l'éducation que tu as eue, à toi d'savoir ce que tu veux faire. (Djalal)

Je pense que c'est aux jeunes de prendre les décisions et ce n'est pas aux adultes de daigner accorder la parole aux jeunes. Moi, je vois ça comme ça ! Pour ce qui nous concerne, je ne vois pas pourquoi des gens de l'extérieur devraient régler nos problèmes. Je veux dire qu'on ne demande pas aux Français de nous gouverner, on n'a pas besoin d'autres personnes, je ne vois pas pourquoi pour les jeunes... (Quasper)

Les représentations de la violence

Lors de notre travail d'interviews avec les jeunes, comme lors de nos rencontres avec les animateurs, il nous a semblé opportun de ne pas définir nous-mêmes le concept de « violence ». Il paraissait préférable que les jeunes, au travers de leurs paroles, et les animateurs, au travers de leurs débats, puissent nous expliquer le sens qu'ils donnaient à ce concept.

Au regard des résultats, cette option de travail apparaît pertinente. En effet, le concept de « violence » est éclairé concrètement par ce que les jeunes nous en ont

dit, et ce, par un grand nombre d'exemples qui situent la diversité de son appréhension. Dans la partie que nous avons intitulée « Déclinaisons de la violence », nous faisons part de cette diversité. Un simple regard, une parole peuvent être considérés par les jeunes comme violents, au même titre qu'une agression physique entraînant des séquelles relativement graves. Si cette diversité que peut prendre la violence dans ses formes vécues et racontées par les jeunes, n'est pas particulièrement extraordinaire, l'impossibilité pour les jeunes, voire l'opposition à hiérarchiser ces types de violences apparaît cependant comme un élément tout à fait intéressant à analyser.

Si l'adulte sera plus impressionné par des violences rendues visibles par des coups, des cris, des incivilités ou des actes définis comme délictueux, certains jeunes pointeront un simple regard dans la rue, un simple geste (même sans agressivité volontaire) à leur égard comme une violence parfois qualifiée d'insupportable. Dans ce même ordre de la comparaison, ce que les adultes considèrent comme une violence qui fait peur et insécurise pourra être estimé de l'ordre du jeu par les jeunes qui produisent ou reçoivent ces formes de violence.

Ben je lui ai dit : « Pourquoi tu me regardes comme ça ? Qu'est ce que tu as à me regarder comme ça ? ». Je lui dis : « Tu n'as pas le droit de me regarder comme ça, hein ! » Et je suis parti et j'ai tourné la tête. Il me regardait encore et je ne trouve pas ça logique. Ils sont à trois et moi je suis tout seul, enfin j'étais avec ma copine. Je ne trouve pas ça logique de regarder les gens méchamment. (Raoul)

Il y a violence et violence... il peut avoir de la violence et être amusant. Des fois, je me mets là et on s'amuse à faire du catch ensemble. On se bat pour s'amuser. Les gens ils se disent : « Ouais, ils se battent ». Pour eux, la première impression, c'est vrai, c'est qu'ils se battent, alors que c'est pas vrai. (Louis)

Les animateurs⁵ font partie de ces adultes qui ont des regards autres sur la violence. Mais tout comme pour les jeunes, ce qui est perçu comme violent par un animateur pourra être vécu tout à fait différemment par un autre. La violence est omniprésente, dira un animateur. Ce n'est qu'une impression qu'on relativise vite, rétorquera un autre. On en arrive vite à banaliser, ajoutera un troisième. Ce qui se vit, c'est plutôt une ambiance, un climat plus hostile, plus agressif, expliquera une animatrice.

Quand on associe « violence » à « jeunesse », cela ne laisse pas les animateurs indifférents. Il y a manifestement des moments pour certains, des permanences pour d'autres, où « quelque chose qui s'apparente à ce qu'on pourrait appeler de la violence » est vécu dans la Maison de jeunes, en relation avec les jeunes qui la fréquentent. Entre certitudes qui se renforcent par la diversité des exemples et

⁵ Il nous a semblé pertinent, pour certains éléments d'analyse de la parole des jeunes, de déjà apporter un regard d'animateur, regard qui peut donner un relief plus contrasté.

sentiments palpables mais difficiles à concrétiser, les animateurs parlent de leur regard qui aurait tendance à relativiser cette violence, à en diminuer la portée, à en refuser la problématisation à outrance, mais reconnaissent également leur aptitude à banaliser des réalités qui mériteraient peut-être une attention plus soutenue. Selon les personnalités et/ou les habitudes, les animateurs perçoivent cette violence de manière bien différente. Tout comme les adultes interprètent de manière différente des jeunes eux-mêmes les comportements de ces derniers. A l'analyse, corroborant totalement en cela ce que peuvent dire les jeunes, les animateurs admettent que ce qu'ils comprennent comme violence, à savoir lors de discussions que les jeunes peuvent avoir entre eux, des attitudes, des gestes ou des comportements, les jeunes le vivent simplement comme un moyen de communication différent. Parfois cependant, c'est une réelle violence qui est moyen d'expression. Une difficulté pour les animateurs sera de bien faire la différence entre les deux.

De quoi parle-t-on ?

Questionnons dès lors ces différences entre les représentations de la violence des jeunes telles qu'évoquées par les adultes, à celles racontées par les jeunes.

Lier jeunesse et violence semble aujourd'hui aller de soi. Mais pourquoi ce lien apparaît-il aussi aisé ? L'image de la jeunesse violente, ce sont les médias, ce sont les mondes politique et scientifique, mais aussi les institutions en contact avec les jeunes qui la véhiculent. Entamer une recherche qui, dans son titre, inscrit les concepts « jeunes » et « violence » participe également d'une certaine manière à renforcer ce lien dans les esprits. Tel n'est cependant pas l'objectif, et les paroles des jeunes nous incitent à creuser d'autres sillons.

Carla Nagels⁶ pointe l'hétérogénéité des phénomènes désignés par le terme « violence ». D'actes pénalement répréhensibles, aux incivilités (atteintes quotidiennes au droit à chacun de voir sa personne respectée⁷), mais également à la violence institutionnelle ou symbolique (toute forme de contrôle social (au sens large) qui barre une aspiration, impose des opinions ou des comportements, perturbe une trajectoire sociale ou un cadre de vie, qu'elle soit ressentie douloureusement ou non par le sujet⁸), le concept « violence » recouvre de multiples formes. L'objectif ne sera pas ici de les répertorier, mais de travailler à repérer ce qui, dans la relation aux jeunes et entre jeunes dans les Maisons de jeunes peut y faire référence.

⁶ NAGELS, C., *La violence : un concept ambigu...* in *Violence et adolescents. Les fausses évidences*, supplément à Bruxelles Santé n°27, septembre 2002.

⁷ CHARLOT, B. et EMIN, J-C., *Violence à l'école : état des savoirs*, p 5, Ed Armand Colin, Paris.

⁸ NAGELS, C., *op. cit.*, p 27.

Selon Carla Nagels, c'est dans le rapport aux normes qu'il devient possible de donner une définition au concept « violence ». « Les normes permettent d'organiser le monde, de donner sens, de produire un ordre. La violence est alors transgression et désorganisation de cet ordre, introduction d'un chaos, perte de sens... ce qui est relatif dans la violence, c'est la limite qu'elle supprime, le sens qu'elle abolit, l'ordre qu'elle désorganise. Cette limite, ce sens, dépendent bien évidemment du contexte social et historique dans lequel un phénomène a lieu, mais aussi du contexte particulier dans lequel il se déroule. L'acte en lui-même n'est pas violent car le sens ne se retrouve que par rapport au contexte... la violence est alors une représentation sociale qui confère à des faits bruts, réels et qui peuvent être très hétéroclites, le statut de « violents », c'est-à-dire d'actes qui transgressent les normes »⁹. Plus concrètement, « la violence est ce qui est décrypté comme tel par la victime, ou à la limite, par un observateur qui interprète un fait... elle ne se définit qu'à travers une relation, relation où les protagonistes ne sont pas sur la même longueur d'onde¹⁰ ».

Cette définition posée par Carla Nagels, permet de tracer une première piste de réflexion qui mériterait débat. Certains passages d'interviews démontrent que des jeunes peuvent s'accorder avec la vision médiatique d'une jeunesse encline à la violence ; certains autres passages indiquent un accord de jeunes quant à la réalité de la violence en Maison de jeunes, et confirment les interprétations d'animateurs situant le phénomène comme problématique. Il apparaît que la plus grande partie des témoignages traduisent des « longueurs d'ondes » bien différentes.

Moi je pense que la violence elle est là, elle restera là et elle sera toujours là ! Que ce soit maintenant, avant ou après, je crois qu'elle restera là. On pourra faire n'importe quoi, elle restera là. (Louis)

Ben y en a eu pas mal de la violence à la MJ, à certains moments; maintenant, ça se calme. C'est vrai qu'un moment, tout c'qu'y avait à l'intérieur, toutes les tables, toutes les chaises étaient balancées. Y en avait un qu'avait été ouvert à son oreille ; c'était vraiment, oui, il y a eu des règlements de compte ici. C'est vrai qu'ce jour-là, il y avait un ici qui buvait un petit peu, et son grand frère n'acceptait pas qu'un de ses amis faisait boire son petit frère. Et il est arrivé comme ça, ici, et il a commencé à frapper sur le type qui avait fait boire son petit frère et ça a commencé à dégénérer, quoi, toutes les chaises étaient à terre, y avait du sang à terre. C'était vraiment le carnage, quoi. (Gaëtanne)

Pas de violence à la MJ. Non j'vois pas. C'est toujours très calme, c'est un petit village, c'est calme, c'est familial, tout le monde se connaît, tout le monde connaît tout le monde. C'est pas comme si ce serait à Bruxelles ou j'sais pas quoi. Tout le

⁹ Idem, p 28.

¹⁰ Idem, p 28.

monde a grandi dans le même quartier, tout le monde a été à l'école, tout les gens, ont été à l'école ensemble, on s'voyait quoi. J'avais dire, la place du village... (Ibrahim)

Si, à la suite des témoignages, nous pouvons continuer à dire que le lien entre jeunesse et violence existe, l'analyse de ce lien prendra une direction bien différente. En effet, tout au long du présent rapport, les jeunes expriment leurs sentiments d'être victimes de violences, qu'elles soient concrètes ou diffuses, qu'elles s'inscrivent dans le microsocial ou dans le macro social. Les témoignages démontrent combien il est réducteur de lier exclusivement jeunesse et production de violence, comme de nombreux discours très largement médiatisés le laissent sous-entendre.

Les commerçants je les encule parce que dès que je rentre ou bien qu'on rentre à deux ou trois, c'est tout de suite une caissière ou un type qui fait semblant qu'y range quelque chose et qui nous suit de rayon en rayon... (Khalid)

Rabaisser, franchement, ça c'est vraiment le mot... nous, on devait aller s'habiller au ShoePost, avec des baskets à peut-être sept cents francs quand on allait à l'école. Il y avait des jeunes comme moi, donc qu'avaient dix ans, et que, eux, ils portaient des Air Max, Lacoste de la tête aux pieds, et euh... et voilà quoi. Mais moi, je trouve que quand on dit que l'habit fait pas le moine, moi je trouve que c'est vraiment bidon cette expression parce que vraiment l'habit fait... mais vous savez le premier signe de violence, c'est l'habit. Ouais parce que quand vous voyez arriver quelqu'un qui a grandi avec vous dans la rue... et le lendemain que vous le voyez Porsche, ou Mercedes, BM, Rolex à la main, montre... et vraiment plein d'or, gourmète et tout... habillé Hugo Boss, là vous vous dites « lui c'est un caïd », vous voyez ce que je veux dire ? (Khalid)

La définition de Carla Nagels nous évite de patauger dans le débat forcément stérile qui chercherait à savoir si les jeunes ou ceux qui les observent, détiennent la vérité. Ce que les jeunes nous imposent au travers de leur parole, c'est une nécessité de remettre en cause les représentations simplistes du couple « jeunes/violences ».

« La longueur d'onde » dans la compréhension de certains actes concrets produits par les jeunes est un concept qui mérite également d'être développé. Là, où les adultes (des animateurs de Maisons de jeunes par exemple) observeront, verront, entendront de la violence, les jeunes expliqueront être dans le jeu. Des empoignades musclées, des coups assénés avec force, des mots crus et cruels, glissent sur les carapaces des jeunes auxquels ils sont pourtant destinés, mais sont reçus avec une violence parfois insupportable par les adultes qui n'en sont que les témoins.

Ah oui, mais on peut pas dire que c'est de la violence ! Pour moi c'est de l'amusement ! Pour vous c'est de la violence, mais pour nous, quand vous voyez

l'autre qui rigole, l'autre il est en train de l'attacher et il rigole. Je sais, c'est pas normal. Mais nous, quand on les attrape des fois, on rigole, ça veut dire qu'il n'a pas compris. C'est sûr pour quelqu'un qui ne connaît pas, c'est sûr que quand on voit quelqu'un qui attache un petit, il se dit : il est fou celui-là ! Mais quand on voit que le petit, il est dans la cour, et qu'il rigole, après on le détache et il recommence. C'est, soit qu'il a aimé, soit qu'il a pas de cerveau. (Louis)

Ils utilisent des insultes et tout ça, mais même, ce ne sont que des insultes, au lieu d'utiliser des vérités sur la personne, des choses qui blessent; mais ça, ils ne connaissent pas, alors à la fin, on s'y habitue. (Véronique)

Les animateurs peuvent reconnaître que dans cette réalité du jeu, la volonté n'est pas de nuire, que l'aspect ludique est important. Mais même quand il s'agit d'un jeu, ils relèvent que les rapports de domination sont bien présents, et que ces rapports débordent clairement l'aspect ludique pour affirmer sa supériorité et organiser la vie sociale quotidienne.

Les animateurs marquent aussi leur différence de longueur d'ondes par rapport à des expressions verbales. Même s'ils reconnaissent avoir parfois, comme les jeunes, tendance à minimiser cette forme de violence, les insultes étant plus comprises comme des ponctuations au sein des phrases, qu'une volonté d'agresser l'autre. Les gros mots sont dès lors plus représentatifs d'un langage familier, d'un langage de la rue, qu'une réelle forme de violence. Ils relèvent cependant que les jeunes savent que « Ta gueule ! » est un message violent, et qu'ils sont conscients qu'en utilisant de telles expressions, ils sont dans l'irrespect.

Pourquoi ces paroles, ces actes, sont-ils considérés comme violents ? Qu'est-ce qui dérange dans leur production ? Pourquoi les jeunes, entre eux, dépassent-ils les bornes habituellement admises, sans avoir cette impression d'enfreindre quoi que ce soit ? Et s'il y avait infraction, pourquoi dérangerait-elle, alors qu'elle ne dérange pas les protagonistes eux-mêmes ? Ce qui est dit de la violence, pourquoi cela est dit, par qui, et dans quelles circonstances : ces questions se doivent d'être posées avant d'entamer une quelconque action qui envisagerait de modifier des comportements, de sanctionner des actes, d'éradiquer toute forme de violence.

Le discours sur la violence

S'il n'est objectivement pas possible de dire que la violence des jeunes est en augmentation (notamment de par le caractère hétéroclite du contenu de la notion), l'augmentation des discours sur la violence des jeunes est, elle, parfaitement mesurable. Carla Nagels¹¹ insiste cependant sur le fait que ces discours se construisent le plus souvent sur des présupposés d'augmentation

¹¹ Idem, p 31 et suivantes.

considérés comme acquis et que ce n'est pas leur contenu mais plutôt la quantité d'ouvrages qui en fait l'originalité.

Ces discours relayés par le politique et les médias sont considérés comme sérieux, ce qui a permis de mettre en place des dispositifs pour lutter contre cette violence. Devons-nous cependant considérer ces discours comme vraiment acquis ? Les témoignages des jeunes nous incitent à penser que, peut-être, les discours sur la violence et les jeunes auraient oublié de fonder leur pertinence sur l'un ou l'autre aspect de la problématique et particulièrement sur la parole que les jeunes peuvent avoir au sujet de leur réalité quotidienne et de la violence.

Je trouve ça bien, parce que c'est rare que l'on demande l'avis des jeunes sur un sujet comme ça, alors que c'est en particulier eux que ça concerne. (Verena)

A la suite de la définition de la violence proposée par Carla Nagels, et pour reprendre une proposition de Marc Jacquemain, nous pouvons dire que la violence est une expérience interprétée. « *Dire qu'une expérience est "interprétée" ne revient nullement... à nier sa réalité, mais à montrer que beaucoup de situations sont susceptibles de prendre des sens différents, en fonction notamment de ce à quoi les personnes impliquées s'attendent et du "climat général" dans lequel les événements se produisent. Dès lors, le discours des acteurs publics, qui est pour beaucoup dans ce climat, devient lui-même un facteur décisif à prendre en compte... cela devrait au minimum, inviter les acteurs... à une plus grande conscience de leurs responsabilités*¹² ». Cette interpellation de Marc Jacquemain s'adresse tout aussi bien aux décideurs politiques, aux médias, aux scientifiques, aux institutions (sociales ou scolaires par exemple) qu'aux animateurs de Maisons de jeunes. La responsabilité d'un secteur comme le secteur des Maisons de jeunes, comme la responsabilité de ceux qui y travaillent (animateurs ou administrateurs), sont importantes quant aux prises de positions qu'ils pourraient affirmer sur le lien entre jeunes et violences. Il faudra dès lors qu'ils soient vigilants à ne pas, par des affirmations péremptoires ou des constatations rapides, stigmatiser plus encore les populations jeunes qui fréquentent leurs lieux. Certaines analyses, que des animateurs peuvent faire de la violence dans les Maisons de jeunes, doivent dès lors être prises avec toute la circonspection nécessaire, mais également en tenant compte de leurs compétences qui s'affirment dans le cadre de missions visant l'émancipation des jeunes et posant comme fondement le refus d'une stigmatisation simpliste. Il s'agira dès lors pour les animateurs de faire la différence entre ce qui est ressenti par eux (qui conserve toute sa légitimité, pour autant qu'on l'inscrive dans le cadre adéquat, et qui méritera également d'être mis au travail), et ce qui est concrètement objectivable et peut être exemplifié. Travailler à ce qui est ressenti comme violent par les animateurs, ce ne sera pas la même chose que de

¹² JACQUEMAIN, M., *Les transports en commun ne sont plus sûrs, paraît-il...* in *Politique* n°27, décembre 2002.

travailler aux réactions à avoir, aux processus à mettre en place, face à des actes de violence concrets et objectivables, dont les membres des Maisons de jeunes seraient les producteurs.

Tout comme certaines interprétations des animateurs, les discours des jeunes repris dans ce rapport sont de l'ordre du ressenti. Notre objectif n'était pas de leur proposer d'objectiver le rapport que, eux et leurs pairs, pouvaient avoir à la violence, mais de se raconter, notamment en lien avec ce phénomène. Notre travail a, par la suite, été de classer ces témoignages, de les organiser, pour rendre objectivables une série d'éléments que les jeunes nous avaient transmis. Comme nous l'avons déjà signalé précédemment, il en ressort que la violence réelle des jeunes peut être une réalité, mais que, s'il y a lien entre la violence et jeunesse, c'est plutôt dans le fait que cette dernière semble en subir beaucoup.

Face à un discours ronronnant et sûr de son fait, qui pointe les jeunes comme responsables des violences qui s'expriment, nous proposons en nous appuyant sur l'analyse de Carla Nagels, un autre regard sur ce lien entre jeunes et violences : lien qui repose d'abord sur ce que les jeunes ont pu en dire. Comprendre les phénomènes considérés comme violents en Maisons de jeunes, devra se faire avec la volonté d'appréhender la réalité prégnante du premier type de discours, de considérer comme pertinent ou non le discours des jeunes, puis de positionner son propre regard à la suite de ces deux discours, pour en faire la synthèse, s'il apparaît que c'est la piste la plus pertinente ou pour choisir une autre piste qui s'inscrirait davantage dans la contradiction du discours majoritaire.

Construire son identité

Passant de l'enfance à l'adolescence, le jeune se doit de devenir sujet. Si l'enfant peut se contenter d'une image que les autres lui renvoient, le jeune va devoir se positionner comme sujet, s'engager dans la parole, notamment parce qu'on va exiger qu'il prenne sa place comme adulte dans la société. Et les jeunes interviewés sont preneurs de l'exigence qu'on a envers eux. Tous demandent le droit à la parole, se plaignent de ne pas être écoutés, surtout à propos des thèmes qui les concernent. Ils portent un regard critique sur les réalités qui les entourent, qu'elles soient proches ou lointaines. Parfois naïves, parfois peu construites, leurs paroles posent des questions qui leur paraissent essentielles sur qui ils sont, où ils vont, et pourquoi on utilise de telles méthodes pour les y emmener.

Mais... non, non, je n'en veux pas à... je ne suis pas... je ne vais pas dire que la société est de la merde, parce que je n'ai pas d'autre solution. Mais je le dis quand même en nuanciant parce que si on dit rien, la solution, on ne la trouvera pas ! (Quasper)

Quand on parle de la chasse au lion dans la forêt à la télé, je m'en fous. Mais quand je vois la guerre et tout ça, je ne trouve pas ça normal. Ils pourraient trouver... pourquoi c'est le peuple qui doit souffrir ? (Véronique)

C'est un prof d'histoire et un prof de géographie qui nous disent : « Vous êtes des cons ! Vous êtes des gamins d'merde ! » (Didier)

Les jeunes ont conscience qu'ils se trouvent sur une route sinueuse, et qu'il est important de la suivre pour aboutir à un avenir qui ne soit pas trop moche. Ils sont, la plupart du temps sans grandes illusions, mais se sentent capables d'y arriver, si on ne leur met pas des bâtons dans les roues. Et c'est là qu'on les trouve plus inquiets, ne comprenant pas toujours ce que la société et les adultes ont mis en place pour les aider à avancer. Bernard Devos pointe très justement les contradictions auxquels ils sont confrontés, « comme le discours sur l'autonomie et la responsabilisation du jeune, alors que, de manière objective, les possibilités de les acquérir sont en constante régression »¹³.

Enfin, ce n'est même pas que je préfère, mais j'ai envie d'aller à Londres, parce que tout se fait là. Ce que je vais faire, c'est d'abord gagner le Nord de la Belgique et puis, dès que je me suis fait un nom dans le Nord de la Belgique, mon rêve, c'est de refaire ça à Londres ! C'est ça. Parce qu'ici, d'environ 100 km au-dessus de Paris jusqu'ici, c'est la misère ! Même si on la remarque moins, elle est toujours là. (Quasper)

Les adultes, passé un certain âge, ils perdent le contact avec ce qu'ils ont vécu, avec les jeunes. Donc, d'office, ils pensent faire des choses bien mais qui ne le sont pas forcément, donc... (Quasper)

¹³ DEVOS, B., *Les apaches des parkings*, Ed Labor, Coll. quartier libre, Bruxelles, 1999.



Confrontés à ces difficultés, mais avec une réelle volonté d'arriver à quelque chose (ce quelque chose parfois très précis, parfois bien plus indéterminé), les jeunes cherchent à prendre une place où ils puissent être reconnus. Christine Schaut¹⁴ indique une série de revendications concrètes de cette reconnaissance à obtenir, parmi lesquelles nous pouvons relever dans les témoignages que nous avons recueillis, le désir d'être respecté dans leur intégrité physique et morale et la demande de reconnaissance des valeurs du groupe de référence. L'auteur souligne également la demande de reconnaissance liée au droit à l'indifférence : « être reconnu comme étant semblable à tout le monde », et les difficultés importantes rencontrées dans cette quête de la reconnaissance.

La difficulté à être reconnus amène les jeunes à faire des choix parmi ceux avec qui ils partagent « de gré ou de force » des moments de leur vie, pour se faire reconnaître par eux. Les témoignages démontrent que, sans espoir d'être reconnus par ceux qui sont institutionnalisés à leurs yeux comme les véritables garants d'une norme à laquelle ils n'adhèrent pas, ils les rejettent et se passent de leur reconnaissance. De manière très importante, l'institution scolaire fait partie de ces institutions ; de même que beaucoup d'adultes dont ils ressentent le jugement à leur égard comme uniquement stigmatisant.

¹⁴ SCHAUT, C., *Dénis de reconnaissance et stratégies de réparation* in *Recherches Sociologiques*, volume XXX, n°2. "Souffrance et reconnaissance, autour du travail d'Axel Honneth". UCL Louvain-la-Neuve 1999, p 93.

Parfois les personnes âgées, c'est pour tous les jeunes : on fait un bête truc et puis... du genre on est trois ou quatre à attendre un copain devant la porte et on parle un petit peu dans la rue, et tout de suite ils rouspètent, encore les jeunes et tchic... ça m'énerve, parce qu'on a le droit aussi de rester dans la rue, de parler un petit peu. Et si on parle un peu fort, à la limite, qu'ils nous le disent de baisser le ton, parfois ils s'emballent un peu trop vite ; on fait rien de mal. (Sylvain)

L'école ça m'intéresse pas, en fait. Je comprends rien... c'est pas intéressant pour moi, je préfère un métier... (Jhalil)

La demande à être reconnu s'adresse dès lors à d'autres catégories de personnes de leur entourage. Parmi celles-ci, les parents représentent, dans les témoignages, une catégorie importante, que les conflits courants n'estompent pas. Quoi qu'il se passe, le père et la mère restent des références. Ce qui est estimé positif, par les jeunes, sera fait en pensant à eux (au moins de manière inconsciente), et ce qui sera estimé négatif, sera regretté pour le mal qui pourrait leur être fait.

J'ai pas continué à les suivre. C'est peut-être aussi par respect de mes parents, parce que mes parents ont été insultés du fait que le type a dit : « Ah votre fils, il a fait ça, ça, ça ! ». Ça ne m'a pas plu et ça a fait de la peine à mes parents. Et j'avais plus qu'ils aient de la peine, quoi. J'me suis dit : « J'arrête de déconner, j'ai pas envie que les gens regardent mes parents, sur le marché, dans la rue, "Oh ben ça, leur fils, c'est un voyou, c'est un délinquant !" J'ai envie quand on voit mes parents dans la rue : "Oh, vous avez un beau garçon, bien élevé, sympa". J'veux que des choses positives, pas des choses négatives ». (Ibrahim)

Mes parents... je les respecte, c'est mes parents, j'obéis. Ce qu'ils me disent, je dois le faire. Obligé... (Jhalil)

Les pairs sont également une catégorie essentielle à qui une reconnaissance est quémandée. « *Le groupe de référence... (structure) les comportements et le mode de vie du jeune, tout en lui procurant une reconnaissance psychoaffective, en lui donnant une reconnaissance et un sentiment d'exister* »¹⁵. Les témoignages des jeunes démontrent de manière permanente l'importance de l'image que les jeunes veulent laisser à leurs pairs. Ils expliquent parfois textuellement l'importance du regard de l'autre dans la construction d'une identité acceptable. Les animateurs pointeront également ce besoin qu'ont les jeunes de se mettre en avant. Pour être reconnu, les jeunes montrent leur force. Les animateurs expliqueront que, parfois, les jeunes cherchent à valoriser leur image négative (par exemple l'image du jeune violent). D'autres se font reconnaître comme victimes (d'un système, d'autres jeunes,...) ; d'autres encore jouent sur les deux statuts. Si les animateurs reconnaissent ce jeu (peut-être inconscient) que les jeunes peuvent fabriquer

¹⁵ FAVRESSE, D. et PIETTE, D., *Une autre approche de la violence scolaire*, in *Violence et adolescents. Les fausses évidences*, op. cit., p 49.

autour de leur image, ils insistent également sur l'importance de reconnaître derrière ces jeunes réputés violents, des jeunes qui peuvent avoir peur, qui se posent des questions, qui questionnent leurs propres attitudes.

Mais y a la violence, déjà ça c'est un premier pas, quand on voit quelqu'un qu'est en groupe, c'est le phénomène de groupe, quoi. C'est vraiment quand y en a un qui jette un regard sur l'autre, et l'autre maintenant il ne peut pas se rabaisser parce qu'il est avec ses potes, et après, ils vont dire : « Ah ! Voilà t'as pas bougé, t'es un couillon ». Donc là, déjà c'est une grande forme de violence. (Khalid)

Les garçons c'est plus violents que les filles, ça c'est sûr ; les garçons ils amènent souvent la violence aussi. C'est pour se montrer, c'est sûr. J'prends un exemple : une fille et un garçon ; la fille elle dit comme ça, « t'es qu'un mec » et y avait des filles et tout ça, donc lui il l'a mal pris, donc, il a commencé à se battre et tout ça pour se montrer, comme ça, pour faire les malins... moi, ça m'énerve des trucs comme ça. C'est pour se montrer, pour se montrer fier. (Coline)

Le regard de l'autre jeune est essentiel à la construction du jeune comme acteur de sa propre vie. Et sans que cela ne soit toujours le cas, les pairs, c'est au sein de groupes qu'il les rencontre. C'est comme cela que ça se passe le plus souvent en Maison de jeunes, diront les animateurs, là où le collectif est important, même au niveau de l'organisation et des missions de l'institution. Plus encore qu'un groupe, précisera l'un d'eux, il s'agira souvent d'un clan avec des règles bien précises qu'il faut respecter pour y appartenir. Les jeunes adaptent leurs attitudes en tenant compte du comportement des autres. Les comportements plus violents sont, dès lors, vécus par les jeunes comme des attitudes de survie : appartenir au groupe (au clan), ou en subir les conséquences.

Pour qu'ils expriment un intérêt à être reconnus par d'autres adultes, il est nécessaire que les jeunes puissent considérer ces adultes comme dignes de respect. Les animateurs de Maisons de jeunes peuvent occuper une place de choix dans cette catégorie. Mais ce statut n'est pas gagné d'avance : les jeunes sont exigeants et insistent pour que les rôles soient respectés, condition essentielle au maintien du respect aux animateurs. L'animateur est garant de la norme ; il faut qu'il l'assume.

Non, il faut vraiment s'investir, et s'investir avec des jeunes. Il y en a qui savent le faire et il y en a qui ne savent pas le faire. Mais, là déjà, s'ils arrivaient à... s'ils s'impliquaient vraiment comme notre animateur s'implique, s'il y a un vrai dialogue qui passe, je pense que ça peut déjà aller, ça peut aider à construire quelque chose. (Quasper)

J'étais allé sur un site albanais, Internet, et comme vous entendez là de la musique albanaise, donc j'étais en train d'écouter de la musique albanaise, j'avais le son un peu... fort je l'avoue, et euh... pour faire plaisir aussi aux autres jeunes

albanais. Et l'animateur, il est venu et il a baissé le son sans nous demander ni rien. Il m'a serré la main, il m'a bousculé et... un peu comme je disais tantôt, la bousculade pour nous est vraiment... à ce moment là, j'ai dit... t'as des autres derrière toi, il faut pas qu'ils voient que... qu'il te rabaisse. S'il serait venu, il aurait dit « Baisse le son », et voilà, il y aurait peut-être eu un dialogue qui se serait lié, créé, quoi.

Tu sais pas comment tu aurais pu réagir différemment ?

Mais non, il m'a agressé quand même, et il a reconnu aussi que c'était lui qui m'avait bousculé, qu'a fait des trucs. Mais, non, non, je me serais jamais laissé faire. (Khalid)

Les animateurs admettent que les jeunes dont les comportements sont considérés comme violents par les adultes (dont eux-mêmes animateurs), ne sont que dans une phase de construction de leur personnalité, phase qui est parfois dérangeante, mais n'est pas foncièrement violente. Cette phase de construction de la personnalité repose notamment sur des moments d'opposition avec l'autorité (parents, enseignants, animateurs,...) et sur des tests par rapport aux limites que les adultes imposent. Il est, dès lors, important pour les adultes (et donc les animateurs) de se rendre compte de cette nécessité qu'ont les jeunes d'avoir des comportements qui apparaissent parfois marginaux, parfois anormaux, mais qui sont des étapes que les jeunes ont à passer. Il est un peu court pour l'animateur de s'arrêter à la violence qui est ressentie. Même s'il revient aux adultes de tenir les limites et de ne pas éviter la confrontation. Si l'animateur tient son statut, le jeune s'opposera, mais la « violence » utilisée sera constitutive de sa personnalité.

Tenir les limites, tout en acceptant les réactions parfois agressives, sera donc éducatif; mais cela devra aussi permettre à l'animateur d'exprimer son rejet d'attitudes et de comportements qui apparaissent intolérables parce qu'ils seraient irrespectueux de l'être humain qu'il est. Des animateurs se sentent, par exemple, peu respectés dans la manière dont les jeunes s'expriment en leur présence. Le faire savoir est légitime. Faire respecter ses limites l'est tout autant. Avoir conscience que cela ne suffira pas toujours est nécessaire, parce que la construction de la personnalité passe aussi par là.

Parce qu'elle participe plus globalement que l'école à la construction des individus, parce qu'elle s'exerce dans un lieu où le rapport à la loi ne se réduit pas à une position haute et une position basse, et parce qu'elle comporte des zones plus floues en terme de méthodologie de travail, l'animation en Maison de jeunes ne pourra éviter ces comportements plus « limites » (à la différence de l'enseignement qui se fonde beaucoup plus sur un ordre républicain peu transgressable).

Construire son identité contre les violences subies

Les représentations courantes de la violence sont ce que Pierre Bourdieu¹⁶ a appelé les violences visibles, constituées par les actes délinquants, les incivilités (mais également par les violences exercées contre soi, la toxicomanie, les maladies mentales, le décrochage scolaire,...). Il pointe cependant d'autres formes de violences qu'il a appelées violences invisibles et inertes, et qui sont les violences économiques, sociales, éducatives et culturelles que vivent, au quotidien, nombre de gens, parmi lesquels beaucoup de jeunes.

Il est possible de pointer comme violences invisibles et inertes que subissent les jeunes, le regard stigmatisant sur ce que certains auteurs ont appelé une culture spécifique, propre à la jeunesse, et qui serait « *l'expression plus ou moins symbolique de la peur que suscite la "violence", réelle ou supposée des "jeunes"* »¹⁷. Les jeunes interviewés soulèvent cette réalité. Ils se sentent parfois agressés par la stigmatisation dans laquelle on les confine, du fait de leur mode vestimentaire, de leur musique, de leurs comportements identitaires, de leur difficulté d'intégration.

Les préjugés sur les gens ? Ben, par exemple, moi, j'ai des longs cheveux, là je suis clean mais ça m'arrive d'être crade, d'avoir un jeans déchiré et tout ça, j'ai un aspect de junkie, et d'office les gens pensent...c'est pour ça que je fais en sorte de ne pas boire d'alcool, c'est pour ça que je n'ai jamais tiré sur un pétard ! Parce que comme ça je peux dire : « Tu m'as vu, tu penses que je suis un drogué, et ce n'est pas le cas ! » (Quasper)

C'est l'aspect, c'est le premier aspect des styles, parce que bon, training, casquette, mal rasé, c'est directement, c'est directement ça, quoi. C'est vrai que, bon, il ne faut pas mettre tout le monde dans le même sac. En général, c'est les générations plus âgées qui disent ça. Déjà à partir de 45-50 ans, ça commence quand on connaît pas, « Ouh là ! Il faut faire attention, il faut se méfier ! » Mais à partir du moment où ils commencent à discuter avec toi, ils savent cataloguer un petit peu moins la personne. (Ibrahim)

La ségrégation, la discrimination, la mise à l'écart des jeunes, dans des quartiers particuliers, dans des lieux où « on les occupe », dans des statuts qu'on fige, ont pour conséquence d'interdire à beaucoup de prendre des initiatives, de se construire comme sujets, de dessiner des projets personnels, d'intervenir dans leur propre situation¹⁸. Ce qui est, bien entendu, une violence importante, que de nombreux jeunes n'ont pas manqué de souligner. Des animateurs expliqueront combien certaines Maisons (pas toutes !) se trouvent dans un environnement qui

¹⁶ BOURDIEU, P., *Médiations pascalienues*, Ed du Seuil, coll. Liber, avril 1997, p 275.

¹⁷ DUPONT-BOUCHAT, M-S., *La violence des jeunes, représentations et réalités sociales* in *Violence et adolescents. Les fausses évidences*, op. cit., p 25.

¹⁸ WIEVIORKA, M., *Violence en France*, Ed du Seuil, Paris, 1999, p 339.

créé une ambiance et laisse un sentiment de violence, un sentiment d'insécurité. L'un d'eux exprimera ce sentiment qu'il a ressenti en arrivant pour la première fois dans la Maison de jeunes où il travaille. Ce sentiment se nourrit des dépôts sauvages d'immondices aux alentours, de la vétusté et du délabrement des bâtiments, mais aussi de la présence de groupes de jeunes de la Maison de jeunes à des endroits définis comme stratégiques dans l'environnement proche. Ce sentiment explique, selon lui, en bonne partie, la dynamique dans laquelle se retrouvent les jeunes.

Parmi ces violences, relevons également les violences institutionnelles, parmi lesquelles seront particulièrement pointées les violences scolaires. Les jeunes diagnostiquent parfois sévèrement le non-sens de certaines organisations de formation, dans lesquelles on les oblige pourtant à s'inscrire. Il serait intéressant d'évaluer comment les Maisons de jeunes peuvent se situer par rapport à ce type de violence. Certaines interpellations faites dans le cadre des interviews permettent d'ailleurs de concrétiser cette question. Des (les) Maisons de jeunes s'inscrivent-elles dans la production de violences institutionnelles ? De quelles manières ?

Je déteste les études et le... les programmes scolaires, je trouve ça complètement utopique et absurde. Ça m'énerve, c'est pas du tout ça... c'est pas là qu'on apprend... même si... même si je ne peux pas dire... je ne peux pas dire que je regrette une seule seconde. Ça m'a appris des tas de choses, ça m'a fait évoluer, décoller ; rien à faire, c'est une école de la vie aussi, mais, bon... à choisir j'aurais fait autre chose. D'ailleurs, je sais ce que je veux, je sais déjà depuis longtemps ce que je veux faire, mais je suis bloqué en humanités. (Noé)

On n'est pas la police, je te rassure tout de suite

Je sais bien, mais c'est un peu la même chose : on peut vous voir comme la police aussi... une Maison de Jeunes... on dit : « Tu ne peux pas faire ça », et voilà. La MJ c'est une autorité. (Raoul)

Les violences verbales, comportementales et relationnelles, répétées au quotidien, faites de non-respect des autres et de mépris des règles, sont d'autres violences subies notamment par les jeunes, et habituellement non répertoriées comme telles. Ce mot « respect », maintes fois prononcé lors de nos rencontres, mérite une réflexion importante. Les témoignages recueillis démontrent qu'au contraire de l'opinion couramment répandue et caricaturée par l'expression « les jeunes ne respectent plus rien », cette notion de respect est d'une importance vitale pour eux. Respecter l'autre, et être respecté par l'autre sont des gages de reconnaissance, et sont exprimés comme tels.

Pour qu'il y ait moins de violence déjà, que les gens se respectent entre eux, qu'ils fabriquent moins d'armes et tout ça. Dans le quartier aussi, que les gens se

respectent plus. Une des raisons de la violence, c'est qu'y a pas de respect entre les gens. (Giuseppe)

La nécessité de respecter la loi (une loi juste, et c'est probablement là une discussion essentielle) est nécessaire au fonctionnement social, et dès lors (malgré certaines apparences) les jeunes y sont attachés.

Les règles, ça sert à mettre des limites aux gens, parce que, sinon, il y a tout qui dégénère. La MJ, elle ne tiendra jamais le coup s'il n'y a pas de règles, ça, il faut bien se le dire. Par exemple, pas loin à la MJ untel, (une autre MJ), il n'y a plus de règle. Je ne comprends pas comment elle tient encore. J'ai discuté avec des jeunes de cette MJ, parce qu'il y en a plein qui viennent ici maintenant, ils disent que ça va bientôt fermer, parce que ça ne va plus, entre le Comité, ils se tapent carrément dessus. Nous, on essaye justement de ne pas en arriver là, de faire en sorte que ça tienne, parce que c'est le seul truc qu'on a au village. Si on perd ça, je ne sais pas ce que l'on va faire. (Verena)

Pour construire son identité dans ce contexte de violence, les jeunes mettent en place des stratégies. La volonté d'intégration rapide et de participation à cette société est l'une de ces stratégies. Travail, argent, consommation, plaisir, deviennent des valeurs attractives¹⁹, voire fondamentales. Etre respecté, c'est sortir du lot, c'est faire partie de l'élite, c'est faire ses preuves. Sans être majoritaires dans nos rencontres, certains jeunes se sont positionnés de cette manière, ce qui ne devrait pas aller sans poser certaines questions aux animateurs de Maisons de jeunes. En effet, leurs valeurs propres, mais aussi et surtout les missions mêmes des Maisons de jeunes, s'éloignent, voire s'opposent au néo-libéralisme²⁰.

Les Arabes ont plus besoin d'argent que les Belges. Parce qu'ils veulent bien s'habiller, ils veulent avoir des vêtements de marques, pour être vus des autres, ils aiment bien les belles choses. Enfin, tout le monde aime bien les belles choses mais bon, il y en a un peu qui s'en foutent, mais eux, c'est rare qu'ils s'en foutent... par exemple au Maroc, je vois mes cousins, ils ont leurs petits shorts et leurs T-shirts et puis voilà, quoi. C'est pas comme ici. J'sais pas. Oui, ils aiment être vus des autres simplement comme quoi ils sont bien habillés, des fois les filles, des fois les garçons. Juste pour dire qu'ils ont de l'argent quoi, de beaux GSM, pour être vus tout simplement. (Kemal)

Cette volonté d'intégration, de vouloir sortir du lot s'illustre également au travers de la « démocratisation du paraître », la comparaison permanente, la concurrence, et est dominée par le calcul, l'élaboration de stratégies payantes, qui, insatisfaites,

¹⁹ JAMOULLE, P., *Drogues de rue, récits et style de vie*, Ed De Boeck et Larcier, Bruxelles 2000, p 66.

²⁰ JAMOULLE, P. in CHAMBEAU, M. et RENOUPREZ, C. *Jeunes et usages de drogues en Brabant Wallon. Regards autour de la parole des intervenants*. Plate-forme de concertation en santé mentale du Brabant Wallon, Avril 2001. Annexes p 43.

deviennent synonymes de frustrations, voire de violences. Ces violences tendent pourtant à des fins normales, les valeurs de ces jeunes étant celles que la société trouve légitimes; les moyens utilisés sont cependant illégitimes²¹. Cette volonté de reconnaissance au travers du paraître est bien présente dans ce qu'ont pu nous dire les jeunes, y compris dans cette volonté de comparer son image à celle de l'autre, et d'utiliser (parfois) la violence, le vol, le racket, l'intimidation pour « paraître » supérieur à l'autre.

La violence, ben, parce que... parce qu'on n'est rien.

Moi je dis, c'est la faiblesse qui nous fait gravir les échelons...

Mais comme je vous ai dit tantôt, quand quelqu'un maintenant il porte quelque chose de plus beau que vous, et de plus luxueux que vous...forcément. Même si vous, vous portez Ralph Lauren et lui qui porte du Versace, et tout, vous vous sentez encore plus rabaisé... Vous vous sentez faible par rapport à lui qui porte une grande marque. Donc vous allez tout faire pour porter demain Hugo Boss... (Khalid)

Ne pouvant se réaliser dans la perspective de l'intégration, certains jeunes cherchent ailleurs le sens ou les repères de leur existence. A force de se sentir pointés comme différents, ils chercheront à se construire des identités particulières, originales, inventées. Nos interviews démontrent par exemple chez certains la volonté de se construire une marginalité étudiée.

Même si je m'évertue à être un peu « conformiste » entre guillemets, parce que c'est impossible. Je pense souvent : « qu'est ce qu'ils pensent de moi ? ». Mais, bon, je veux pas avoir de style bien précis. Je ne voudrais pas m'enfermer, même s'il n'y a rien à faire, je m'enferme quand même dans un style. De toute façon, pour les copains, c'est pas possible, on ne sait pas être différent des autres. Pour moi, si je pouvais, je vivrais sur une autre planète. (Noé)

Pour que cette intégration se réalise malgré tout, seront mises en place des actions censées convenir au jeune. Elles fixeront le cadre qui lui permettra de s'intégrer et de devenir sujet. Ce cadre qui inscrira par exemple en son sein des injonctions sournoises du style « sois autonome », « sois responsable », « émancipe-toi », « sois citoyen », alors que derrière le discours, il y aura un projet de moralisation et de normalisation bien précis²². L'individu a cependant besoin d'exister en dehors du bien qu'on lui veut, et du projet dans lequel il est sensé s'investir. Or, indique Abraham Franssen, « le sujet se construit aussi dans sa non adhésion, dans son refus d'assignation à résidence. Etre sujet, c'est être là où l'on n'est pas totalement attendu... ce n'est pas se définir dans le miroir des autres, qu'il soit stigmatisant ou

²¹ WIEVIORKA, M., *op. cit.*, p 49. Michel Wieviorka reprend ici les idées développées par AGLIETTA, R., dans *Régulation et crises du capitalisme* et MERTON, R. K. dans *Eléments de théorie et de méthode sociologique*.

²² Cf. FRANSSEN, A., in CHAMBEAU, M. et RENOUPREZ, C., *op. cit.* p 27.

valorisant. Dans cette perspective, on peut penser que l'apathie et « la glande » deviennent les derniers espaces pour exister²³ ». Les Maisons de jeunes sont des lieux où « la glande » est bien présente. Certains parmi les jeunes s'y retrouvent, d'autres s'en plaignent et pointent du doigt ces jeunes qui ne participent pas. Or comprendre « la glande » dans la perspective énoncée par Abraham Franssen, c'est admettre qu'elle est un refus d'un cadre qui obligerait une subjectivité prédéfinie, énoncée ici comme une forme de violence sociale. Les glandeurs des Maisons de jeunes doivent-ils être inscrits dans cette même perspective ?

Je ne sais pas, je fais pas de sport, rien du tout. Mais je fais quand même rien du tout à la Maison des jeunes, sauf de temps en temps. Mais à l'accueil, ce que l'on fait, ce n'est pas compliqué, on s'assied sur une chaise, on allume une clope et on glande. C'est juste ça, on glande au chaud. On est tous ensemble, on fume tous une clope ensemble, on glande tous ensemble. De temps en temps on parle, mais parfois, il y a des silences qui durent très longtemps... (Véronique)

Face à la violence sociale, deux attitudes apparaissent majoritairement dans les discours des jeunes : la fatalité et la critique engagée. Face à des événements qui paraissent les dépasser, beaucoup de jeunes apparaissent résignés : « C'est comme ça, on ne sait rien faire ». Les jeunes peuvent donner l'impression de construire leur identité dans un cadre qui les dépasse, dont ils ont conscience qu'il les dépasse. Ils acceptent la situation et se débrouillent, vaille que vaille, pour trouver une place qui puisse, vaille que vaille, leur convenir. D'autres se mobilisent et prennent des rôles. Ils s'engagent par rapport aux incohérences de la société, ils participent là où on leur laisse des places. Les Maisons de jeunes apparaissent dès lors pour certains comme des lieux où ils peuvent trouver des moyens pour construire leur identité en meilleure connaissance de cause.

Qu'est-ce que tu penses des actualités, les événements (la montée de l'extrême droite en France et en Hollande, le conflit israélo-palestinien, le 11 septembre...)?

C'est pas que j'en pense grand chose, parce que je ne peux pas faire grand chose. C'est bizarre, tout cela est en rapport avec l'argent. Tous ces conflits, c'est soit l'argent soit les religions. C'est plutôt les hauts placés qui décident tout cela, donc euh, en tant que jeunes on ne peut rien faire à tout cela, on est impuissants. Et donc j'attends de voir. (Sylvain)

Je ne me prends pas pour quelqu'un de différent, mais je sais que des gens qui sont dans la même situation que moi, tant sociale que culturelle, à tous niveaux, ils le font et ils prennent un pied monstrueux à tout casser quand on ne peut pas. Au lieu de ça, je vais sur scène et je casse des animaux en frigolite. Bon maintenant, on n'a pas beaucoup de thunes, c'est pour ça aussi qu'on ne casse pas le matériel. Maintenant c'est sûr que si j'avais des thunes, je prendrais un pied monstrueux à

²³ Idem p 22.

exprimer un peu ma violence ! Ca tient au défolement et aussi au fait de montrer qu'on n'est pas en accord avec certaines choses. Je suis sûr que c'est pour ça ! Les animaux en frigolite qu'on casse, c'est pour montrer qu'on n'est pas d'accord avec ce que je t'ai dit, avec certains aspects de la société et aussi parce que ça défoule et voilà. Quand on lance les animaux dans la foule, les gens ils se fendent la gueule à se taper dessus avec. (Quasper)

Mais pourquoi t'aimes bien venir à la MJ ?

Déjà, on connaît bien ; on commence à avoir des relations avec les jeunes, quoi. Pour moi, c'est bien, il y en a des amis de longue date, et alors, on amène des copines, on fait connaissance, et puis il y a une bonne ambiance, ici. Les animateurs sont sympas aussi, les activités sont intéressantes aussi, moi j'trouve. Au moins, on n'reste pas chez soi devant sa télé, ici, on peut nouer des relations entre les jeunes justement. Voilà, quoi. (Gaëtanne)

La violence, outil de construction de son identité

Revenons un instant sur les catégories de violences qu'a pu proposer Pierre Bourdieu. Cet auteur, à partir de ces trois formes de violences, énonce une « loi de conservation de la violence ». Cette proposition indique²⁴ que les personnes qui ont subi des violences invisibles et inertes renvoient d'une manière ou d'une autre, cette violence reçue, et ce de manière visible. C'est selon lui l'explication essentielle des violences dont on parle de manière habituelle, parmi lesquelles les violences des jeunes. Toute action qui vise à supprimer cette violence visible, ne peut, dès lors que s'intéresser d'abord aux violences invisibles et inertes. Supprimer ces dernières devrait résoudre le problème des violences visibles. Sans démentir la proposition de Pierre Bourdieu, Michel Wieviorka amène une précision qui devrait nous intéresser²⁵. Les violences institutionnelles invisibles et inertes sont partout présentes. Cependant, s'il est des endroits où les violences visibles s'exercent contre ces institutions productrices de violence, dans d'autres endroits cela se passe différemment. Il n'y a pas nécessairement moins de violence, mais cette dernière ne s'exerce pas contre les institutions. Selon Michel Wieviorka, cette différence dans la destination de la violence s'explique par le fait que certaines institutions prétendent proposer des cadres constructifs, rassurants, en lutte contre les injustices, les inégalités, les souffrances, alors que la concrétisation de leurs propositions n'est pas visible dans les actes institutionnels, voire s'y opposent.

²⁴ BOURDIEU, P., *op. cit.*

²⁵ WIEVIORKA, M., *op. cit.*

Les jeunes nous ont expliqué ce qu'ils avaient à subir d'institutions avec lesquelles ils avaient des contacts, et combien ils pouvaient mal vivre ces relations. Selon la logique de la loi énoncée par Pierre Bourdieu, il serait logique qu'à partir de ce qu'ils reçoivent comme violences, ils la rendent de manière visible et parfois dérangeante. Les témoignages des jeunes démontrent que c'est parfois le cas, mais d'après eux, ce serait sans commune mesure avec la violence qui les touche.

On va être à trois sur un banc. La police va passer. Première chose qu'ils vont faire : papiers, contrôle d'identité. Ici, c'est une région de merde, on va dire : il y a plein de gens qui ont fait des conneries, plein de gens qui vendent de la drogue, plein de gens qui font des conneries, quoi. Alors eux, ils se disent : il faut tous les attraper. Même les gens qui ont rien à voir. Ils peuvent nous arrêter une fois le lundi, le mercredi, c'est les mêmes personnes : ils vont venir nous voir, alors qu'ils nous ont déjà vus ! Vraiment pour dire, on est là. Et après ils demandent pourquoi les gens, ils pètent les plombs. (Louis)

S'opposer à ce qui est estimé illégitime et injuste à leur égard, c'est aussi une volonté pour les jeunes de s'affirmer, une manière au travers d'un discours exprimé par des actes, de se faire reconnaître, de prouver son existence, de prétendre à une place. De la même manière, s'opposer au « bien qu'on leur fait » pour ne pas offrir de satisfaction aux bienfaiteurs, c'est aussi prendre leur place, faire entendre ce qu'ils vivent²⁶. Les jeunes des Maisons de jeunes ne dérogent pas à cette proposition d'explication. Prendre une place est aussi nécessaire en Maisons de jeunes, et peut-être que la seule manière d'y arriver, pour certains, ce serait par la violence. D'autant plus que la Maison de jeunes s'engage, y compris par Décret, à favoriser cette participation des jeunes à son fonctionnement. Si elle ne laisse pas réellement cette place, la violence (comme par ailleurs la glande) reste une façon de s'affirmer ou de résister à l'obligation sociale du « faire ».

Il y a quand même une forme de vandalisme... là, la sonnette qui est toute cassée, qu'est-ce que tu en penses ?

C'est la faute à la coordinatrice, elle n'a qu'à pas tout le temps fermer la MJ. C'est une mauvaise animatrice. Elle n'est pas... je saurais pas expliquer comme ça alors je vais expliquer autrement. On va dire que les jeunes c'est une planète, l'animatrice c'est une autre planète. Les autres animateurs ils sont aussi sur une autre planète, on s'entend bien avec eux, on va dire que les autres animateurs, c'est la Lune qui tourne autour de la Terre. On s'entend très bien mais l'animatrice, c'est une grosse planète qui veut s'interposer entre eux. Elle fait chier ! C'est peut-être compliqué à comprendre mais... (Véronique)

Répondre au statut qu'on lui propose est une autre manière pour le jeune de construire cette identité. Et il arrive que, pour qu'il soit pris en compte, le jeune

²⁶ SCHAUT, C., *op. cit.*, p 86.

doive jouer le rôle du menaçant, s'appropriant « *des images très stéréotypées, répondant ainsi aux attentes sociales construites par le politique, les travailleurs sociaux, les médias* ²⁷ », et pourquoi pas les animateurs de Maisons de jeunes. Les animateurs remarqueront, par exemple, qu'une violence verbale peut s'installer quand un inconnu fait irruption dans l'environnement des jeunes. Même si cette violence verbale n'est pas nécessairement adressée à cet inconnu, il aura également à la subir. Le jeune choisit dès lors de définir son pouvoir social par un potentiel de nuisance ²⁸.

La difficulté de trouver une place amène les jeunes à trouver refuge auprès de leurs pairs vivant les mêmes difficultés dans cette recherche. Chacun, dans l'optique du groupe de pairs qu'il va rejoindre, va, petit à petit, tenter de se construire une place. Parmi les possibilités que ces groupes pourront envisager, certains s'orienteront vers des pratiques considérées plus à risques ou de désinsertion sociale. C'est le groupe qui devient alors la référence, favorisant une restauration de l'image de soi (le groupe, intégrant le jeune en son sein, le reconnaît, lui permet de se créer une identité). Parallèlement, cela peut amener à une rupture sociale exprimée, par exemple, par de la violence. Notons cependant que les témoignages des jeunes évoquent cette rupture, mais que, pour la plupart d'entre eux, elle se fait sur le mode « soft ». Quelques jeunes racontent cependant une rupture plus importante.

Mais j'ai bien vécu ! J'suis sorti dans des boîtes à l'âge de 14, 15 ans, ou c'était des trucs déjà 25 ans, de 10 ans plus vieux que moi. J'ai fait des choses, mais j'ai pas des regrets ; j'me suis bien amusé, ça y a pas de problème. Je faisais des vols de voitures, mais j'me suis bien amusé quand même. J'ai été en vacances dans le sud de la France, j'avais 16 ans, des choses, j'ai bougé quoi. Du stop avec des camionneurs quoi. J'me suis bien amusé. Ouais, j'avais un peu ce sentiment-là d'une vie un petit peu extraordinaire, pas comme c'que d'autres pouvaient vivre. Quand j'disais : « Tu viens avec nous » et qu'on m'disait : « J'peux pas j'dois rentrer, j'vais m'faire engueuler si j'suis pas là, pour manger en même temps que les autres ». Ça, moi, c'est un truc que j'me suis fait souvent engueuler, quoi, c'est que j'étais jamais à table en même temps que les autres, j'étais toujours à part quoi. (Ibrahim)

Mais vraiment je suis... je suis assez paresseux hein. Surtout que j'ai quand même... j'ai quand même eu pas mal de problèmes de drogue si je puis dire ainsi. Drogues douces, mais bon, il n'y a rien à faire, une drogue comme une autre ça... ça bouffe l'existence. Seulement maintenant, au bout de quelques mois, j'arrive à me... (Noé)

²⁷ Idem, p 96.

²⁸ Cf. FRANSSEN, A., in CHAMBEAU, M. et RENOUPREZ, C., *op. cit.*, p 27.

Le rapport à la norme, à la loi, à l'autorité

Les jeunes, dans leurs interviews, lancent un véritable appel à l'établissement d'un cadre dans lequel ils pourraient se retrouver. Cette demande leur paraît essentielle. C'est à partir d'un cadre défini par des adultes, cadre à la fois solide et souple qui sera, certaines fois, institutionnellement confirmé, qu'ils pourront construire une identité qui concilierait leur idéal et la nécessité de s'inscrire dans un cadre social responsable.

La notion de respect est liée à ce rapport à la norme. Les jeunes présentent le respect comme une réalité essentielle dans leurs relations avec les autres, mais une réalité bien trop peu présente selon eux. Pour faciliter le « vivre ensemble » et éviter bien des violences, favoriser le respect est alors une revendication. Les jeunes précisent l'exigence. Ils admettent que leur respect envers les règles, envers les autres, parmi lesquels les adultes, n'est pas toujours idéal. Ils rappellent – et les témoignages, dans les trois points qui suivent, l'illustrent – que le respect se doit d'aller également dans l'autre sens, et qu'ils sont sensibles au manque de respect dont ils sont trop régulièrement victimes.

- Ce manque de respect, ils l'expliquent par les insultes, les brimades qu'ils ont à subir de leurs pairs, des adultes, et des adultes institutionnellement installés.

J'me rappelle, une fois, j'étais parti à la sortie d'une école, et il y avait trois garçons à l'arrêt du tram et j'ai vu, je les salue, et je reste 5, 10 minutes avec eux. Et il y a une patrouille de police qui vient, qui se met dans les rails de trams et qui nous dit : « Contrôle ! ». On a donné, pas de problème, puis il y a une autre patrouille qui est venue, qui nous a dit d'attendre ; alors on a attendu une demi-heure, alors à ce moment-là, tous les élèves de l'école sont sortis. En général quand on s'fait contrôler par un policier et qu'on demande : « Eh m'sieur, pourquoi ? », même s'ils savent la cause, il s'est passé ça, ça, ça, ils vont dire non, c'est un contrôle de routine. Ben, alors, on a entendu parler, « Ils ont fait quelque chose, ils ont volé un sac », simplement parce que nous on était quatre, et ils ont dit qu'il y en avait un qui était à vélo, et il n'y a personne qui était à vélo ! Mais ils sont quand même restés juste parce qu'on était quatre. Et parce qu'on était quatre Arabes aussi. (Kemal)

- Ils l'expliquent également par le manque de considération dont on fait preuve à leur égard, par le peu de place que la société accorde à leur parole, mais aussi à leur façon d'être et d'agir.

Est-ce que tu subis parfois de la violence ?

Verbale, heu... la moquerie parfois. C'est un peu plus dur quoi. (Noé)

- Ils l'expliquent enfin²⁹ par l'humiliation, conséquence de l'hypocrisie dont certains font preuve, par un langage faussement cordial qui leur serait adressé et des attitudes faussement fraternelles qui leur seraient consenties.

Dans la rue, il y a quelqu'un qui a foutu le bordel dans une rue, qui a je sais pas moi, il a sonné, il est parti en courant. Nous, nous par exemple, on redescend de la salle omnisports. On passe dans la rue où le type est passé. On nous voit. Le type, à qui il va s'en prendre ? À nous ! Alors qu'on a notre sac de sport, on descend de la salle. Pourquoi ? Parce qu'on est jeunes. A chaque fois, on peut aller n'importe où, s'il y a un problème, c'est parce que voilà, vous êtes jeunes, vous ne comprenez pas. C'est chaque fois... (Louis)

C'est un détail, mais disons, le vocabulaire : jamais ils ne se mettent à niveau, jamais ils essayent de parler... je ne veux pas dire plus con, je ne veux pas dire parler plus connement, ce n'est pas ça. Mais au niveau du vocabulaire, il n'y a aucun effort d'adaptation... ce qu'il y a aussi, c'est que les adultes n'ont pas facile pour comprendre les jeunes. Ou alors, aussi, ils essayent mais ils se plantent. C'est l'adulte qui arrive en faisant : « Ouais, c'est cool... » Tu vois, dans le style quoi, c'est caricatural mais... ah oui : « Alors, les jeunes, ça boume ? » Ce genre de phrase à la con et qui pense que ça fait jeune et que ça suffira à amener, à nouer un dialogue ! Ca, ça fait rire, c'est... enfin, je veux dire, il ne faut pas non plus prendre les jeunes pour des cons, ce n'est pas en disant trois fois « Putain » et deux fois « Cool » que ça suffira à faire en sorte d'être des potes ! (Quasper)

Ils rappellent alors, le rapport qu'il peut y avoir entre la violence qu'ils peuvent parfois produire et le manque de respect qu'ils subissent.

Euh, la violence, d'abord, elle est créée donc, depuis le départ de notre pays. On est arrivés ici et, euh, nous sommes venus avec, peut-être, une valise en main, et, euh, nous n'avions pas les moyens d'avoir comme les autres. Alors, c'est le phénomène de groupe aussi, quoi: se retrouver tous d'une communauté albanaise a fait qu'en sorte que les regards des autres nous choquaient, et on s'est dit qu'on devait être plus qu'eux. Pas plus, mais avoir les mêmes moyens qu'eux, et puis, on a fait toutes sortes de violences pour avoir les mêmes choses, quoi... Air Max... euh... (Khalid)

Ce respect mutuel à mettre en place pourra s'instaurer dans un cadre où chacun pourra avoir sa place. Reconnaître les places, c'est admettre des places différentes, et c'est aussi reconnaître que certains peuvent avoir une autorité au bénéfice d'une collectivité.

En ce qui concerne le Club, on va dire que quand il y a des problèmes, des règlements de compte... enfin, ils sont plus âgés que moi, mais c'est vrai que...

²⁹ WIEVIORKA, M. : *op. cit.*, p 279.

voilà, bon, on est au Comité et je suis désolée, il y a des règles à respecter et ils doivent les respecter ! Je suis... je leur dis peut-être sur un ton froid, mais euh... je veux dire que je ne suis pas méchante, je ne suis pas violente envers eux, sauf s'ils commencent à faire... à chahuter tout le temps et à ennuyer tout le monde. A ce moment-là, c'est vrai qu'on devient plus sévère et qu'à ce moment-là, on devient violent. Mais bon, il n'y a pas le choix. (Verena)

Les animateurs peuvent comprendre les jeunes qui se sentent peu respectés, y compris par le fait qu'eux-mêmes, animateurs, disent la règle et l'imposent. Dire la règle ou l'appliquer, cela peut aussi être considéré comme violent. La violence d'une fermeture d'une Maison de jeunes à la suite de déprédations est mal vécue par les jeunes. Les animateurs reconnaissant que, d'une certaine manière, il s'agit de violence, invoquent la légitimité de cette violence et la légitimité de leur place qui peut les amener à prendre de telles décisions.

Une définition de l'autorité

L'autorité, c'est la légitimité qu'on reconnaît à quelqu'un de dire « des choses » de la place qu'il occupe, d'indiquer des repères, de poser des balises, de fixer des interdits. François Dubet précise : « *L'autorité, c'est le pouvoir plus la légitimité. Le pouvoir, c'est la capacité de déterminer le comportement d'autrui ; la légitimité, c'est le fait qu'autrui accepte ce pouvoir, trouve à la fois fondé et désirable d'obéir à ce pouvoir*³⁰ ». L'interpellation qu'ont pu faire les jeunes dans les interviews est une demande d'autorité dont la définition correspond assez précisément à celle énoncée ici. Ils disent leur volonté de rencontrer un pouvoir qui les guide (les parents par exemple, mais aussi d'autres adultes, et donc les animateurs des Maisons de jeunes) mais évoquent, dans le même temps, cette nécessité que le pouvoir qu'on exercerait sur eux soit légitime, et qu'ils y trouvent un sens, l'autorité qu'ils respecteraient engageant l'avenir, ouvrant des perspectives et des espérances qui soient les contreparties substantielles de l'observance des règles³¹.

Quand je me disputais avec le Directeur, c'était pas moi qui avais fait la connerie ; on m'accusait tout le temps pour la connerie parce que j'étais détesté dans l'école. Ouais, chaque fois que j'étais en classe et que quelqu'un se faisait taper dessus, on disait que c'était moi. Et je me faisais prendre dans le bureau du Directeur. Il y a des fois où c'était vrai, mais y a des fois où j'étais accusé à tort. (Lilian)

C'est avec les parents mais bon, si dès le départ, tu as une éducation des parents, et que tu respectes tes parents, leurs choix, leur façon de voir la vie, moi j'dirai toujours que les parents ils ne veulent jamais ton mal, ils veulent que ton bien.

³⁰ DUBET, F., *Une juste obéissance*, in *Quelle autorité ? Une figure à géométrie variable*, Ed Autrement, collection Mutations, n° 198 Paris, 2000, p 138.

³¹ DRAÏ, R., *Anamnèse et horizons*, in *Quelle autorité ? Une figure à géométrie variable*, op. cit., p 79.

C'est jamais tes parents qui vont t'enfoncer, c'est plutôt tes amis qui t'enfonceraient, quand quelque chose ne va pas, c'est les premiers, tes parents, qui vont t'engueuler, quand ça n'ira pas bien. Tes copains te diront : « Mais c'est pas grave, mais c'est rien, ah, t'es bien ! », et que c'est pas bien en fait. (Djalal)

S'il existe des réactions anti-autoritaires des jeunes, elles sont symétriques à la violence des institutions. Ces réactions peuvent être appréhendées parfois comme le refus d'une violence institutionnelle comprise par les jeunes comme autocratique, parfois comme la participation démocratique à un processus collectif, dans lequel l'autorité se doit d'être de toute façon remise en cause, sous peine de se transformer en ce que Raphaël Draï a appelé « le pouvoir nu »³². Dans ce deuxième cas de figure, la réaction anti-autoritaire utilisera peut-être des moyens violents, qu'il faudra malgré tout comprendre comme participation démocratique (peut-être maladroite).

La place de l'adulte

Les relations entre adultes et jeunes sont parfois paradoxales. Si, d'une part, les jeunes aiment à jouer avec la loi et donc avec les adultes, ce qui est pour eux une manière d'exister, ils souhaitent que ces adultes leur donnent un cadre pour leur permettre d'évoluer. La loi pour en jouer, la loi pour encadrer. Et les adultes comme garants... bousculés. Telle est la base de la relation entre jeunes et adultes. Et donc des relations parfois complexes entre les générations. Les jeunes se construisent et font le choix de se construire à partir du cadre que leur donnent les adultes et, dans le même temps, agissent pour démontrer que ce cadre ne les intéresse pas. Les animateurs pointeront cette volonté de tester les limites. Face aux adultes qui imposent des règles, les jeunes cherchent la faille, parfois pour effectivement dépasser les limites imposées, parfois pour simplement se rendre compte de « jusqu'où on peut aller ». S'agit-il d'une provocation vis-à-vis de l'animateur considéré comme autorité au sein de la Maison de jeunes, d'une contestation de cette autorité ou encore d'une stratégie en vue de repérer les limites de la règle et de sa mise en application ? Selon les circonstances, l'une ou l'autre option méritera les faveurs des animateurs.

Les adultes, entre exigences et compréhensions, se trouvent débordés par des comportements juvéniles qu'ils n'appréhendent pas, qu'ils acceptent par tentation de « jeunisme » (le « jeuniste » se déguise en jeune pour que les jeunes lui vendent leur âme³³), ou qui bloquent parfois complètement la relation. Or, s'il revient aux adultes de poser le cadre, il faut qu'ils intègrent la réalité du décalage entre générations, comme il faut qu'ils acceptent la différence de place. Il s'agit sans

³² Idem, p 79.

³³ CESPEDES, V., *La cerise sur le béton*, Ed. Flammarion Saint-Amand-Montrond, 2002, p 324.

doute d'une nécessité pour poser sereinement un cadre dans lequel les jeunes pourront se retrouver. Le contenu des interviews indique que c'est bien cela que les jeunes demandent. Le risque est que le jeune ne trouve pas l'interlocuteur dont il a besoin pour trouver sa propre place. Si l'adulte arrive à tenir sa place, il y aura l'affrontement que le jeune cherche pour se construire. Si l'adulte ne tient pas sa place, il y aura escalade dans l'affrontement, et, ni le jeune, ni l'adulte ne trouveront une place qui soit légitime. Dans la première situation, l'affrontement devrait être constructif de personnalité pour le jeune, dans le second, il pourrait être déstructurant. Il y a donc nécessité d'une compétence de la conversation, qui n'est pas de l'ordre de l'autoritarisme, mais qui ne fait pas non plus l'impasse sur les lois. L'essentiel, c'est que les jeunes continuent à rencontrer un autre qui a autorité sur lui et que cet autre tienne la différence, qu'il « *se permette et qu'il lui soit permis de faire figure d'autorité, de faire autorité ou de faire l'autorité* »³⁴.

Cette position d'autorité légitime, l'adulte la tient, non parce qu'il est supérieur ou qu'il a du pouvoir mais parce que, dans cette relation au jeune³⁵, il représente la loi, et que l'obéissance à cette loi garantit plus de liberté pour chacun, y compris pour le jeune. Si les jeunes rencontrés reconnaissent la légitimité d'une loi définie ainsi, ils pointent cependant du doigt la nécessité, pour les adultes, d'eux-mêmes respecter les lois qu'ils imposent.

Moi j'ai une classe assez calme, j'ai toujours été dans des classes assez calmes. Mais, c'est vrai, avant, j'entends parler, c'est vrai qu'il y a des profs avant même, ils sont assez violents. Normalement, c'est : « Ferme ta gueule », à l'élève quoi, bon. P'têt' que je sais pas par rapport à c'que l'élève a dit avant, mais ça s'fait pas avant, même, quoi. Faut respecter les professeurs mais d'abord que les professeurs respectent l'élève aussi. Il y aurait peut-être moins de violence aussi je crois.
(Gaëtanne)

« *Sera respectée la loi véritablement commune aux adultes et aux adolescents* »³⁶. Dans le même ordre d'idées, les jeunes demandent une cohérence entre les adultes sur leur manière de comprendre et de transmettre le sens des différentes lois et sur les façons de les faire respecter.

L'autorité s'inscrit dans un processus d'éducation, où l'adulte, de manière tout à fait logique vis-à-vis de quelqu'un (le jeune) qui pénètre à peine dans la vie sociale, apporte les savoir-faire et les savoir-être, rappelle des interdits qui structurent, en vue de favoriser sa participation à la société. Bernard Devos, explique que

³⁴ PAIN, J. et VULBEAU, A., *L'autorité ou les mouvements de l'autorité* in *Quelle autorité ? Une figure à géométrie variable*, op. cit., p 122.

³⁵ DEFRANCE, B., *Violence à l'école, violence de l'école*, in *Violence et adolescents, les fausses évidences*, op. cit., p 71.

³⁶ GARAPON, A., *Le nouvel âge de l'autorité*, préface de *Quelle autorité ? Une figure à géométrie variable*, op. cit., p 12.

« l'autorité, c'est quand la même personne, qui est dans une relation égalitaire avec le jeune, passe à une relation hiérarchique dans l'intérêt de celui-ci³⁷ ». Les animateurs abondent dans le même sens. Face à la violence qu'ils ont à observer et dans laquelle ils sont impliqués parce qu'ils ont à y réagir, ils cherchent à trouver la juste réaction. Admettant que la violence est très présente, même sous forme ludique, mais qu'elle ne dérange pas nécessairement le public des Maisons de jeunes. Par contre, elle peut déranger les animateurs en tant qu'êtres humains, mais aussi en tant que responsables du bon fonctionnement de la Maison. Les animateurs estiment être de leur droit et de leurs prérogatives, le fait de dire la norme en matière d'actes considérés comme violents. Dans le quotidien de la vie en Maisons de jeunes, ce ne sera pas aux jeunes mais aux adultes de dire l'acceptable et donc l'inacceptable.

La sanction est inhérente à l'autorité³⁸. Elle est possible quand celui qui subit la sanction reconnaît le lien de réciprocité entre le détenteur et applicateur de l'autorité et lui-même qui reçoit la sanction. Elle vise à rétablir le sens de la norme méconnue ou transgressée, et ne trouve son sens que si elle est perçue comme l'effet légal d'un comportement illégal. Il ne s'agit pas d'une mise hors circuit, les deux protagonistes devant y trouver un intérêt.

Je me suis fait renvoyer de la MJ. On a eu une punition parce qu'on se battait à l'intérieur, on était toujours en train de se taper dessus, on a été renvoyés tous les deux un mois. C'était une décision des animateurs, mais il a bien fait parce que j'ai été agressif. Il a dit : « Moi, Lilian, je ne veux pas être fâché avec toi mais tu ne peux plus venir aux accueils ». Il a dit : « Tu choisis la sanction, c'est toi qui choisis ». J'ai dit : « Ben, deux semaines ». Et il a dit : « Ben, Lilian, c'est quand même trop peu pour toi, tu as déjà fait plusieurs fois des bagarres ». J'ai dit : « Quatre semaines, ça ira ? » Il a dit : « Ben, c'est bon, tu reviendras après... » Je me sentais mal. Ça me manquait de ne plus pouvoir venir. L'animateur a eu une bonne réaction de me punir. J'ai dit qu'il a bien fait : ils ont le droit, ils ont tous les droits, et j'ai dit qu'il avait pris une bonne décision. Maintenant que je me suis fait renvoyer un mois, depuis, je n'ai plus rien eu. Ça m'a fait réfléchir. J'ai réfléchi qu'il ne fallait plus se battre à la MJ, mais dans la vie, ça arrivera encore des fois. (Lilian)

Une place pour les jeunes dans la définition de l'autorité et de la loi

Si les jeunes reconnaissent la place prépondérante des adultes dans le fait de dire la loi et appellent à l'effectivité de cette prise de place, ils revendiquent dans le

³⁷ DEVOS, B., *Exclusion sociale/exclusion spatiale. Violence et quartiers "sensibles"* in *Violence et adolescents. Les fausses évidences*, op. cit., p 79.

³⁸ DRAÏ, R., op. cit., p 74 et DEFANCE, B., op. cit. p 71.

même temps une place pour eux-mêmes dans ces constructions de la loi et de l'autorité.

Oui, pour l'instant, tout fonctionne bien, les décisions sont prises. En fait, c'est même plus trop les éducateurs qui... organisent la MJ. C'est au Conseil des jeunes que l'on dit ce que l'on aimerait bien faire. Et eux, ils dirigent. Ils disent : « Ben, voilà ce qu'il est possible de faire, et ce qui ne l'est pas ». (Raoul)

Cette revendication apparaît légitime, pour autant qu'il y ait respect de la place de chacun. Les jeunes sont en apprentissage, il ne leur revient pas de dire la loi. Il faut qu'ils en aient conscience. Mais il faut que les adultes aient cette conscience là aussi. Reconnaître que les jeunes sont en apprentissage, c'est éviter qu'ils ne soient confrontés à des responsabilités qu'ils ne seront pas capables de gérer. C'est, dans le même temps, leur permettre l'apprentissage de l'autorité et de la loi à construire, et leur laisser une place adéquate pour ce faire.

Cependant, tout un registre de la loi ne peut être négocié. « *Mieux vaut appeler un règlement d'ordre intérieur par son nom plutôt que de laisser croire qu'il est l'objet d'une négociation continue*³⁹ ». Même si les règlements ne peuvent être négociés, ils doivent être expliqués, les jeunes indiquant qu'ils ne pourront faire allégeance à une règle que s'ils en situent le bien-fondé. « *L'autorité doit passer l'épreuve d'une justification continue de ses prétentions, justification effectuée devant le public de ses destinataires. Cela n'ôte rien à la valeur normative d'une pédagogie de la loi, mais cela en modifie les modalités*⁴⁰ ».

Antoine Garapon⁴¹ rappelle que l'autorité est échange, n'est jamais à sens unique et doit être reconnue par le groupe social. Résultat d'une mise en œuvre collective, il s'agit d'une construction qui est provisoire et instable, de nature à être inévitablement mise en question. A moins de ne pas reconnaître de place aux jeunes, ce que dit cet auteur leur ouvre clairement le droit à une parole sur la loi et l'autorité. Leurs compétences dépassent les capacités d'application de la loi aux situations qu'ils vivent⁴². Il s'agira dès lors de pointer avec eux les aspects de la vie où leur parole devra être entendue. Il pourra y avoir débat, et toutes leurs revendications ne devront pas être entendues. Mais, dans l'intérêt d'une société démocratique et des institutions qui la constituent, il est important de leur laisser un réel espace de décision autonome. Le danger étant de planter un décor

³⁹ DUBET, F., *op. cit.*, p 148.

⁴⁰ DE MUNCK, J., *Les métamorphoses de l'autorité in Quelle autorité ? Une figure à géométrie variable, op. cit.*, p 41.

⁴¹ GARAPON, A., *op. cit.*

⁴² DE MUNCK, J., *op. cit.*, p 27.

démocratique dépourvu de contenu, qui délégitime l'autorité et amène les jeunes à ne plus croire aux principes affichés⁴³.

⁴³ DUBET, F., *op. cit.*, p 149.

Partie II

la construction d'une réflexion collective d'animateurs



Introduction

Introduction

Ce projet de recherche - action - formation avec les animateurs s'est donc inscrit dans un processus à long terme. Il fait suite à l'étude exploratoire (les interviews des jeunes) dont l'objectif était de mieux comprendre les représentations, les valeurs et les modes de vie de jeunes qui fréquentent les Maisons de jeunes en différents lieux de la Communauté française. Nous n'envisageons pas cette deuxième phase sans le travail préalable avec les jeunes. En effet, nous pensons que la réalité particulière du travail en Maison de jeunes, qui intègre les notions importantes de participation et de citoyenneté des jeunes, « obligeait » à ce détour. Nous pensions pertinent d'obliger les participants à la deuxième phase, à s'arrêter de manière différente à ce que peuvent dire les jeunes. Les animateurs, dans leur travail de tous les jours, écoutent les jeunes, débattent, et apprennent d'eux. C'est un travail important que nous ne nions certainement pas, et qui a été bien utile dans le travail que nous avons voulu mener. Mais nous croyons que le travail que nous avons réalisé au préalable sur la parole des jeunes, composé d'un ensemble d'interviews réalisées hors contexte traditionnel en Maison de jeunes, a pu leur apporter des informations différentes, et a dû les nourrir d'autres regards (ou des mêmes regards, mais posés différemment, ou dans un autre contexte) sur les phénomènes que nous avons travaillés. Si une manière de poursuivre cette étude et de lui donner sens est de faire entendre cette parole, il nous semblait également important de la confronter à d'autres systèmes de représentations ou de croyances, et de la mettre en débat avec des professionnels (les animateurs des Maisons de jeunes) qui rencontrent des jeunes dans leur contexte de travail.

Méthodologie⁴⁴

Notre intention dans ce projet était de mettre en place les conditions qui rendent possible le croisement et la réciprocité des savoirs entre différents acteurs.

⁴⁴ La description de cette méthodologie s'inspire largement d'une description écrite à l'occasion d'une autre recherche-action : CHAMBEAU, M. et RENOUPREZ, C., *op. cit.*

L'enjeu principal des journées de travail a été d'élaborer un savoir commun dans une démarche constructiviste qui peut se définir comme un processus hybride entre la recherche-action et la formation, processus qui concerne autant les participants que les chercheurs - animateurs.

« (...) les savoirs de chacun se construisent (...) à partir des ancrages vécus et des éléments de réflexion qui les accompagnent ou des doutes qui surgissent à leurs propos »⁴⁵.

Un processus de recherche - formation - action

Le travail mené tout au long de ces neuf journées s'apparente à la recherche dans la mesure où l'objectif de la réflexion collective est de comprendre les « modes de travail » des animateurs dans leurs rencontres avec les jeunes et avec la problématique de la violence. Autrement dit, il s'agit de tenter de décoder et d'analyser, par la mise à distance que ces journées imposent, les manières d'être en interaction des animateurs à partir de leurs pratiques de terrain et dans le cadre du mandat de chacun.

Le processus se veut formatif. D'une part grâce aux échanges et au partage d'expériences entre les différents animateurs : il s'agit de réfléchir ensemble sur les pratiques en questionnant le contexte de travail, le cadre éthique et la méthodologie des professionnels, et plus largement du travail socioculturel. Et d'autre part, grâce aux apports des chercheurs et d'experts extérieurs censés éclairer et approfondir ces questionnements. Le qualificatif « formatif », ne renvoie pas seulement à l'apprentissage, mais aussi à « l'apprentissage commun », c'est-à-dire à l'effort de compréhension réciproque et permanent entre les différents participants, où chacun accepte de se laisser enseigner par l'autre, qu'il s'agisse d'un animateur de Maison de jeunes, d'un chercheur ou de tout autre « expert ». Ce processus d'« autoformation » par le groupe a nécessité l'instauration préalable de ce que Georges Lienard appelle une « confiance critique » permettant de croiser les savoirs et de constituer un monde commun⁴⁶.

Enfin, le processus comporte un volet « action » puisque, in fine, il doit permettre d'agir sur les pratiques, en vue de l'amélioration des actions avec et à destination des jeunes fréquentant les Maisons de jeunes de la Communauté française.

Une approche transversale

Dès le départ et dans les différentes étapes qui ont jalonné ce processus, le projet s'est conçu dans une démarche transversale, dans laquelle la violence était une

⁴⁵ DIGNEFFE, F., *De la honte à la fierté : quart monde et université*, Revue Nouvelle, Novembre 2000.

⁴⁶ LIENARD, G., *Misère de la science, science de la misère*, Revue Nouvelle, Novembre 2000.

porte d'entrée, mais où d'autres portes d'entrée pouvaient s'ouvrir : les jeunes et leurs modes de vie, leurs manières d'être, et notamment leurs manières d'être en difficulté.

La question fondamentale sur laquelle repose le projet, au départ du moins, pouvait se traduire de la sorte :

Comment intervenir auprès des jeunes ou comment être et agir, en tant que professionnel - animateur, avec les jeunes ?

Cette question se pose prioritairement au sein des Maisons de jeunes dont les missions peuvent être définies en terme d'émancipation, de citoyenneté et de développement culturel, et parce qu'elles participent également à l'éducation et la socialisation au travers de leurs actions. Il nous paraissait dès lors important de « sortir de la plainte » (de celle du jeune et de celle des animateurs), de prendre du recul par rapport à la perspective d'une problématique explicitée qui pointerait d'abord le jeune dans sa dimension d'incomplétude ou d'incompétence en le signalant comme ayant un problème, une inadaptation ou un déficit.

Le rôle des chercheurs

Dans ce projet, les chercheurs ont fait partie intégrante du processus : leur rôle était d'encadrer la réflexion, de structurer les débats et de préciser les niveaux de questionnements. Ils participaient, avec les personnes-ressources invitées aux séances, à l'apport d'un regard extérieur, « naïf » (dégagé du contexte de la pratique), sur les discussions en cours, et tentaient de conceptualiser certaines notions en replaçant les principaux enjeux dans une dynamique sociologique ou sociopolitique plus globale.

Par leur rôle de préparation et d'animation des journées, les chercheurs ont également eu un rôle de légitimation par rapport à l'axe recherche-action du processus : ils organisaient les séances en se basant sur une méthodologie cohérente, à la fois rigoureuse et adaptative et, en séance, veillaient au respect de ces procédures méthodologiques.

Afin d'assurer la continuité entre la recherche - action - formation et l'étude exploratoire qui fut à son origine, les chercheurs se sont faits également les représentants de la parole des jeunes, s'assurant que ces derniers soient bien considérés comme acteurs (sujets) de leur histoire et non comme simples objets d'intervention ou « public cible ».

Enfin, le rôle des chercheurs était aussi de rendre compte du processus mis en place et de relayer l'expertise dégagée des différentes interactions et des mises en commun en leur donnant une visibilité, via la rédaction de comptes rendus et documents de synthèse qui ne sont pas ceux des chercheurs, mais bien ceux de

l'ensemble du groupe. Tel est également le statut de cette partie du document, « La construction d'une réflexion collective d'animateurs ».

« (...) tout discours à vocation publique - et le discours scientifique en est - doit accepter de se soumettre à l'épreuve de la discussion où chacun doit pouvoir se faire entendre, mais où personne n'a "droit au dernier mot"⁴⁷ ».

Le déroulement des séances

La logique de la démarche aurait peut-être dû nous conduire dans des débats interprétatifs, où nous aurions pu relever les convergences et les divergences dans les discours⁴⁸. C'est d'ailleurs ce que nous avons imaginé en lançant ce processus. Tel n'a cependant pas été le cas ou alors, parfois, de manière très marginale. Le groupe a fait bloc, manifestant sans cesse de la compréhension. Ce seront les intervenants extérieurs qui amèneront des pistes parfois plus inquisitrices sur le discours construit par le groupe, mais ces questions seront intégrées dans les débats sans pour autant lézarder la solidarité créée au départ.

Tout le travail d'analyse et de construction de pistes s'est donc élaboré à partir de ce constat : « Nous sommes tous dans le même bateau ; nous rencontrons des difficultés (malgré tout) similaires et c'est ensemble, d'une même voix, que nous apporterons notre pierre à la réflexion sur ces liens à réfléchir entre jeunes, Maisons de jeunes et violence ».

La construction de la réflexion⁴⁹

Le travail avec les animateurs s'est déroulé sur 9 séances d'une journée, chaque journée comprenant approximativement 5 heures de travail.

- La démarche entreprise avec les animateurs se fondait d'abord sur une volonté de faire connaissance à partir d'anecdotes significatives⁵⁰ vécues en Maison de jeunes

⁴⁷ POURTOIS, H, *Introduction au dossier "Misère de la science, science de la misère"*, Revue Nouvelle, Novembre 2000.

⁴⁸ Nous ne pouvons pas dire que notre méthodologie de travail est la méthodologie de recherche-action, qualitative et en groupe, proposée par L. Van Campenhoudt (notamment lors de sa leçon inaugurale du 5 avril 2000). Nous nous en sommes cependant inspirés.

⁴⁹ Comment se retrouvent ces différentes réflexions au sein du document ? Il nous a semblé important de relier ce qui devait l'être plutôt que de respecter un ordre chronologique. Les réactions que les animateurs ont pu avoir par rapport aux paroles des jeunes se situent donc à la suite des clés, dans la partie « parole de jeunes », dans des cadres intitulés « Les regards des animateurs ». Certaines réflexions amenées lors des séances avec les animateurs permettraient de compléter l'analyse des paroles des jeunes. C'est donc là qu'elles se retrouvent. La plupart des apports des rencontres se trouvent cependant dans la suite du document, organisés de manière à présenter un contenu cohérent. La manière dont se sont déroulées les séances a en effet amené des informations qui se sont croisées, entrecroquées, construites et déconstruites, complexifiées ou simplifiées, amplifiées ou dégonflées au fil des rencontres, ce qui nécessite dans ce travail d'écriture une reconstruction importante – attentive, cependant, à ne pas transformer les contenus des discours.

et en rapport avec le thème de la violence (le temps de la narration). Ces anecdotes ont très rapidement montré les différences importantes qui existaient dans la perception que les animateurs pouvaient avoir de la violence dans leur Maison de jeunes, ainsi que les réalités objectivement différenciables qui s'en dégagent. Si certaines pouvaient, à partir d'un regard extérieur, être considérées comme peccadilles en comparaison d'autres apparaissant beaucoup plus comme des violences destructrices et/ou révoltées, les participants aux ateliers se sont très rapidement exprimés en termes de compréhension des difficultés rencontrées par celui qui contait l'anecdote. D'autres exemples, issus de leur propre expérience, étaient repris pour confirmer et soutenir les dires de celui qui racontait. Chacun était véritablement alerté par la situation exprimée.

- Deux histoires concrètes ont été choisies par le groupe pour être traitées plus en profondeur (un temps interprétatif). Cette démarche visait à poser des hypothèses sur les raisons de cet acte violent décrit, à réfléchir à la réaction de l'animateur, à poser un cadre pour d'autres réactions peut-être plus pertinentes, plus en phase avec les missions de la Maison de jeunes ou le public présent au moment de l'événement. Les remarques étaient notées sur de grandes feuilles de papier affichées dans la pièce de travail, ce qui permettait ensuite de faire des liens entre les différentes remarques et de mieux construire les bases de la réflexion.
- Un autre temps a permis aux animateurs de réagir aux paroles des jeunes, paroles obtenues dans la première phase de la recherche-action (le temps de la confrontation – à la parole des jeunes -). Une lecture préalable du document les avait mis dans l'ambiance dégagée par les interviews. Lors des séances de travail, nous avons proposé une lecture de ces paroles des jeunes à partir des clés de compréhension que nous avons dégagées⁵¹.

Ces premières séances ont permis de faire un rapport intermédiaire et d'ainsi interpeller un premier intervenant (sur base de ce rapport, mais également du rapport à propos de la parole des jeunes) afin d'entamer véritablement la démarche de réflexion analytique et prospective (le temps d'analyse). Les séances suivantes ont permis de poursuivre cette démarche, sur base des mêmes documents, auxquels nous rajoutions le compte rendu des séances précédentes.

Nous précisons aux intervenants la thématique essentielle pour laquelle nous souhaitons qu'ils interviennent dans le groupe, tout en insistant pour qu'à partir de leur expérience et de leurs connaissances – et à la suite des lectures que nous leur proposons de faire –, ils ouvrent toutes les portes qui leur paraissent utiles à

⁵⁰ Pour les « histoires racontées par les animateurs », voir annexes.

⁵¹ Qui se trouvent aux endroits adéquats dans la partie de ce document concernant la parole des jeunes.

notre travail. Il en ressort un foisonnement d'idées que nous avons essayé de retranscrire dans le présent document.

Hughes-Olivier Hubert, sociologue et criminologue, chercheur au GERME à l'Université Libre de Bruxelles, est intervenu lors de la première séance. La porte d'entrée de son intervention concernait les perceptions de la violence.

Jean-Louis Genard, philosophe et sociologue, professeur à l'Université Libre de Bruxelles et aux Facultés Universitaires Saint-Louis (Bruxelles) et directeur à l'Institut supérieur d'architecture « La Cambre », a soutenu notre réflexion, d'abord à partir de la place de chacun au sein de la Maison de jeunes quant aux prises de responsabilités.

Yves Stevens, psychologue au Centre de santé mentale de Huy et à l'association « Paroles d'enfants », et Abraham Franssen, sociologue aux Facultés Universitaires Saint-Louis, nous ont apporté leurs regards croisés pour une meilleure appréhension des publics jeunes et de leur rapport à la violence.

Marylène Toussaint, Directrice de la Fédération des Maisons de Jeunes, et Jean-Pierre Tournois, Inspecteur à la Communauté française, chargé notamment des Maisons de jeunes, nous ont permis de questionner les sujets abordés à partir des missions des Maisons de jeunes, et de questionner ces missions à partir des réalités de terrain.

Thierry Voué, animateur - coordinateur de la Maison de jeunes de Braine l'Alleud ; Werner Moron, artiste, également chargé du développement culturel à la Fédération des Maisons de Jeunes ; et Daniel Hélin, artiste, chanteur (auteur-compositeur-interprète), écrivain et comédien, nous ont aidés à mener une réflexion sur l'outil « expression » au sein des Maisons de jeunes et sur le rapport de cet outil à la violence.

Jacqueline Spitz, Psychologue à l'Université de Liège ; Christine Schaut, sociologue aux Facultés Universitaires Saint-Louis à Bruxelles et Marco Falaschi, travailleur social au CEFA de Saint-Gilles – tous trois membres actifs du comité d'accompagnement – ont participé à la dernière séance de travail avec les animateurs, avec l'objectif de confronter les regards critiques.

Les différentes logiques qui ont organisé le travail

1. Dans un premier temps, les participants ont principalement pointé les événements dérangeants qualifiés de « violents » et ont cherché à tracer des pistes qui permettraient de gérer ces actes violents, pour se permettre de vivre au mieux leur fonction d'animateurs, dans un cadre où la violence ne rendrait pas impossible le travail lié aux missions de la Maison de jeunes.

Dans un second temps, la violence reçue par les jeunes est entrée en ligne de compte. Une volonté de compréhension de cette violence subie par les jeunes, et des conséquences en retour que cela pouvait produire, notamment sur une reproduction d'une violence sous d'autres formes, s'est fait jour.

Sont apparues ensuite, de manière plus prégnante, des volontés de comprendre en quoi cette violence était aussi constitutive de l'adolescence, en quoi elle pouvait être nécessaire pour la formation des jeunes et en quoi elle pouvait être positive pour la place que souhaitaient prendre ces jeunes dans la société.

La violence en Maison de jeunes a alors acquis une autre signification. De phénomène dérangerant qu'il fallait gérer, elle est aussi devenue outil à intégrer assez naturellement en Maison de jeunes, en vue de répondre à leurs missions.

S'est alors instaurée, de manière assez normale, une tension et des débats entre deux logiques :

- *la logique pragmatique gestionnaire visant à régler les problèmes de violence dans les Maisons pour faciliter la mise en place d'activités diversifiées ;*
 - *la logique du risque de l'émancipation qui, en dépit de violences parfois solidement marquées dans le quotidien des Maisons – et même à partir d'elles parierait sur les jeunes, sur tous les jeunes, les considérant potentiellement aptes à développer les qualités d'expression, de créativité, de participation et de citoyenneté, qualités qui correspondent aux missions des Maisons de jeunes.*
2. Partant de la thématique qui fondait la recherche-action, le rapport entre les jeunes et la violence, les animateurs avaient parfois tendance à élargir le propos à d'autres thématiques propres aux Maisons de jeunes. Il a semblé utile de parfois laisser aller ces discussions sur ces chemins parallèles, parce qu'il apparaissait que des liens pourraient s'établir entre ces autres directions et le fil conducteur central des débats. Les missions générales des Maisons de jeunes ont donc été mises en débat, permettant de questionner parfois la réalité de la violence sous d'autres éclairages ou se retrouvant, elles-mêmes, sous le feu des réalités concrètes évoquées par les participants, réalités qui en questionnaient parfois la légitimité et l'opportunité.
 3. Les attentes des participants étaient diverses, mais la volonté d'obtenir des trucs et ficelles qui était forte au début du travail, est bien restée présente dans l'ensemble de la démarche, même si les animateurs avaient rapidement pris conscience du caractère peu réaliste de cette demande. Face à un lancer de raquette de ping-pong, il ne suffit pas de pousser sur le

bouton vert pour trouver la solution. Et la sanction tarifée n'est pas non plus objectivement envisageable. Au fur et à mesure que le groupe avançait dans les rencontres, chacun se rendait mieux encore compte de la complexité du sujet, de la complexité de l'analyse et de la complexité des pistes de réponses. Ce qui était décevant et rassurant. Décevant, parce que les trucs et ficelles espérés se révélaient être de faux espoirs, rassurant parce que les animateurs pouvaient ainsi se rendre compte que leur travail au quotidien avec les jeunes était un travail de recherche et pas de solutions toutes simples. *« J'ai l'impression qu'on va arriver, en final, à quelque chose de pas très clair, mais plutôt de l'ordre du sensitif. Qu'est-ce qu'on va pouvoir appréhender avec les jeunes sur le terrain ? Il n'y a pas de réponse figée et concrète ⁵² ».*

Cette complexité s'est donc construite naturellement et est sans doute la première réponse claire, face à un sujet tel que celui de la violence et des jeunes. Quel que soit l'acte commis et sa perception, l'analyse qui peut et doit en être faite, et les propositions de résolutions qui seront émises, feront appel à la complexité de la situation du jeune et à la complexité du cadre dans lequel cet acte a été posé, la Maison de jeunes et le public qui la compose.

4. Le pari de la recherche-action était, dans ses prémisses, d'arriver à proposer des pistes concrètes d'action, applicables à l'ensemble des jeunes et à l'ensemble des Maisons de jeunes en Communauté française. Un des premiers enseignements des rencontres (mais était-ce réellement une surprise ?) a bien été le rappel de l'unicité de chaque jeune, la particularité de chaque Maison de jeunes et les perceptions différentes qui pouvaient découler d'un acte violent, objectivement le même, selon les moments et les lieux où il se produisait.

Une Maison de jeunes rurale, n'est pas la même qu'une Maison de jeunes urbaine, a-t-on décidé de manière un peu caricaturale. Et c'est évident que les différences sont nombreuses. Mais le sont-elles plus que les différences entre ces deux Maisons de jeunes urbaines distantes de trois kilomètres ? L'essentiel, c'est de réaliser qu'une Maison de jeunes n'est pas l'autre, et que les publics qui les fréquentent peuvent être très différents. Et que, cependant, entre ces Maisons de jeunes si différentes, les ressemblances sont essentielles, puisque les cadres décrétaux et donc fondamentaux sont les mêmes. *« Des moments de violence arrivent toutes les semaines. C'est des moments forts pour moi, mais pour toi, c'est presque au quotidien que tu vis ça ».*

⁵² Les phrases reprises en italique et entre guillemets sont extraites des débats entre animateurs.

Les histoires racontées par les animateurs

Comme point de départ à notre recherche, nous avons demandé à chaque animateur participant de raconter un événement qui s'est passé dans sa Maison de jeunes et pour lequel il a ressenti de la violence. L'intérêt de présenter « ces histoires » dans ce rapport est qu'elles disent en partie qui sont les animateurs qui ont décidé de participer à la recherche. Elles situent également les manières particulières avec lesquelles les animateurs entendent la thématique de la violence en Maisons de jeunes. C'est le groupe dans son ensemble qui a choisi les titres des histoires. Notons que ce sont les histoires « Seuil de tolérance » et « Ta gueule ! » qui ont été choisies par le groupe comme départs d'une réflexion en profondeur sur les réalités des Maisons de jeunes liées à une forme de violence (ces histoires se trouvent en annexe).

I. Entre logique pragmatique gestionnaire et logique du risque de l'émancipation

Face à des réalités vécues comme violentes, les animateurs se doivent de réagir. Un acte perçu comme violent par qui que ce soit mérite une réaction : forte parfois, très discrète à d'autres moments, et dans des logiques complémentaires mais cependant parfois bien différentes. Les réactions sont différentes, parce que les violences sont différentes. Par la forme qu'elles peuvent prendre (insulte, coup de pied dans une porte, agression physique sur un autre jeune), le moment où elles se produisent (match de foot, débat entre jeunes organisé par la Maison de jeunes, à l'accueil sans raison apparente), la raison du passage à l'acte (provocation d'un autre jeune, problèmes familiaux évoqués à la Maison de jeunes, raisons à priori incompréhensibles ou inconnus), la personnalité du (des) jeune(s) commettant l'acte (chef de bande, bouc émissaire, « jeune sans histoires »), celui ou ceux qui subissent l'acte (pair, « petit », la façade de la Maison de jeunes)... les jeunes interviewés ont bien montré cette diversité des violences.

La violence se doit aussi d'être comprise dans sa réalité globale. Il ne s'agit pas d'un épiphénomène qui ne concernerait que les jeunes, mais d'une réalité sociale permanente. C'est aussi à partir de cette réalité qu'il faudra avoir la réaction la plus adéquate. *« La violence n'est pas un problème. Elle est présente chez tout le monde : des adultes et des jeunes bien équilibrés. La violence est quelque chose de très naturel. La seule chose, c'est qu'elle s'exprime de manière différente. Certains jeunes arrivent à traduire leur violence de façon plus posée par rapport à la société, par rapport aux normes ».*

Les types de violences

L'ensemble du groupe s'est accordé pour distinguer trois types de ce qui peut être perçu comme violences en Maison de jeunes, et qui tiennent compte des éléments précités.

La violence adolescente

Dans une société qui est violente, où la violence a toujours été présente, il n'est pas anormal qu'un jeune manifeste lui-même de la violence. Cette violence est formatrice, elle participe de la nécessité pour le jeune de se faire une place dans la société et dans sa société. Créatrice d'identité, elle permet la confrontation aux autres jeunes, aux adultes, à l'autorité, aux institutions. Plus simplement encore, cette violence s'inscrit dans un moment de la vie (la jeunesse), considéré comme une période de turbulence et d'agitation acceptables⁵³. Cette violence adolescente peut cependant se décliner de manières différentes. L'une s'inscrira dans une

⁵³ DUBET, F., *La Galère, les jeunes en survie*, Ed Fayard, 1987, p 183.

dynamique qu'on qualifie de positive, parce que les animateurs disent qu'elle participe à l'esprit de la Maison de jeunes ; l'autre dans une dynamique appelée négative, parce qu'elle n'apparaît pas constructive par rapport à cet esprit. Ces deux dynamiques sont cependant normales, saines, conformes aux pratiques adolescentes naturelles, et il ne s'agira pas de poser sur elles des jugements de valeurs, même si l'une, plus que l'autre, facilite la mise en œuvre de pratiques propres aux Maisons de jeunes. « *Comme animateurs, on doit se rendre compte que les jeunes ont parfois besoin d'avoir des comportements qui nous paraissent marginaux, parfois anormaux. Mais ce sont des étapes que les jeunes ont à passer* ». Ces violences ne sont finalement qu'« excès d'ambiance »⁵⁴.

La violence conscience⁵⁵

Les jeunes se sentent appartenir à un groupe qu'ils vivent comme dominé (parce que d'une classe sociale différente, parce que d'une culture différente, simplement parce que l'âge est différent), et dont la place sociale qui lui est octroyée est source de frustrations, de marginalisation. Cette sensibilité à la domination s'exprime parfois au travers de la violence, et notamment en retour de violences subies (les violences invisibles et inertes dont parle P. Bourdieu), violences exacerbées du fait que la jeunesse est une période où le sujet est amené à élaborer des projets (existentiellement), et que cette contrainte le confronte de manière importante à l'écart entre ses aspirations et ses ressources économiques, sociales et scolaires. « *La société est perçue comme un ordre... qui empêche de monter et... dans lequel tout concourt à rejeter... tout conduit à se percevoir comme exclu et battu d'avance*⁵⁶ ». Entre malaise (la tristesse, l'ennui) et délinquance (on est délinquant parce qu'on ne peut pas participer à la vie sociale), cette forme de violence s'appuie sur l'exclusion subie (le spectre des « violences consciences » reste large). Cette violence n'est conscience que si l'injustice est reconnue, voire nommée (même maladroitement) par les jeunes, qu'elle est vécue (mal), mais qu'à partir de cette injustice, ils sentent les moyens et l'envie de produire une réaction qui peut être violente, mais qui peut choisir aussi d'autres canaux. « *Il faut aussi prendre la violence dans un aspect global. Quand on discute avec des jeunes, il faut analyser leurs discours : la société en général et la pression de la société sont violentes. Pression de la scolarisation, de la famille, de la consommation...* ».

⁵⁴ DUBET, F., *Conduites marginales des jeunes et classes sociales*, Revue Française de Sociologie, vol XXVIII, 1987, pp 265-286, p 271.

⁵⁵ Le développement de ce concept s'appuie sur le texte de DUBET, F., *Conduite marginale des jeunes et classes sociales*, *op. cit.*

⁵⁶ Idem, p 275.

Cette violence conscience se traduit par l'apathie ou par des stratégies rationnelles mais discrètes, par le refus d'un stigmaté qu'on ne parvient pas à dissimuler pour autant.



La violence rage⁵⁷

Quand l'injustice vécue ne permet pas de trouver un sens qui autorise à y réagir, quand l'exclusion est seule visible sans qu'on ne comprenne ce qui se passe et pourquoi cela se passe, quand la domination n'est perçue que comme pure

⁵⁷ Idem.

violence, le retour violent s'apparente à la rage. Cette rage qui est « *jubilation même d'un sentiment qui se tourne contre les objets les plus divers. Mais le désespoir de la rage n'est pas celui des attentes déçues, il est le désespoir de ceux qui n'ont jamais espéré* »⁵⁸. La rage est spectaculaire, gratuite. Elle amène à des conduites autonomes et libres à condition qu'elles soient pure destruction. La rage est une conduite fière, qui est jetée par les jeunes à la face de ceux qui les ont faits ainsi. La rage est telle qu'il apparaît impossible de la transformer en conflit, de désigner l'un ou l'autre élément qui pourrait être objet de revendications.

Quelles attitudes mettre en place en Maison de jeunes face aux violences ?

D'abord, la réaction intuitive et spontanée de l'animateur

Face à un acte qui se produit par exemple à l'accueil, la réaction se doit d'être immédiate et intuitive. Quelle que soit la cause qui amène une violence, y compris une cause qui reposerait sur une réelle légitimité, il y a de toute façon dans une violence exprimée et perçue comme telle par l'animateur, quelque chose de l'ordre de l'inadmissible, de l'intolérable, de l'incompréhensible (ce qui ne veut pas dire que ce quelque chose soit grave). Une réaction est donc nécessaire. Mais face à un événement inattendu, une méthodologie de la réaction n'est pas véritablement imaginable. C'est à l'intuition, au feeling, que devra travailler l'animateur. Cette intuition n'est cependant pas vierge de tout repère. La formation de l'animateur, son expérience, sa maturité, ses références à d'autres animateurs – parmi lesquels ceux de l'équipe – et à la structure de la Maison (le conseil d'administration) sont autant de ces repères permettant à l'animateur de baliser son intuition et sa réaction. Mais réaction il doit y avoir.

A une perception d'un acte violent, une réaction a pour objectif premier d'arrêter cet acte, et comme autre objectif de préciser la réalité d'un accueil en Maison de jeunes, qui ne conçoit pas la violence comme mode de fonctionnement. L'arrêt de l'acte ne signifie pas qu'il y ait nécessairement et directement sanction, même si, pour arrêter cet acte, il est possible (parmi un large panel d'autres possibilités) que l'animateur demande au(x) jeune(s) de quitter la Maison de jeunes. Il devra sans doute être précisé que cette demande de quitter les lieux signifie la solution pour arrêter l'expression inadéquate de la violence et non la sanction.

En opposition à la réaction qui amène l'animateur à faire sortir le jeune, une autre réaction possible peut être la non-intervention. Cette non-intervention est elle

⁵⁸ Idem, p 278.

aussi réaction, à condition qu'elle soit consciente et pleinement assumée, et puisse aussi être expliquée, aux protagonistes et au public présent. Cette non-intervention n'est imaginable que si elle mène aussi à l'arrêt de l'acte (en admettant cependant que le temps de l'arrêt s'inscrive dans une période plus longue) et que la réalité de l'accueil puisse, de la même manière, être reprécisée.

Ensuite la nécessité de l'évaluation :

L'intuition a fait son œuvre. Il a été mis un terme à l'acte violent. C'est alors que le véritable travail de réaction de l'animateur et de la structure de la Maison de jeunes commence par rapport à cet acte violent. C'est un travail d'évaluation.

Une question importante à se poser rapidement est la réalité épiphénoménale ou endémique de ce type d'acte.

S'il s'agit d'un événement marginal par rapport au quotidien de la Maison de jeunes, il faudra lui garder cette dimension. Il n'est en effet pas nécessaire de stigmatiser les protagonistes d'un acte isolé. Réagir en prenant le temps de la réaction est cependant le plus pertinent. Si l'événement et la réaction qu'il a entraînée sont au centre du débat, il sera bon de ne pas se limiter à ce moment précis, mais d'envisager notamment les raisons qui ont amené ce passage à l'acte. Collectiviser et institutionnaliser la réponse paraissent aussi des attitudes adéquates. Il serait, au contraire, négatif de laisser le conflit pendant, entre les jeunes et l'animateur qui est intervenu. Une position commune de l'équipe d'animation, voire un soutien du conseil d'administration si la situation semble l'exiger, permet de bien recadrer à sa juste place ce qui a pu se produire.

Si la réalité de la violence est plus endémique, ce n'est pas à partir d'un acte particulier qu'il faudra évaluer la réaction de la Maison de jeunes. Un travail plus en profondeur devra être réalisé.

Questionner la violence au sein de la Maison au regard des types de violences évoqués ci-dessus, mais aussi sous le regard des missions des Maisons de jeunes, permettra d'adapter la réaction, mais surtout de faire le choix entre la logique pragmatique gestionnaire et la logique du risque de l'émancipation, ou tout au moins de trouver le point d'équilibre entre ces deux logiques. *« Ca m'interpelle quand on me dit que notre mission en Maison de jeunes, c'est de faire de l'émancipation. La violence, il ne faut pas l'enrayer. Autant c'est intéressant, autant c'est difficile ».*

La violence adolescente – la dynamique positive

Face à une violence adolescente, la logique pragmatique gestionnaire peut exister mais quasi exclusivement au service de la logique du risque de l'émancipation.

Cette violence, si elle est contestable, voire inadmissible, s'inscrit dans la réalité inhérente aux Maisons de jeunes, le travail avec des jeunes ! Les jeunes se construisent en utilisant différents outils. La violence peut parfois être l'un d'eux. L'enjeu est de permettre cette construction identitaire en conservant un cadre où chacun peut trouver sa place, où les velléités d'expressions ne seront pas bridées à l'excès. Ce qui ne sera, bien entendu, pas toujours simple.

Face à un jeune qui revendique des changements sociaux, qui, au travers d'actes parfois violents pointe ce qu'il ressent comme des injustices, qui supporte difficilement qu'on contredise ses idées généreuses, il existe une voie tracée, même de manière floue, pour qu'il puisse, au travers de ce que propose une Maison de jeunes, améliorer la qualité des messages qu'il voudrait transmettre, la démarche qu'il veut valoriser. Le rôle de l'animateur sera de favoriser cette volonté émancipatrice, ne devant sans doute utiliser des outils méthodologiques plus pragmatiques (le coup de poing sur la table, la proposition d'aller faire un tour hors de la Maison pour que chacun puisse respirer, des sanctions éventuelles pour rappeler le cadre) que pour se protéger parfois lui-même ou protéger les autres jeunes d'un excès de dynamisme. Pour un jeune qui s'inscrit dans cette dynamique positive, ces outils plus cadrants seront de ceux qui devraient favoriser l'apprentissage vers des expressions les plus pertinentes, mais toujours les plus conformes aux souhaits que le jeune exprime. Plutôt que de pragmatisme gestionnaire, il s'agira de pédagogie, la pédagogie se concevant aussi comme pouvant fournir des balises parfois très cadrantes, mais toujours en vue de favoriser les apprentissages. « *On est en phase de reconstruction et on la fait avec le petit groupe de leaders positifs, qu'on a identifiés à l'accueil. On va tenter de les amener au CA* » dira une animatrice.

La violence adolescente – la dynamique négative

D'autres violences adolescentes s'inscrivent dans ce que nous avons appelé la dynamique négative, c'est-à-dire une dynamique non conforme aux cadres parfois exigeants d'une Maison de jeunes. La volonté de squatter un accueil et d'en rendre difficile l'accès à tout jeune, étranger au groupe, le rejet d'une culture musicale qui ne soit pas celle du groupe dominant à la Maison de jeunes, le peu de place que les garçons laissent aux filles dans l'accès aux locaux, tout cela participe d'une violence adolescente constitutive d'une construction identitaire. « *Quand un nouveau jeune arrive à la MJ, j'ai l'habitude de le présenter aux autres. Mais, ce que je constate, c'est qu'il y a une violence verbale qui s'installe parce qu'il y a un inconnu qui arrive* ».

Ces jeunes à qui on ferait des remarques concernant un manque de tolérance, répondront par des arguments qui sont de l'ordre de la confrontation à l'autre, à

l'adulte, à l'institution. Sans être véritablement intolérants, ils ont cependant besoin de s'affirmer de cette façon. C'est celle qu'ils ont trouvée, et les difficultés seront grandes à vouloir leur en imposer ou même proposer une autre. Entre la volonté de laisser la place à la construction identitaire pour ces jeunes et la nécessité d'ouvrir la Maison à tous, qui s'inscrivent toutes deux a priori, dans la logique du risque de l'émancipation, la logique pragmatique devra cependant peser à un moment de son poids contraignant. Pour quel choix ? Telle est la question qui reste posée.

La cohabitation des publics, voire l'intégration mutuelle des publics l'un à l'autre est un choix qui semble évident pour une Maison de jeunes. Tout comme il est évident que la nécessité pour des jeunes de se construire passe par un moment d'identification à certains, et de confrontation aux autres. Pour l'animateur, imposer pragmatiquement la cohabitation en disant simplement : « Vous n'avez pas le choix », c'est répondre à la mission d'ouverture à tous, mais c'est courir le risque de l'échec – excluant, à son corps défendant, le groupe qui squattait les locaux de la MJ à son profit, et ce en niant, d'une certaine manière, le besoin vital pour ces jeunes de se retrouver entre eux. Préférer la méthode douce aura des effets bien plus bénéfiques pour les squatters qui, s'ils acceptent le débat d'idées avec l'équipe d'animation, pourraient dans une échéance à déterminer et après le travail pédagogique de l'équipe d'animation, finir par accepter que d'autres publics entrent eux aussi dans leur Maison de jeunes. La question pratique qui se pose ici est celle de l'échéance. En effet, tant que celle-ci n'est pas clairement annoncée, les squatters gardent leur squat et les autres groupes restent dehors.

Le choix de l'équipe d'animation est donc un choix méthodologique, mais aussi éthique et déontologique. Que faut-il privilégier ? Comment ? Pourquoi ? Et dans quels délais ?

La violence conscience

Face à la violence conscience, bien plus destructrice que les violences adolescentes, la logique pragmatique gestionnaire est une logique qui s'applique assez naturellement. Les dégâts que peuvent commettre certains de ces jeunes, notamment aux locaux de la MJ, amènent à poser un cadre et même un cadre strict. Les tags sur les murs, les fenêtres ou sonnettes cassées, la voiture de l'animateur griffée, sont de ces exemples qui, sans être d'une gravité importante, altèrent cependant une ambiance favorable au développement des missions des Maisons de jeunes. Imposer des règles strictes, c'est faire preuve d'une capacité de gestion de l'ordre dans sa Maison de jeunes.

La violence conscience se manifeste en réaction à des violences subies et est l'expression d'un sentiment d'injustice. Les jeunes qui agissent par ce biais ont un

message à faire passer : un message maladroit dans les formes certainement, mais un message fort, qui questionne les réalités sociales, la domination dont ils sont victimes. « *La violence est une manière de s'exprimer quand on ne sait plus le faire verbalement... si la violence est l'expression d'une revendication, cela peut être positif* ».

Ce message, quand ils l'adressent à la Maison de jeunes, c'est peut-être parce qu'ils la perçoivent comme faisant partie de ce système qui les domine (il s'agit alors d'un message manifestant l'opposition au système et donc à la Maison de jeunes perçue comme en faisant partie) ou peut-être, parce qu'il leur paraît qu'elle serait un endroit où, malgré tout, on peut entendre ces messages qu'ils transmettent (il s'agit d'un message d'appel à l'alliance). « *Quand un jeune est violent, je veux bien croire qu'il y a un sens. Mais encore faut-il le trouver ce sens... c'est important de comprendre le sens qu'un jeune donne à son acte violent, mais ce n'est pas simple* ».

Une Maison de jeunes du côté des dominants ou une Maison de jeunes proche des dominés. Abraham Franssen proposait à notre réflexion quatre modèles de Maisons de jeunes auxquels il était possible de relier quatre modèles de rôles pour les animateurs :

- La Maison de jeunes, institution de contrôle qui contribue à stigmatiser les jeunes et dont l'animateur serait un agent de contrôle.
- La Maison de jeunes, lieu de socialisation, qui contribue à l'intégration des jeunes à la société bonne, et dont l'animateur serait éducateur, chargé de faire intégrer les normes aux jeunes.
- La Maison de jeunes formatrice, qui vise à donner aux jeunes de nouvelles compétences, de nouvelles ressources, et dont l'animateur serait un coach, un entraîneur.
- La Maison de jeunes, lieu d'actions culturelles et émancipatrices⁵⁹, qui vise à faire des jeunes des acteurs, des sujets, et dont l'animateur est capable de mener avec les jeunes des actions militantes.

C'est en fonction du choix du modèle comme fondateur de l'action de la Maison de jeunes et de l'information aux jeunes sur ce choix que ces derniers pourront comprendre le rôle de la Maison par rapport à eux : un lieu qui cadre, ou qui permet et facilite l'expression. C'est alors que la logique du risque de l'émancipation prend tout son sens. Et que les mots « risque » et « émancipation » prennent eux-mêmes un sens fort, qu'on n'avait peut-être pas imaginé jusqu'ici.

⁵⁹ Abraham Franssen parle, lui, d'action communautaire, mais ce type d'action est fortement connoté « travail social ». La dimension culturelle et émancipatrice nous paraît plus adéquate dans le contexte des Maisons de jeunes qui nous occupe.

Il y a, dans ces situations rencontrées par certaines Maisons de jeunes avec les publics qui les fréquentent, une volonté d'émancipation exprimée, mal sans doute, mais réellement, par des jeunes. Ces jeunes utilisent le canal de la violence parce que c'est avec elle qu'ils vivent depuis longtemps (toujours ?). Mais leur action n'est pas que violence, elle est aussi message, expression de toutes les injustices qu'ils ont eues à subir. Cette violence est aussi l'expression d'un « ras-le-bol », d'un « ça suffit ! » qu'ils adressent à la Maison de jeunes (peut-être). *« Il y a des choses que nous ne pouvons plus accepter et que vous, animateurs, avec le message solidaire que vous dites vouloir défendre, devez nous aider à affronter ». « Il y a deux façons d'exprimer de la violence. Soit en terme de revendication, soit en terme de provocation. Chez nous, c'est en terme de revendication. Aidez-moi à faire quelque chose. C'est là où la créativité peut intervenir. Chez nous, la musique, en termes d'expression, a porté ses fruits ».*

Parlons du risque alors. Le risque de l'émancipation vaut la peine d'être couru quand, derrière cela, des jeunes peuvent se tenir debout, montrer qui ils sont, développer des compétences. Et derrière cette violence conscience, il y a, de manière évidente, des jeunes qui ont l'ambition, parfois même sans le savoir, de se construire dans cette logique émancipatrice. Le risque, c'est bien évidemment que, s'inscrivant dans cette logique, d'autres vitres soient cassées, que les murs soient encore taggés...

Le risque, c'est aussi, qu'en ouvrant les portes à ces jeunes qui en valent la peine, on fasse s'enfuir d'autres jeunes qui en valent tout autant la peine mais qui sont dans des dynamiques moins violemment revendicatrices parce que moins violemment confrontés à ces injustices... *« Ce qui pose difficulté dans les MJ, c'est qu'à côté des jeunes violents, il y en a d'autres. S'ils veulent tout péter à la MJ, ce n'est pas encore trop mon problème. Sauf qu'il y en a d'autres qui voudraient profiter de la MJ. La Maison de jeunes est une structure collective. La violence de quelques uns ne doit pas venir emmerder les autres ».*

Les choix restent éthiques...

La violence rage

La violence rage est violence pour la violence. Elle est alors le jeu et l'enjeu. A nouveau, la logique pragmatique gestionnaire apparaît la plus évidente. Ces jeunes ne veulent rien, n'ont confiance en rien, sont dans une grande désespérance exprimée au travers de violences véritablement destructrices. Il n'y a pas de revendication derrière ces actes. Face à de telles attitudes, les propositions dans le groupe, renforcées par certains intervenants allaient dans le sens de cette logique gestionnaire : *« Travailler avec certains jeunes, ce n'est pas de notre ressort ; la nécessité de l'exclusion peut parfois être justifiée ; la violence de certains ne doit pas*

priver la volonté d'expression des autres... ». Et c'est vrai que certaines situations confinent à l'impossibilité.

C'est un choix dur, violent à son tour, qui signifie notamment que les Maisons de jeunes ne sont pas capables (n'ont pas les moyens) de proposer à certains jeunes des outils qui leur permettraient peut-être d'aller vers un ailleurs. Cela signifie aussi que les Maisons de jeunes reconnaissent que pour certains jeunes, les logiques culturelles n'ont pas leur place et que ce sont des logiques éducationnelles, voire de contrainte sociale qu'il faut mettre en place.

Ces jeunes ne sont bien entendu pas n'importe lesquels. Ils ont subi, avec leurs familles, les injustices sociales les plus criantes. A ces jeunes, on n'apporte plus de réponses.

La logique du risque de l'émancipation ne peut, dans ces situations extrêmes (?), être totalement abandonnée. Restant réalistes et reconnaissant qu'il est sans doute réellement impossible pour les Maisons de jeunes de travailler avec ce type de public, ces dernières, par les missions qui les fondent, ont un message politique à développer. Il n'y a pas de raison valable (la seule raison valable serait qu'ils soient les seuls responsables des violences exprimées) d'empêcher ces jeunes d'accéder eux aussi à la société et à lui dire des choses. Il est donc sans doute nécessaire de mettre en place des méthodologies où ces jeunes pourront trouver cette place, où pourront se créer des actions pour lesquelles ces jeunes, a priori peu capables, trouveront du sens. François Dubet, dans son livre « La galère : jeunes en survie »⁶⁰, analyse des événements qui ont mobilisé ces jeunes aux conduites apparemment si éloignées de ce type de mobilisation. Plusieurs éléments doivent être réunis pour créer cette mobilisation.

5. La reconnaissance par les jeunes d'un potentiel d'interpellation chez eux, une possibilité d'influence. Cette prise de conscience nécessite le plus souvent un élément déclencheur. La réalité sociale d'aujourd'hui, c'est qu'on ne s'intéresse à ces jeunes que quand ils commettent des actes répréhensibles. Quand les pouvoirs publics, quand les médias s'intéressent à eux, c'est parce qu'il y a eu un événement qui marque les esprits. Certains jeunes interviewés démontraient la conscience qu'ils avaient de ce fait. Et donc, l'élément déclencheur d'une telle démarche, cela ne pourra probablement être que la violence, produit d'une rencontre entre le producteur et le consommateur. Le producteur, c'est le jeune qui maîtrise bien son produit, la violence. Les consommateurs, ce sont les pouvoirs publics et les médias qui utilisent ce produit pour asseoir leur fond de

⁶⁰ DUBET, F., *La galère : jeunes en survie*, op. cit. Le lien entre cette analyse et les fondements de l'éducation permanente peuvent être clairement établis.

commerce et créer discours (et parfois des actes) à l'adresse de la population, elle aussi friande de telles informations.

2. L'élément déclencheur étant là, il faut en faire quelque chose ; pas au moment où les événements se passent. La meilleure place pour l'animateur de Maison de jeunes, à ce moment-là, c'est sans doute devant son poste de télévision. Par contre, et probablement en lien avec toute une partie du secteur associatif, il faudrait garder chaud cet élément déclencheur. Et maintenir une mobilisation, mais qui se focaliserait sur un point précis mal vécu par les jeunes : le racisme, la mobilité des jeunes, l'accès aux commodités sportives de la commune... un point et non le magma des revendications, toutes légitimes mais dans lesquelles on risque de se noyer.

3. François Dubet pense important d'identifier l'adversaire. Même si pour les jeunes, la société dans son ensemble est à rejeter, pour mobiliser, il faudra faire l'effort de pointer un adversaire plus concret. D'abord pour comprendre d'où vient l'exaspération. Ensuite pour construire un discours et entreprendre des démarches concrètes par rapport à ce qui serait désigné comme adversaire.

4. Si l'identification de l'adversaire est importante, celle des alliés le sera tout autant. Des alliés directs, non reconnus institutionnellement (et donc non connotés négativement), qui aident à construire l'expression, rappellent les principes, ouvrent des brèches. Et des alliés indirects qui, institutionnellement, apportent des réponses, bien entendu insuffisantes au regard des problèmes posés, mais démontrant l'ouverture d'un espace d'action.

C'est à ce niveau d'alliance que doit se positionner la Maison de jeunes. Une alliance indirecte paraît évidente. Proposer ses locaux pour des rencontres, investir des projets permettant l'expression de revendications qui s'ébauchent, sont des actions dans lesquelles peuvent s'inscrire les Maisons de jeunes. L'alliance directe nécessite de la part d'une Maison de jeunes qu'elle aille plus loin que le cadre institutionnel qui la constitue. Les missions d'une Maison de jeunes permettent cette militance. Mais le choix est à faire.

Face à la violence rage, l'objectif de la Maison de jeunes – mais aussi de tous ceux qui accepteraient de collaborer en ce sens – c'est d'arriver à transformer, même partiellement, cette rage en quête de sens (le passage de la violence rage à la violence conscience). « *Tournée vers les notions de respect, de dignité et d'identité, la quête de sens... a pour objet principal de leur permettre de se doter d'une image revalorisée d'eux-mêmes*⁶¹ ». On est loin d'une intégration de ces jeunes à la Maison de jeunes. On est simplement dans un travail qui permettrait, dans une logique tout à fait culturelle et émancipatrice, de soutenir ces jeunes, dans un trajet qui les

⁶¹ WIEVIORKA, M., *op. cit.*, p 231.

mènerait d'une telle désespérance et d'un tel déni de tout, au sentiment qu'une certaine reconnaissance est possible, à la possibilité pour eux d'entendre que d'autres peuvent les respecter... rien de plus...

Ensuite, il faudra passer au conflit critique, porteur d'espérance, si l'autre partie (les pouvoirs politiques peut-être, mais aussi la Maison de jeunes) accepte de reconnaître le droit à la parole et l'écoute de cette parole dans le conflit. Sans cette reconnaissance et ce respect, le soufflé retombe rapidement, et un soufflé retombé ne monte pas une seconde fois...

Des expériences démontrent les possibilités de choisir là aussi la logique du risque de l'émancipation. Face à des expériences extrêmes, le projet de la Maison de jeunes doit, lui aussi, prendre des orientations très spécifiques. Est-ce réellement tenable dans le cadre et les moyens actuellement offerts aux Maisons ?

Faire des choix...

Faire l'évaluation est un passage nécessaire pour préciser les missions d'une Maison de jeunes. Ce passage trouve donc également son sens quand il y a violence dans la Maison de jeunes. Faire l'évaluation, ce n'est pas suffisant. Encore faut-il être prospectif dans cette évaluation. A partir de ce que je vois, de ce que je comprends, quelle direction vais-je prendre ? Quelle que soit la violence, des choix sont à faire. Où la Maison de jeunes va-t-elle s'inscrire sur l'axe entre les deux logiques ? La difficulté étant que les choix sont à faire entre deux optiques tout aussi valables l'une que l'autre, et par exemple :

- d'une part, permettre aux jeunes de construire leur identité, d'avoir un espace à eux, « à l'écart et à l'abri de la totalité sociale. Ce désir et cette volonté sont une des traductions de la quête de liberté et de possible des ados. Ils n'impliquent pas – pas forcément – d'avoir cet espace pour en faire quelque chose et pour faire quelque chose. Ce peut être, précisément, pour ne rien faire, pour être simplement entre soi⁶² ».

- d'autre part, ouvrir la Maison à tous, et empêcher cette volonté des jeunes de rester entre soi, parce que des jeunes « autres » vont les envahir.

Pour faire ces choix, un détour par le concept de l'art du discernement moral pourra aider, sans illusions bien sûr.

Il arrive de se sentir coincé « *dans des situations dans lesquelles nous ne voyons pas immédiatement ce qu'il faudrait faire pour bien faire*⁶³ ». Des règles

⁶² *Démocratie(s) et violence(s) : une réflexion collective*. Séminaire CFCC/CESEP 1996-1997. Collection Articulations - CESEP.

⁶³ MALHERBE, J-F, *Autonomie et prévention. Alcool, tabac, sida dans une société médicalisée*. Ed Fides, Montréal et Artel s. c. 1994, p 141.

méthodologiques président à ce travail de la conscience en quête de discernement (« *La méthodologie, c'est comme une carte routière : elle vous indique où sont les routes et les chemins de traverse, mais en aucun cas où aller⁶⁴* »). En effet, certaines situations complexes aboutissent à une impasse morale. « *Que faire pour bien faire dans une telle situation? Rien que l'on puisse accepter sans 'crainte ni tremblement', ... puisque, quoi qu'on fasse, il s'ensuit une conséquence qu'on serait en devoir d'éviter si on pouvait... Face à de telles situations... il n'y a qu'une chose à faire... provoquer délibérément la plus petite catastrophe... parce qu'en agissant autrement, on se rendrait complice d'un mal plus grand⁶⁵* ». C'est la règle du moindre mal.

Le discernement moral offre des balises supplémentaires mais ne propose apparemment pas de pistes concrètes. Cependant, pour réellement pratiquer ce discernement, une méthode concrète peut être proposée. Il s'agit du dialogue intersubjectif. Les situations rencontrées tous les jours en Maison de jeunes, pour lesquelles il faut prendre des décisions, ne permettent pas, le plus souvent, de prendre des décisions qui soient objectives. Il est nécessaire de s'informer auprès des autres pour prendre les décisions les plus éclairées. « *Seule une décision mûrie intersubjectivement, c'est-à-dire en dialogue avec d'autres, plus sages et plus compétents que nous (et qui ne pensent pas nécessairement comme nous) peut-être considérée comme suffisamment éclairée. Ce dialogue intersubjectif est la seule méthode permettant de ne pas prendre des décisions arbitraires⁶⁶* ». Il ne s'agit pas, bien au contraire, de tenter de diluer les responsabilités, car chacun reste responsable de ses propres décisions. En Maison de jeunes, le dialogue intersubjectif doit trouver toute sa place. Certains animateurs se retrouvent seuls. Des administrateurs, des collègues lors de formations ou des collaborateurs au sein de la Fédération peuvent aussi intervenir dans ce cadre.

⁶⁴ Idem.

⁶⁵ Idem, p 143.

⁶⁶ Idem, p 171.

II. Des pratiques concrètes... ou comment mettre de la chair sur des idées...

Un travail sur les publics

Face à la violence, comme face à des dynamiques diverses en Maisons de jeunes, tenir compte des publics fréquentant les lieux est primordial. Lors du travail de réflexion qui a été mené, les animateurs pointaient plus les dynamiques négatives qui ralentissaient, voire empêchaient le déroulement d'un projet de la manière espérée. Quand les dynamiques apparaissent plus positives, les plaintes se font moins entendre.

Quand ces dynamiques dérangent, une possibilité est de travailler sur les publics. Ce qui peut signifier : travailler avec le public présent et adapter la Maison de jeunes à ses projets ; ou tenter d'adapter le public aux projets de la Maison ; ou encore prendre des initiatives en vue de mieux mélanger les publics ; ou enfin le choix de changer le public, de manière douce ou de manière plus énergique, l'énergie pouvant aller jusqu'à l'exclusion.

Se référant à l'échelle tendue entre les logiques pragmatiques et émancipatrices, les Maisons de jeunes, selon les choix qu'elles font, mettront en place des politiques bien différentes à propos des jeunes fréquentant l'accueil ou les ateliers.

Une solution pragmatique sera de changer les publics. L'exclusion des jeunes les plus difficiles pourra être une de ces solutions. Nous avons vu ce que cela pouvait poser comme questions, mais la réalité des moyens en Maisons de jeunes, et certains choix clairement conformes aux missions et valeurs des Maisons de jeunes, peuvent amener à ce genre de décisions. Face à de telles situations, nous avons déjà organisé le débat et désigné les réalités éminemment éthiques qu'il met en œuvre.

D'autres situations, si elles n'excluent pas la dimension éthique, laissent pourtant dans le même temps les possibilités d'organiser un travail concret au sein de la Maison de jeunes et avec les jeunes. Ce sont ces dimensions plus méthodologiques et pédagogiques que nous allons questionner maintenant.

Des pistes dans le travail concret quotidien

• *Des petits trucs*

La perception de la violence est d'abord quotidienne. Des petits trucs sont parfois tout à fait performants. Quand des jeunes tirent la gueule, râlent, répondre de manière joviale et très positive peut changer les comportements. Dans le même ordre d'idées, quand des jeunes crient plutôt que de parler, utiliser la même attitude à leur égard leur fait prendre conscience de l'image qu'ils font passer. Refuser la banalisation et relever tout manquement aux règles de politesse, par

exemple, permet de transformer l'ambiance. Et si le refus de la banalisation peut utiliser l'humour ou la finesse pour transformer, par exemple, des insultes en sobriquets amusants, cela peut même devenir ludique. « *Quand l'insulte "ta mère" se transforme en "sa mère", cela ne choque plus la personne qui la reçoit* »⁶⁷.

• **Le respect, valeur première**

Mettre le respect comme valeur première de la Maison de jeunes influence aussi les choses. Dans une Maison de jeunes⁶⁸, plutôt que de proposer à chacun sa carte de membre, on propose au jeune d'obtenir une carte « respect », qui donne de la même manière accès aux activités de la Maison de jeunes et qui fait référence à trois règles essentielles, liées au respect de soi et des autres sur lesquelles on ne transigera pas. Il revient aux structures de clairement dire, et de manière concrète, les valeurs présidant au fonctionnement de la Maison de jeunes, Maison dont les structures ont la responsabilité, mais aussi Maison dont le bon fonctionnement revient aux jeunes. Faire simple, d'abord, quitte à rendre les choses plus complexes dans d'autres lieux et en référence à des situations plus spécifiques avec les jeunes qui en feront la démarche, permet d'insister sur l'essentiel.

• **Mobiliser les leaders « naturels »**

Les leaders en Maison de jeunes sont parfois un problème, parfois une solution envisageable pour y améliorer la dynamique ; parfois, ils sont à la fois problème et solution.

Quand la Maison de jeunes semble se traîner, quand l'ambiance se fait maussade, quand les insultes deviennent monnaie courante, une réaction s'annonce nécessaire. Une possibilité sera de remobiliser les jeunes. Remobiliser les jeunes, c'est relancer une mécanique qui a déjà fait ses preuves. Interpeller ceux qui sont écoutés par les autres, qui sont capables de « booster » l'ambiance, de prendre des responsabilités diversifiées, bref, investir les jeunes qui ont les compétences de mobiliser les autres. « *Je me suis centrée sur les ados. Tous les "vieux" sont partis, ceux qui venaient juste se vautrer dans les fauteuils et fumer leurs joints, ceux qui ne disaient pas bonjour. Maintenant la MJ a un public de jeunes entre 10 et 19 ans* ».

D'autres jeunes sont aussi leaders mais on les qualifie plus aisément de leaders négatifs, parce qu'ils sont capables d'empêcher la Maison de jeunes de tourner rond. Travailler à partir de ces jeunes peut donc être intéressant. Une réponse pragmatique serait de les sortir du jeu, mais la logique du risque de l'émancipation peut aussi être tentée, d'autant qu'un potentiel de mobilisation existe et est reconnu. Trouver les points d'appuis qui permettent les « accroches » avec le projet

⁶⁷ Cela pose encore la question de la place de la mère et de la femme dans ce type de discours, mais bon, une chose à la fois...

⁶⁸ Le Prisme à Braine l'Alleud.

de la Maison de jeunes peut être un moyen pour faire passer les jeunes du pôle négatif au pôle positif, pour autant que la violence exprimée soit de la violence adolescente ou de la violence conscience.

En fonction de l'influence qu'ils ont sur le public – et si cette dernière n'est pas trop forte et ne s'exerce que sur une partie du public –, ne pas tenir compte de leurs remarques négatives, de leur comportement peu en phase avec une ambiance positive, peut aussi être une méthode de travail qui porterait certains fruits. Il ne s'agit pas de les déconsidérer mais, de la part des animateurs, d'envoyer un message qui voudrait dire que, dans la Maison, on s'adresse prioritairement à ceux qui participent, ou au moins à ceux qui ne cassent pas l'ambiance. Il faudra être vigilant à ce que cette attitude envers eux n'entraîne pas une escalade, mais il est tout à fait possible, au contraire, qu'elle transforme la manière d'être pour se rapprocher des manières d'être d'autres jeunes.

Il peut aussi arriver que ces jeunes décident de quitter la Maison, cette dernière ne correspondant pas, ou plus, à leurs attentes. « *La règle est essentielle pour moi, et certains jeunes ne viennent plus car ils ne sont plus à la recherche d'une Maison avec des règles. Ils cherchent des endroits où ils peuvent boire, fumer... ils vont sur la place de la ville* ». Il est bien clair qu'une Maison de jeunes se doit d'être ouverte à tous mais qu'elle ne doit pas « veiller à conserver à vie la totalité de sa clientèle ». Parmi les plus anciens, certains comprennent ainsi que le lieu n'est plus pour eux. Ils le quittent sans faire d'esclandre, parfois en manifestant un peu de colère. S'émanciper de la Maison de jeunes est aussi une démarche que les jeunes ont à mener un jour. Les y aider en les poussant délicatement vers la sortie n'est pas nécessairement une mauvaise chose...

Parier sur les leaders, qu'ils soient « positifs » ou « négatifs », est un premier pas vers une relance de la Maison. L'émancipation des autres jeunes passe aussi par leur émancipation vis-à-vis de leurs leaders. Le pari sur les leaders n'est pas une méthodologie pertinente sur le long terme ; elle est par contre un point de départ qui vaut la peine d'être tenté.

• **Les jeunes, acteurs dans leur Maison**

Tout à fait en phase avec les missions et porteur de dynamisme, le fait de faire participer les jeunes au développement de la Maison de jeunes et de leur donner des rôles peut créer des dynamiques favorables à une ambiance positive. Encore faut-il que les jeunes aient envie de devenir acteurs dans la Maison. Ne pas vouloir être acteur, ce n'est pas nécessairement être dans une spirale négative mais peut-être, simplement, vouloir utiliser la MJ pour ce qu'elle est aussi – à savoir un espace pour décompresser, où on est à l'abri du regard du monde des adultes (parents et professeurs). « *'L'enfermement' des ados dans leur caverne peut apparaître comme*

une échappée et une tentative d'ouverture d'un lieu où l'on peut se réapproprier des expériences singulières⁶⁹ ».

Indépendamment de cette réaction et dans le respect de sa légitimité, la rencontre quotidienne des jeunes permet aux animateurs de repérer certains d'entre eux comme prêts à assumer des responsabilités diverses au sein de la Maison.

Il est des actions qu'on retrouve souvent dans les Maisons de jeunes. Quand ces dernières ont pour motivation de responsabiliser les jeunes ou de leur permettre de prendre des responsabilités, la volonté d'investir les plus jeunes se manifeste régulièrement. En effet, il apparaît que ces jeunes sont plus sensibles au fait d'avoir à assumer des responsabilités. Ils sont au stade que L. Kohlberg⁷⁰ appelle le stade conventionnel, c'est-à-dire le moment où les jeunes considèrent comme bonne une action qui plaît aux autres (et donc à l'animateur) et où ils estiment avoir à faire leur devoir. Et si faire leur devoir, c'est prendre des responsabilités, hé bien ils sont prêts à l'assumer. Leur donner des tâches de cet ordre devrait avoir des effets bénéfiques sur la Maison et, peut-être, sur leur parcours dans le long terme au sein de la Maison, voire de ses structures. C'est en tout cas le pari que font régulièrement les Maisons de jeunes.

La difficulté du mélange des publics

La question du mélange des publics est souvent abordée. Les publics diversifiés sont des réalités en Maisons de jeunes, qui créent des dynamiques différentes, sans qu'on en comprenne nécessairement les raisons. Les publics sont hétérogènes, parce que des cultures différentes ont à cohabiter : les cultures des origines ethniques, comme les cultures liées aux modes de vie, aux musiques, aux vêtements. Mais le public est aussi hétérogène, en fonction des classes sociales auxquelles ils appartiennent, en fonction de l'âge des différents groupes, en fonction parfois des quartiers desquels sont originaires les jeunes, en fonction du sexe également.

Certaines Maisons de jeunes semblent arriver à marier harmonieusement la diversité. D'autres paraissent dans le même processus, mais, à l'analyse, on se rend compte que certains publics n'y trouvent pas leur place. « *Un groupe de filles monte un projet de voyage. Un cours est organisé pour les jeunes de l'accueil. Il y a 10 filles pour 3 ou 4 garçons. Du coup, les autres garçons ne sont plus intéressés parce qu'il y a trop de filles* ».

⁶⁹ *Démocratie(s) et violence(s), op. cit.*

⁷⁰ Nous aborderons de manière plus détaillée le travail de L. Kohlberg dans le chapitre *la responsabilité des jeunes en question*.

D'autres Maisons de jeunes sont, quasi totalement en échec par rapport à ce critère, et présentent un public homogène, alors que la réalité du quartier est vraiment « multi tout », et que des jeunes « différents » ont déjà tenté d'y entrer, en vain.

Admettre cette homogénéité, c'est accepter qu'une certaine violence s'exerce à l'encontre des jeunes qui n'ont pas accès aux locaux, c'est admettre les discriminations, c'est reconnaître les différences, et admettre qu'elles ne doivent pas être dépassées. Comment les Maisons de jeunes pourraient-elles réclamer l'égalité et une place pour chaque jeune, si elles-mêmes continuent à former des ghettos, à laisser moins de place à certains qu'à d'autres ? L'importance de l'ouverture aux autres est une mission essentielle des Maisons de jeunes.

Le message doit être clair, de la part de l'équipe d'animation et du conseil d'administration. Un message clair, ce n'est cependant pas une méthodologie lourde et carrée. C'est, dans la négociation, le débat que la Maison peut s'ouvrir à d'autres publics. Mais l'abandon de cette mission, c'est la reconnaissance que l'égalité entre les jeunes n'est pas une priorité pour la Maison de jeunes. Et faire passer ce message aux jeunes, c'est leur dire que les violences les plus intolérables sont permises.

Le débat, la parole, sont sources d'avancées démocratiques s'ils sont utilisés intelligemment. Les jeunes ne sont pas toujours prêts à cette parole, parce que, trop jeunes, ils n'ont pas encore la compétence pour de tels débats, ou parce que la période dans laquelle se trouve la Maison de jeunes est plus propice aux activités ludiques, délassantes et sans enjeux clairement définis. On ne peut exiger des jeunes qu'ils soient toujours participatifs et citoyens : cette démarche d'apprentissage est progressive et demande des temps d'arrêt.

Certaines Maisons de jeunes travaillent avec des publics différents, mais en séparant les moments d'activités pour qu'ils n'aient pas à se rencontrer. Cette manière de faire permet aux différents publics de fréquenter la Maison, ce qui constitue une première avancée. Cette méthode pourrait cependant encore renforcer ce sentiment de répartir la vie de la MJ dans des ghettos. Il y aurait « le ghetto des rappers », « le ghetto des rockeurs », « le ghetto des filles »,...

Ce passage par les ghettos est peut-être un passage obligé, et il est acceptable à condition de vouloir le dépasser, lui aussi. Si les jeunes fonctionnent, chacun dans sa case, pourquoi ne pas inclure le jeu dans une case plus générale, celle de la Maison de jeunes, en amenant les jeunes de ces cases à se rendre compte qu'ils jouent dans « ce jeu » plus large. A partir de la culture de chacun, à partir des personnalités diverses, des âges différents, les jeunes pourraient aussi se retrouver en restant chacun dans sa case, autour d'une thématique commune. Pendant 3 mois, 6 mois, un an, les différents ateliers travaillent autour de ce thème, l'objectif

étant, à la fin de l'année, de présenter aux autres jeunes, à l'environnement, comment ils ont mis en oeuvre leurs idées, leur créativité. Sans être dans la fusion, l'objectif a pu se faire commun, des rencontres deviennent peut-être possibles. Surtout si les animateurs ont été vigilants à rendre, voire à susciter la mise en place de ces passerelles.

Les règles

La définition de l'autorité, et la manière de se situer par rapport à elle, est problématique au sein des Maisons de jeunes. En effet, les animateurs se sentent souvent coincés entre l'utopie positive du Décret fondant les Maisons de jeunes, qui évoque très clairement les notions de démocratie, de citoyenneté, de participation des jeunes. Dès lors, il semble définir un cadre de fonctionnement assez normé pédagogiquement et méthodologiquement, ainsi que la réalité du terrain où la participation n'est pas toujours évidente et où la mise en place d'autorités, de règles diverses parfois ressenties très contraignantes font penser aux animateurs que leurs attitudes seraient moins citoyennes et moins démocratiques que ne le proposerait le Décret. Face aux violences et aux comportements qui apparaissent inadéquats pour un bon développement des Maisons de jeunes, ces attitudes, plus normatives, plus régulatrices (la logique pragmatique gestionnaire) apparaissent, pourtant, les seules tenables et à maintenir pour un simple fonctionnement correct des Maisons. Aux dépens d'un objectif ambitieux, le développement de la démocratie, de la citoyenneté, et de la participation des jeunes au sein de la Maison. « *Dans ces moments de violence extrême, c'est clair que si on prend des décisions nettes et cadrées, la violence peut diminuer en un certain laps de temps et on peut peut-être recommencer à construire.* »

Les animateurs, à partir de leurs pratiques concrètes, expérimentent cette mise en place de l'autorité dans ce cadre particulier. Une réflexion est nécessaire sur l'application de l'autorité dans un cadre démocratique, sur les questions que cela pose, et sur les logiques qui sont à construire pédagogiquement et méthodologiquement à l'intérieur de ce cadre.

Il convient également de rappeler que la Maison de jeunes n'est pas seulement un lieu de démocratie, de citoyenneté et de participation, mais aussi un lieu où ces attitudes fondamentales sont mises au travail avec les jeunes. Ces derniers, par rapport à de telles valeurs, sont en phase d'apprentissage, et la Maison de jeunes est un lieu qui paraît important à cet apprentissage.

Préciser le cadre

Pour faire fonctionner une organisation comme une Maison de jeunes, il est normal d'en définir le cadre. Quand la Maison rencontre des situations plus problématiques, la précision du cadre s'impose d'autant plus. S'il est important d'énoncer clairement les missions d'ouverture, d'autonomisation du jeune, de la facilitation à l'expression, parce que là est l'essentiel de ce qui va ou devrait se passer en Maisons de jeunes, il sera également important de préciser le cadre normatif qui permettra à ces missions de se développer. La démocratie, la citoyenneté, ce n'est pas permettre tout à tous, et affirmer que chacun est capable de développer des actions à son bénéfice et au bénéfice de la collectivité sans s'intéresser à l'avis des autres. La démocratie, ce sera, surtout, permettre à chacun de développer des projets qui l'intéresseront, mais dont les bénéfices serviront également la collectivité. C'est pour cette raison que le cadre normatif sera nécessaire.

Evaluer l'importance de ce cadre normatif dans l'organisation générale de la Maison influencera évidemment la manière dont il sera mis en place. Dans la réalité à laquelle ils sont confrontés, les animateurs se permettront un règlement léger, si la réalité de la Maison s'inscrit dans une dynamique positive. Les normes seront plus strictes, voire très strictes, si la dynamique est moins constructive. Mais, même des normes strictes se devront d'être validées par les missions essentielles de la Maison de jeunes. Une norme n'a, en effet, de sens en démocratie, que si elle permet à cette dernière de gagner du terrain. Et certaines normes légères pourraient amener à un déni plus important de démocratie qu'une norme lourde. Un cadre est donc une réalité importante et nécessaire, constitutive de démocratie et de citoyenneté.

Le règlement d'ordre intérieur ou le rapport à la loi

L'avantage premier du règlement d'ordre intérieur, c'est que c'est lui qui indique publiquement les règles, ainsi que la réaction prévue si une règle est enfreinte. Ce règlement permet donc la cohérence, la réaction adéquate, ainsi que d'éviter l'arbitraire d'un adulte par rapport à un comportement qui le dérangerait, lui, alors que ce comportement ne serait pas prévu par le règlement.

Le règlement d'ordre intérieur d'une Maison de jeunes vise prioritairement au bon fonctionnement de la Maison de jeunes. Il concerne la Maison et les jeunes qui la fréquentent. Ce n'est pas le règlement d'ordre intérieur au sein de la Maison de jeunes qui aura pour objet de répondre aux sollicitations extérieures, des autorités communales ou des parents, par exemple. Les enjeux de ces instances qui ont aussi pour fonction (du moins en partie dans le chef des pouvoirs communaux)

l'éducation des jeunes, ne sont pas nécessairement les mêmes que les enjeux d'une Maison de jeunes. Il est normal pour les autorités communales, qui ont à gérer l'ordre au sein de la commune, d'envisager pour ces jeunes une formation à la citoyenneté républicaine (selon la définition conceptuelle d'Alain Touraine, qui si on en garde l'essence conceptuelle, s'applique tout aussi bien à un... royaume !). La Maison de jeunes a, au contraire, dans ses missions de mettre en place une citoyenneté démocratique.

La citoyenneté démocratique et la citoyenneté républicaine

A partir du livre d'Alain Touraine « Qu'est-ce que la démocratie ? »⁷¹, nous pouvons développer les différences entre citoyenneté démocratique et citoyenneté républicaine.

En « république », l'Etat⁷² définit du haut de sa « grande compétence » ce qui est juste et bon, se concevant lui-même comme l'agent de valeurs universelles et créant la société par la loi. Une loi typiquement républicaine « *relève d'une vision civique et active de la citoyenneté en ce qu'elle exige non seulement la conformité à une norme unique... mais encore en ce qu'elle est une pédagogie. ...La pédagogie législative... a toujours une caractéristique, celle de se légitimer par l'ambition de réformer les comportements non conformes à l'idéal que l'on croit bon pour les hommes. ... La (") république (") rappelle (à l'individu) qu'il doit se conformer à la norme civique ou, à défaut être soigné ou puni*⁷³ ».

En démocratie, cette définition du juste et du bon évolue au travers des acteurs, mais avec l'évidente nécessité de reconnaître chaque jour mieux chacun d'eux. C'est la politique du sujet.

Quand la « république » cherche l'unité, la culture démocratique protège la diversité. Quand la « république » donne le rôle central à l'Etat, la démocratie le donne aux acteurs sociaux. La « république » semble oublier ce rôle essentiel de l'Etat au service des acteurs sociaux (dans le sens où les acteurs le définissent, et non, dans le sens où l'Etat pourrait être tenté de le définir lui-même), alors que la démocratie définit son cadre notamment par la possibilité que les acteurs ont à s'opposer aux décisions étatiques. Mais « *il ne suffit pas qu'un système politique permette la résistance à l'Etat pour qu'il soit démocratique ; la limitation du pouvoir n'est qu'un des principes constitutifs de la démocratie, mais il en est une composante indispensable*⁷⁴ ». Pour simplifier (voire caricaturer un peu), on peut dire à la suite de l'auteur que la logique républicaine descend de l'Etat vers le système politique

⁷¹ TOURAINE, A., *Qu'est-ce que la démocratie ?*, Ed Le livre de poche, 1994.

⁷² L'Etat, c'est le pouvoir central et les pouvoirs locaux.

⁷³ EHRENBERG, A., *L'individu incertain*, Ed Calmann-Levy, France 1996, p 104.

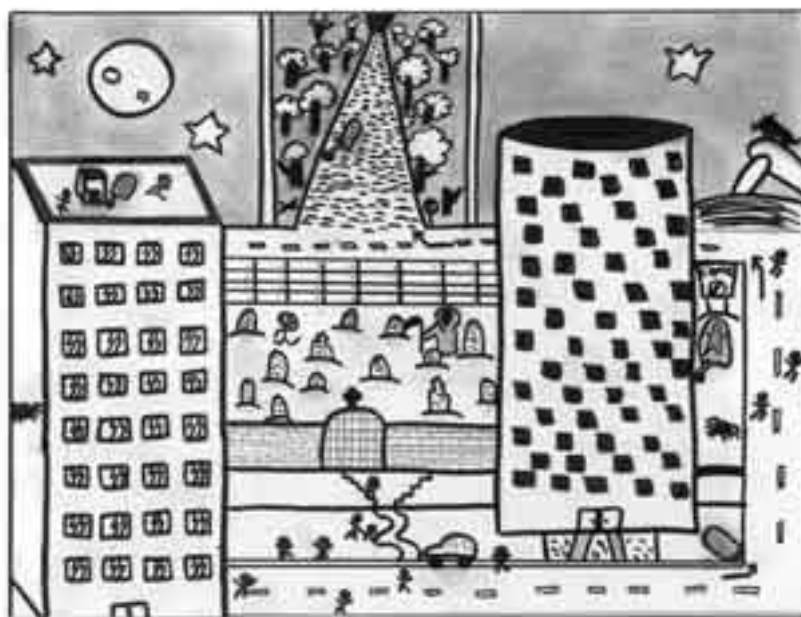
⁷⁴ TOURAINE, A., *op. cit.*, p 70.

puis vers la société civile, la démocratie défendant, elle, la logique qui va de la société civile, vers le système politique puis vers l'Etat. Ce qui mène la démocratie à réfléchir en vue d'une évolution des rapports sociaux, à un changement de l'histoire et à repenser l'existence collective, tandis que la « république » s'engage dans une série de positions et de décisions, qui visent « à sanctionner la spécificité d'un régime pensé désormais dans la stabilité de la longue durée⁷⁵ ».

Dans une Maison de jeunes un cadre est nécessaire pour permettre la créativité, l'expression, le débat conflictuel, mais la MJ n'a pas pour fonction de mettre des limites éducationnelles. L'éducation des jeunes est importante, et même essentielle en Maison de jeunes, mais elle se construit dans la confrontation à l'autre, dans la mise en évidence des désaccords, dans la possibilité de montrer du doigt des fonctionnements sociaux qui restreignent la démocratie, aux travers de valeurs que les jeunes pourraient estimer bafouées, comme l'égalité, la liberté et la solidarité, par exemple. Si la violence dans une logique républicaine ne mérite que la sanction, dans une logique démocratique, et plus encore dans la logique culturelle qui caractérise les Maisons de jeunes, elle sera analysée comme outil d'expression par rapport à de telles valeurs bafouées. La logique républicaine vise à éradiquer la violence juvénile, la logique démocratique et culturelle vise à ce que les messages sous-jacents à cette violence puissent être entendus, parce qu'ils ont du sens et peuvent être porteurs ou à l'initiative de changements sociaux.

Le règlement d'ordre intérieur poursuit les mêmes objectifs. On ne fait pas un règlement d'ordre intérieur pour en faire un, parce que c'est prévu dans le Décret, et parce qu'on pourra l'afficher sur les murs de la Maison de jeunes, ou le distribuer à tout nouvel arrivant. Un règlement d'ordre intérieur précise les règles du vivre-ensemble (les droits et les devoirs), plutôt que d'indiquer les interdits. Dans une Maison de jeunes, il est important que les jeunes sachent comment sont faites les règles, qui les décide, comment, et pourquoi. Dans une Maison de jeunes qui vit, les règles ne sont pas immuables, les publics évoluent, les règles du vivre-ensemble aussi. Il faut, dès lors, pouvoir remettre en cause ce règlement, selon des règles démocratiques claires. C'est un travail permanent qui mobilise la participation des jeunes, et ce ne sera donc pas un travail facile. Mais il ne faut pas s'en priver. C'est un outil qui crée du sens autour et dans la Maison.

⁷⁵ RUBY, C., *La solidarité*, Ed Ellipses, Paris 1997, p 66.



La responsabilisation des jeunes en question

Les dimensions de participation et de responsabilisation ont pris une place importante dans le débat avec les animateurs, en lien avec la thématique essentielle de la recherche.

Il est pédagogiquement intéressant de mettre en place ce règlement d'ordre intérieur avec les jeunes ou, au moins, en collaboration avec eux. Responsabiliser les jeunes autour du règlement d'ordre intérieur est une logique répandue au sein des Maisons, et les animateurs n'entendent pas remettre en cause cette pratique. Cependant, ils s'inquiètent également d'un certain manque de maturité des jeunes, et donc du peu de pertinence que pourrait avoir un tel règlement à leur égard.

Dans le travail que nous avons organisé, la dimension de responsabilité des jeunes, le niveau de responsabilité qu'il est pertinent de leur donner (de leur laisser) méritait réflexion. Nous avons analysé cette dimension en terme pédagogique, en terme d'apprentissage démocratique et de citoyenneté, ainsi qu'en terme de fonctionnement de l'organisation. Nos points de départ sont, le cadre théorique proposé par L. Kohlberg sur le développement moral cognitif, et la notion de « trajet participatif et citoyen ».

Lors de notre rencontre avec Jean-Louis Genard, celui-ci a posé la question des finalités politiques des Maisons de jeunes et des capacités des jeunes à les assumer, faisant référence à la théorie du développement moral cognitif chez Lawrence

Kohlberg. Résumons trop brièvement la position (provocatrice) de Jean-Louis Genard⁷⁶ : « *Les finalités politiques des Maisons de jeunes projettent sur les jeunes des capacités qu'ils n'ont pas* ».

Lawrence Kohlberg⁷⁷ a identifié trois niveaux de développement moral, se présentant toujours dans le même ordre, quelles que soient les cultures où l'enfant ou le jeune se développe.

- Le niveau préconventionnel

A ce niveau, on répond aux règles de l'entourage et aux étiquettes de « bien et de mal » en termes de conséquences physiques ou hédonistes d'une action (punition, récompense, échange de faveurs) ou en termes de la force physique de celui qui dicte les règles.

- Le niveau conventionnel

Répondre aux attentes de la famille ou du groupe sont des valeurs en soi. Cela correspond à une volonté de conformité, de loyauté, de maintien de l'ordre social et à une identification.

- Le niveau post-conventionnel

Présence claire d'une volonté de définir des valeurs et des principes moraux qui ont une validité et une application indépendamment de l'autorité des groupes ou des personnes qui présentent ces principes et de l'identification d'une personne avec son groupe.

La théorie du développement cognitif explique qu'il ne faut pas trop rapidement envisager des responsabilités pour les jeunes. Ceux-ci ne seraient effectivement pas tous capables de s'attacher à cette prise de responsabilité.

Partant de cette affirmation de L. Kohlberg, doit-on comprendre le Décret comme une obligation à considérer les jeunes comme tous responsables, ou plutôt, comme un incitant à travailler à une meilleure participation des jeunes aux activités de la Maison de jeunes, à son fonctionnement, à son rapport à l'extérieur, et finalement à une participation citoyenne des jeunes à la société, dans laquelle la Maison de jeunes et eux-mêmes sont parties prenantes (le trajet participatif et citoyen) ?

S'il faut comprendre le Décret comme obligation, les Maisons de jeunes peuvent, effectivement, se retrouver devant une mission peu compatible avec leur objet même, si les jeunes membres de la MJ sont au stade conventionnel décrit par L. Kohlberg, et que dès lors ils ne peuvent qu'assumer les responsabilités qu'on leur

⁷⁶ Pour y revenir, en débattre et construire à partir d'elle par la suite.

⁷⁷ A partir de KOHLBERG, L., *Essays on Moral development*, Harper and Rows Pubs, New-York et San Francisco, vol I, pp. 409 et suivantes (traduction C. Bouchindhomme dans HABERMAS, J., *Morale et communication. Conscience morale et activité communicationnelle*, Ed. Cerf, Paris, 1986.

délèguerait, alors qu'il s'agirait plutôt d'assumer le fait de prendre des responsabilités.

S'il faut, par contre, comprendre la responsabilisation des jeunes en Maisons de jeunes comme une finalité, la mission n'est plus impossible, parce qu'elle n'est qu'à construire, en prenant le temps nécessaire et en acceptant de se confronter à des réalités qui confirment la nécessité de prendre son temps. Dans ce cadre, il n'y a plus obligation de résultats, il y a par contre une obligation de mettre en place les moyens pour aboutir. Relevons cependant qu'une Maison de jeunes qui ne comprendrait pas de jeunes au stade post-conventionnel, ce qui est tout à fait imaginable, se verrait dans l'obligation décrétée d'avoir en son CA des jeunes de la Maison de jeunes qui n'en auraient pas réellement les compétences. Ce à quoi, une première réponse objective précise que l'âge légal pour appartenir à un conseil d'administration est bien de 18 ans et qu'à cet âge, quel que soit le niveau de développement moral d'un jeune (ou d'un adulte d'ailleurs !), il a droit à faire partie d'un CA. Si c'est légalement irréfutable, pédagogiquement et de manière organisationnelle (pour la Maison de jeunes) cela peut poser question. Nous avons tenté d'y répondre.

Reprenant les différents stades proposés par L. Kohlberg, on peut estimer que les jeunes fréquentant les Maisons de jeunes se trouvent aux stades conventionnels et post-conventionnels. On peut espérer que ceux qui se trouveraient encore au stade préconventionnel seront minoritaires.

Un travail en termes de responsabilités est à mener avec les jeunes qui se trouveraient aux deux stades suivants.

Certains jeunes, peut-être minoritaires (?) dans les Maisons de jeunes, se trouvent à un stade post-conventionnel. Ne pas tenir compte de leurs compétences, est une double erreur. La première erreur est qu'on leur refuserait de participer à la prise de décisions alors qu'ils en ont les compétences et que, dès lors, on limiterait le processus démocratique à certains qui seraient dans les grâces d'on ne sait qui, ce qui est bien entendu paradoxal avec la notion même de démocratie. La seconde serait, qu'arrivés au stade post-conventionnel, ils auraient bien besoin de confirmer ces compétences morales acquises en les affirmant dans des fonctions où elles seraient utiles pour l'organisation, comme pour eux-mêmes. *« Les justifications que donne un jeune administrateur, par rapport à une décision, a autant d'importance qu'une justification d'un adulte. Cela pose le problème du contre-pouvoir du jeune qui peut être dérangeant au sein du CA. Mais dire qu'un jeune n'est pas compétent pour telles choses, comme le licenciement d'un animateur, par exemple, alors que l'adulte oui, ça, ça me pose problème ».*

Mais l'interpellation des animateurs concernait, et nous l'avions bien compris, les jeunes qui se trouvent au stade conventionnel. C'est pour eux que cette dimension

de responsabilité, présente dans le Décret, est intéressante et interpelle. C'est pour cette raison que l'idée de trajet participatif et citoyen mérite d'être développée.

Un trajet participatif et citoyen en Maison de jeunes

Revenons à la définition que L. Kohlberg donne à son stade conventionnel. Cette définition précise que le jeune est satisfait quand il répond aux attentes, et quand il peut démontrer son respect de l'autorité, son sens du devoir. Il est donc tout à fait capable de respecter des tâches (responsabilités) qui lui seraient assignées. Cela pourrait être le premier stade d'un trajet participatif et citoyen. Il s'agit cependant plus du sentiment, que ce jeune, exerce des responsabilités, que de leur exercice réel.

Devrait dès lors se construire ce trajet pour une véritable prise de responsabilité, un véritable parcours pour un meilleur développement moral, parcours naturel au demeurant, chaque individu ayant à l'assumer au cours de son existence. Cependant, offrir les outils pour que ces individus puissent l'assumer au mieux, et pour que la tâche leur soit facilitée, est une tâche pédagogique citoyenne. Que la Maison de jeunes puisse transmettre de tels outils⁷⁸ à ses membres, quoi de plus évident !

Partant d'un jeune au stade conventionnel, lui permettre d'avancer vers le stade suivant, nécessite d'abord qu'il trouve la motivation nécessaire pour faire un travail sur les valeurs qui le guident. Cette motivation sera facilitée si le jeune est reconnu et respecté dans sa singularité en tant que personne. Dès ce moment, on se rend compte de l'importance que peut revêtir une Maison de jeunes, le rapport entre un animateur et ce jeune pouvant être déclencheur de ce sentiment d'être reconnu et respecté, et lui offrir ainsi l'assurance affective dont il a besoin dans ce développement.

Il faudra ensuite introduire le jeune aux questions normatives, tant sur le plan personnel que sur le plan de ses rapports à autrui. Le jeune doit apprendre que les choix de jugement ou d'action qu'il pourrait entreprendre, pourront avoir des conséquences pour autrui. L'apprentissage de la décentration s'inscrit dans ce processus. Le jeune ne se centre plus sur lui-même, il peut entendre ce que vivent les autres, le comprendre, et tenir compte de leurs avis et désirs lorsqu'il a à prendre des décisions.

Les positions individuelles, pour intéressantes qu'elles soient, ne peuvent être validées qu'intersubjectivement. Il faudra permettre au jeune de confronter ses arguments aux arguments des autres, pour fonder ensemble une position qui

⁷⁸ Cette réflexion est construite, notamment à partir de la réflexion menée par LELEUX, C., *Apports et critiques de la théorie de Kohlberg*, in *Entrevues*, n°23, septembre 1994.

obtiendrait l'assentiment général. Si la position du jeune n'est pas validée, cela lui permet cependant de comprendre pourquoi les autres ne valident pas.

Ce parcours idéal pourrait ne pas tenir la route si on le confronte à la réalité telle qu'elle apparaît en surface. Il est vrai que, confrontée aux violences quelles qu'elles soient, certains animateurs pensent assez naturellement que les prises de responsabilités de ces jeunes à la marge ne sont pas envisageables.

Si on accepte la typologie des violences, il semble cependant que dans les cas des violences adolescentes et des violences conscience, les jeunes pourraient être preneurs de cette dimension de la responsabilité. La construction d'une identité passe également par le développement moral, les jeunes en ont conscience. La difficulté est que cette identité se construit aussi sous le regard des autres et particulièrement des pairs, toujours prompts, parfois sans réels fondements, à apostropher un jeune qui prendrait un rôle inattendu.

Les activités liées à la parole sont parmi les plus porteuses à ce propos. Que les ateliers soient centrés autour du théâtre, de la chanson, de l'écriture, ils sont des foyers susceptibles de favoriser ces prises de responsabilités.

Mais l'accueil est aussi un lieu favorable au développement de cette dimension chez les jeunes. Il s'agira, pour les animateurs, de véritablement animer les accueils autour de la parole, d'organiser une méthodologie de travail discrète dans ce lieu central, une méthodologie simple, qui distribue la parole, empêche que les arguments des uns soient coupés par d'autres, encourage au respect de la prise de parole de chacun, et du contenu de cette parole. C'est un travail de tous les instants, ce qui ne signifie pas qu'il faille agir en ce sens à chaque instant. Les jeunes ont parfois envie de dire les choses en dehors de tout cadre, et c'est tout à fait respectable. Mais, même en dehors d'un cadre, l'animateur peut parfois rappeler sa présence en revenant à une valeur essentielle d'une communication entre gens qui souhaitent se respecter.

C'est de cette façon que, par étapes progressives, peut se construire un trajet citoyen. Parier sur les compétences des jeunes, mais, dans le même temps, éviter les illusions qui ne se confronteraient pas aux réalités du développement des jeunes, dont le développement moral fait bien sûr partie, et avancer à petits pas dans la vie quotidienne de la Maison de jeunes. Tout en sachant que certains répondront, d'autres moins, et que certaines réponses prendront du temps.

Passant d'une prise de responsabilité dictée par un animateur, un jeune pourra ainsi arriver tranquillement à une prise de responsabilité assumée, d'abord dans une échelle raisonnable (l'implication dans un projet, à l'accueil, au CA, ...) puis, au fil des opportunités, prendre d'autres responsabilités, pour autant que ce soit son choix. Ce choix qu'il faudra lui laisser ! Assumer des responsabilités qu'il aurait envie d'assumer, tout en respectant le fait qu'il n'ait pas envie de tout assumer.

Peut-être décidera-t-il un jour de s'engager dans d'autres mandats à responsabilités hors de la Maison de jeunes. Si cela se passe, c'est que c'est l'aboutissement d'un processus (heureux) qui devait mener ce jeune-là, jusque là.

Revenons à ces jeunes dont on disait qu'ils n'avaient pas la compétence pour participer à un Conseil d'administration. Etant au stade conventionnel, c'est vrai qu'ils n'assumeront pas fondamentalement certaines décisions, mais ils y participeront avec leur bonne foi et leur volonté de répondre positivement aux sollicitations. Cette réalité sera pour eux un apprentissage intéressant, où on pourra leur démontrer la reconnaissance qu'on peut avoir de leur singularité, où ils pourront se rendre compte que les décisions prises par un CA ont une influence sur la vie quotidienne de la Maison de jeunes, que des débats houleux peuvent se tenir, mais que de ces débats doivent sortir des décisions qui engageront la Maison. La participation au Conseil d'administration, c'est la prise de responsabilité effective, mais cela pourrait être, et c'est conforme aux missions d'une Maison de jeunes que de proposer cela, un apprentissage de cette responsabilité, apprentissage au contact de la réalité (un contrat d'apprentissage en somme).

Probablement qu'à ce niveau, un travail pédagogique devrait être mené (la construction d'outils d'information, des propositions de formation, un parrainage des plus jeunes par les plus âgés, ...) auprès de ces jeunes en apprentissage participatif, mais aussi auprès des administrateurs, peut-être pas assez habitués à cette logique plus pédagogique que gestionnaire. Mais là est la complexité vivifiante d'une Maison de jeunes qui s'inscrit dans un contexte démocratique et citoyen.

L'importance du processus démocratique

C'est, en effet, le contexte démocratique et citoyen qui donne le cadre essentiel de la participation des jeunes aux responsabilités des Maisons de jeunes. C'est à partir de ce processus démocratique (et donc, hors de la simplicité) que se définiront, malgré tout, les places de chacun. Le processus démocratique est donc bien un défi pédagogique, et il doit être compris en ce sens par les adultes qui encadreront les jeunes dans cette démarche. Car c'est bien là une réalité d'une Maison de jeunes : un lieu démocratique, d'accord, mais un lieu d'apprentissage démocratique surtout. Et une réalité démocratique où certains auront plus de pouvoir que d'autres parce qu'il est légitime qu'ils en aient plus. C'est, pour les adultes présents auprès des jeunes, le passage d'une relation égalitaire à une relation hiérarchique, comme évoqué par Bernard Devos.

Les bases d'une autorité démocratique sont présentes dans le Décret, qui précise les missions d'une Maison de jeunes. Il prévoit la consultation des jeunes pour la mise en place puis pour toute modification du règlement d'ordre intérieur.

Ce qui apparaît important pour les jeunes, et pour un fonctionnement efficace d'une Maison de jeunes, c'est que les places soient alors bien définies, que des procédures soient mises en place en cas de contestation, et que l'autorité soit légitimée. La légitimité sera d'autant plus forte qu'un processus transparent aura été mis en place, que les décisions qui pourraient contraindre, aient un sens qui soit bien compris des jeunes, et que ce sens ouvre des perspectives pour la Maison et pour les jeunes qui la fréquentent.

L'importance de la réciprocité de la loi doit également être évoquée. Il ne peut être question, pour les jeunes qui l'ont exprimé avec une certaine véhémence dans leurs témoignages, que la loi ne s'adresse pas à ceux qui ont une parcelle de pouvoir. Si des différences peuvent être faites selon les statuts de chacun, elles doivent être clairement définies.

Le rapport à l'autorité et à la loi impose aux Maisons de jeunes de réfléchir au processus pédagogique qu'elles mettent en place pour et avec les jeunes. Il paraît évident que ce processus pédagogique se travaille d'abord in situ, sur des situations concrètes et quotidiennes, et qu'il est, dans ce contexte, important de préciser aux jeunes (avec des différences possibles selon les statuts à expliquer) :

- où et pourquoi ils ont quelque chose à dire...
- quand ils n'ont rien à dire...
- et quand ils n'ont rien à dire, que peuvent-ils dire quand même, où, et selon quelles procédures.

Le retour à la gestion pragmatique

La réalité quotidienne des Maisons de jeunes impose parfois un retour au pragmatisme gestionnaire. Face à un acte répréhensible (et violent par exemple) dans la Maison, l'application du règlement dans ce qu'il peut avoir de coercitif et donc de sanctionnel ne paraît pas évitable. De la réaction intuitive à l'évaluation nécessaire, le travail se met en place. Nous l'avons déjà abordé. L'évaluation doit permettre une organisation plus adéquate de la Maison de jeunes. Mais réagir à ce qui s'est passé de très concret est parfois aussi nécessaire. Au delà de la première réaction, au-delà d'un travail de compréhension mené avec les jeunes fautifs, au-delà d'une collectivisation de la problématique, il faut parfois revenir sur les faits concrets et marquer le coup. La sanction peut être envisagée et doit parfois l'être. Il y va de l'intérêt des jeunes acteurs de l'acte violent, mais également des autres jeunes, ainsi que de la structure. Il s'agit d'un travail où chacun est sujet et responsable, et où la responsabilité vis-à-vis des actes violents commis, doit être

reconnue : « *Le droit à être reconnu responsable, à répondre de leurs actes ne peut leur être marchandé sous prétexte de les défendre des injustices*⁷⁹ ».

Mais des sanctions sont-elles toujours utiles ? Quelles en sont les limites ? Quelle est la place des jeunes et du jeune sanctionné dans les décisions prises ? Quelle est la place pour la négociation ? Comment les jeunes peuvent-ils faire appel d'une sanction ?

Une sanction en elle-même est aussi une violence. Pour que cette violence devienne compréhensible ou au moins acceptable, pour le jeune sanctionné et pour les autres jeunes, il faut qu'on lui donne du sens.

Deux types de sanctions sont envisagés : les sanctions collectives et les sanctions individuelles. Face à des insultes, au bâtiment dégradé, aux menaces, une réaction de l'équipe d'animation : on ferme. Cette réaction équivaut à une sanction collective. Elle est aussi vécue par les animateurs qui l'appliquent comme un moment d'arrêt qui permet « *à chacun de rentrer chez soi et d'essayer de réfléchir à ce qu'il y a moyen de faire* ».

Les Maisons de jeunes mettent en place des manières de travailler qui, sans être réellement des sanctions, peuvent faire évoluer considérablement la vie d'une Maison de jeunes.

Certaines difficultés sont gérées en mettant en place des règles très précises, qui, notamment, ouvrent l'accès à la Maison de jeunes. Dans une Maison par exemple, la première chose que les jeunes font en arrivant, c'est de s'inscrire concrètement (écrire son nom sur une liste) à l'activité choisie lors de leur présence. Il n'est pas possible de fréquenter la Maison sans cette inscription. Dans une autre Maison, la carte de membre est obligatoire, et pour y entrer, il faut avoir sa carte, et sonner pour qu'on ouvre la porte. Le cadre est (très) précis et balise nettement les comportements possibles, puisqu'un écart de conduite risque de faire perdre le droit d'entrée au jeune.

Face à des situations qui ont été vécues très difficilement par les animateurs, il est difficile de redémarrer dans des relations de confiance, dans des débats. Les équipes d'animateurs proposent alors l'application d'un cadre le plus serré possible, qui n'accepte plus le moindre écart de conduite.

Cette réaction semble légitime quand les événements violents ont débordé. Ce débordement demande une réponse rapide et très ordonnée. Mais cette réponse doit s'envisager comme point de départ vers des avancées qui ramèneront la structure à d'autres réalités plus proches d'une structure de Maison de jeunes. Si

⁷⁹ CHAMBEAU, M., *Travail social et violences (2ème partie). Se situer face à la violence dans le travail social*, Travailler le social, n°26, 1999, p 28 et VAILLANT, M., *De la dette au don*, in *De la dette au don, la réparation pénale à l'égard des mineurs*, Paris, Ed ESF, 1994, p 135.

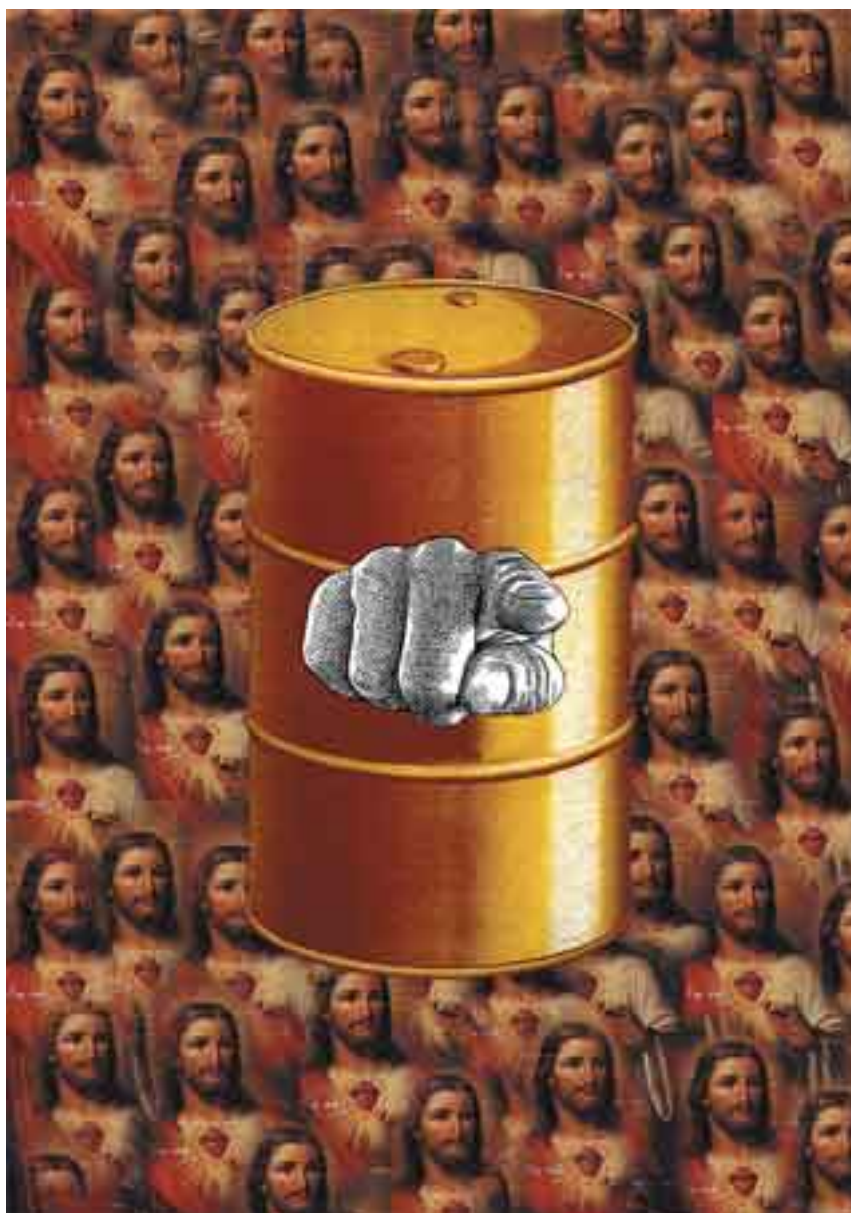
l'idée est de maintenir ce cadre, les missions d'une Maison de jeunes ne peuvent plus être atteintes, et définissant ainsi d'autres missions, l'association devrait se trouver d'autres moyens de fonctionnement.

Parmi les possibles sanctions individualisées, l'exclusion de la Maison occupe une place particulière. Cette place est particulière parce qu'elle s'oppose a priori au Décret qui indique que la Maison de jeunes est ouverte pour tous les jeunes. Le Décret précise cependant cette ouverture à tous dans le cadre du respect de la déclaration des droits de l'homme. Il n'en reste pas moins que cette volonté d'ouverture à tous, questionne sérieusement tout type d'exclusions. Des exclusions ciblées peuvent cependant parfois résoudre pragmatiquement le problème posé par la violence au sein de la Maison.

En plus de la problématique de la confrontation inéluctable au Décret, d'autres questions sont cependant posées à propos de ce type de sanction. L'exclusion d'une Maison de jeunes n'est-elle pas plus violente encore que les actes qu'auraient pu commettre ces jeunes ? N'y a-t-il pas légitimation de la violence institutionnelle face à une violence de certains jeunes ? Ces derniers pourraient cependant argumenter, si on leur en donnait les moyens et l'occasion, pour démontrer une certaine légitimité de leur violence. En expliquant peut-être qu'elle repose sur le déficit démocratique et citoyen qu'ils rencontrent hors de la Maison de jeunes (à l'école, dans les quartiers,...) ou au sein de celle-ci ?

« A la Maison de jeunes, on avait fait le choix de n'exclure personne. Conclusion ? On fermait la Maison régulièrement, les animateurs s'en vont dans un autre boulot. Je pense que la Maison de jeunes doit être un lieu d'accueil, mais il faut savoir où on va ».

Nous parlions ci-dessus de la capacité des jeunes à prendre les responsabilités au sein de la Maison de jeunes. Par rapport à cet aspect de la sanction, s'il ne s'agit pas de retirer la responsabilité à des jeunes qui seraient autorisés à la prendre, une vigilance s'impose cependant. Il ne faudrait pas mettre ces jeunes dans des positions intenable qui leur imposeraient de prendre des sanctions vis-à-vis de quelqu'un que, par ailleurs, ils fréquentent en tant que membres (de la Maison de jeunes). Avant de les mener dans de telles situations, il serait pertinent de voir avec eux la position qu'ils souhaitent prendre.



Investir l'accueil

Face à des difficultés liées à la violence, travailler sur les publics ou sur les règles est des pratiques judicieuses, mais qui s'inscrivent davantage dans une réalité gestionnaire, même si nous avons vu les possibilités d'y insuffler des dynamiques participatives et démocratiques.

Les deux propositions suivantes parient plus directement sur la logique du risque de l'émancipation. Investir (massivement) l'accueil, et développer l'expression dans les Maisons de jeunes sont des propositions qui décident a priori d'accorder la confiance aux jeunes, de leur laisser la place, parce que c'est leur Maison de

jeunes. Parier sur cette logique, ce n'est pas simple pour les animateurs, car c'est dans ces contextes d'accueil, qu'ils rencontrent le plus de difficultés.

En effet, quand ils parlent de phénomènes qu'ils qualifient de violents, les animateurs centrent essentiellement leur réflexion sur l'accueil. Endroit et moment essentiels de la Maison de jeunes, l'accueil est aussi le lieu où les jeunes peuvent trouver le terrain le plus propice pour des expériences où la possibilité existe de jouer sur les limites. En opposition (un peu caricaturale) aux activités, projets ou ateliers gérés par ailleurs, et qui nécessitent, de la part des animateurs, l'imposition d'un cadre minimal pour rendre possible l'activité, et de la part des jeunes, un respect de ce cadre, l'accueil offre aux jeunes qui le fréquentent un espace de liberté plus grand. S'il est un endroit où des projets peuvent s'initier, des débats intéressants être menés, c'est aussi le lieu où des jeunes se retrouvent parce qu'il y fait plus chaud que dehors, parce qu'on peut y glander, parce qu'on est à l'abri du regard des parents... et parce que les animateurs permettent un fonctionnement dans un cadre qui n'est pas trop « normé ». C'est aussi le lieu où des jeunes peuvent marquer leurs désaccords vis-à-vis de la Maison elle-même, vis-à-vis de leurs pairs, ou vis-à-vis de l'extérieur (famille, école,...), ces expressions pouvant parfois s'exprimer de telles manières que les animateurs les considéreront comme violentes.

C'est, notamment, parce qu'il est le lieu où les choses peuvent se dire, où l'on ne demande pas que les modes d'expressions soient particulièrement policés, où des jeunes d'horizons divers se rencontrent, où la glande est aussi participation, que ce lieu névralgique au sein de la Maison qu'est l'accueil est aussi vécu parfois comme lieu ou source de problèmes.

La glande est parfois, voire souvent, assez mal vécue par les animateurs. Leur préférence (du point de vue d'un confort professionnel) va assez naturellement vers une Maison de jeunes où les jeunes présents manifesteraient l'envie de réfléchir, de mettre en place et réaliser des projets. « *Les jeunes qui viennent pour le fumoir, le chauffoir ou le baisodrome, on s'en passerait bien* ». Cependant, les animateurs reconnaissent « le droit de glande » au sein de la Maison. Ce qu'ils regrettent amèrement, c'est cette permanence dans la glandouille que certains manifestent.

La réalité de l'accueil, c'est aussi, parfois, nous l'avons déjà évoqué, des jeunes qui squattent le lieu, empêchant d'autres jeunes d'y entrer, et encore plus, de s'en approprier une parcelle, voire un moment. Cette réalité est vécue difficilement par les animateurs qui qualifient de violents certains de ces comportements d'exclusion.

Les sports de combat ont souvent droit de citer à l'accueil. Des coups sont échangés ou mimés, sans que les jeunes ne vivent ces attitudes comme violentes.

Ils les considèrent plutôt comme attitudes ludiques, ce qui devrait, dans cette logique, leur ouvrir les portes de l'accueil. Que la Maison de jeunes soit un lieu qui favorise le développement de ce type de sports, les animateurs y sont favorables, d'autant plus que ça correspond souvent aux demandes des jeunes, mais cela devrait selon eux, s'effectuer dans le cadre d'activités prévues à cet effet. L'accueil, lui, devrait pouvoir les éviter.

L'accueil : scène ou coulisse ?

Les représentations, entre coulisses et scène⁸⁰

- La représentation

Par représentation, on entend la totalité de l'activité d'une personne donnée (l'acteur), dans une occasion donnée, pour influencer d'une certaine façon un ou des autres participants. L'acteur demande à ces participants de prendre au sérieux l'impression qu'il produit. Si on pense que l'acteur donne sa représentation le plus souvent à l'intention d'autres personnes, il peut être utile d'examiner dans quelle mesure l'acteur lui-même croit en l'impression de réalité qu'il essaie de créer chez ceux qui l'entourent. Mais l'acteur peut aussi ne pas être dupe de son propre jeu.

La façade, c'est l'appareillage symbolique, utilisé habituellement par l'acteur, à dessein ou non, durant sa représentation : signes distinctifs d'une fonction, vêtements, caractéristiques raciales, attitudes, façons de parler, mimiques, comportements gestuels, etc. En présence d'autrui, l'acteur incorpore à son activité des signes qui donnent un éclat et un relief dramatiques à des faits qui, autrement, pourraient passer inaperçus ou ne pas être compris. Il s'engage de façon personnelle dans certaines routines particulières et accorde moins d'importance à d'autres routines. Quand un acteur se trouve en public, sa représentation tend à incorporer et à illustrer des valeurs sociales officiellement reconnues, bien plus en fait que n'y tend d'ordinaire l'ensemble de son comportement.

- La routine

On peut appeler routine le modèle d'action préétabli que l'on développe durant une représentation et que l'on peut présenter ou utiliser en d'autres occasions. Les routines sont des codifications, des interactions entre les individus. Elles rassurent les individus parce qu'elles rendent les interactions prévisibles.

- La scène

⁸⁰ A partir de l'intervention de Hughes-Olivier Hubert lors de notre travail avec les animateurs, et à partir de GOFFMAN, E., *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1. La présentation de soi*, Les Editions de Minuit, Paris, 1973.

L'affirmation sociale implique que l'on donne des représentations appropriées (la scène). Les efforts que font les individus, soit pour s'élever, soit pour éviter de déchoir, supposent qu'ils consentent à des sacrifices pour maintenir la façade. Si l'acteur veut avoir du succès, il doit donner le type de spectacle propre à illustrer, aux yeux des spectateurs, les stéréotypes du rôle qu'il entend endosser et renoncer à toute action incompatible avec ces stéréotypes. On peut pratiquement dire que chacun a autant de personnalités différentes qu'il y a de groupes sociaux distincts dont l'opinion compte à ses yeux. Chacun montre un aspect différent de lui-même à chacun de ces groupes. Un adolescent se montrera réservé devant ses parents et ses professeurs, et jouera la grande gueule avec ses amis. Il est important pour l'acteur de séparer ses différents publics, de telle manière que les gens qui le voient dans l'un de ses rôles ne le voient pas dans un autre.

- La coulisse

Dans une représentation, on accentue l'expression de certains aspects tandis que l'on en dissimule d'autres qui pourraient discréditer l'impression produite... les faits dissimulés devraient pouvoir être observés en coulisses. Les coulisses sont des lieux en rapport avec une représentation donnée, où l'on a toute latitude de contredire sciemment l'impression produite par la représentation. C'est là que l'acteur peut se détendre, abandonner sa façade, cesser de jouer un rôle et dépouiller son personnage. La coulisse est le lieu où l'acteur peut avoir l'assurance qu'aucun membre du public ne fera intrusion. C'est l'ensemble des endroits où la caméra n'est pas braquée et les micros pas branchés. Partout dans la société occidentale, on observe la coexistence d'un langage familier du comportement, ou langage des coulisses, et d'un langage du comportement réservé aux occasions où l'on donne une représentation. Le comportement des coulisses se caractérise généralement par l'existence d'actes mineurs qui symbolisent l'intimité alors que ces actes sont exclus du comportement de la scène... il semble que l'on réserve l'énergie d'affirmation à ceux devant qui on donne une représentation et que le signe le plus sûr de la solidarité des coulisses soit de croire qu'on puisse sans danger se laisser aller.

La familiarité mutuelle que des individus coopérant à une représentation peuvent se manifester hors de la présence du public peut conduire à traiter un comportement de détente comme une représentation. On peut se croire obligé, lorsqu'on est en coulisse, d'adopter des façons familières pour dépouiller son personnage, en sorte qu'on finit par mettre encore plus d'affection dans la détente après la représentation que dans la représentation elle-même.

- L'accueil est-il un lieu et un moment...

- où les jeunes laissent tomber les masques et se permettent d'être eux-mêmes, sans crainte d'être jugés par les autres, parce qu'ils se sentent en confiance, en solidarité avec les autres, présents à l'accueil ;

- ou est-ce un lieu et un moment où ils se sentent obligés de jouer un rôle, de mettre en avant certaines caractéristiques stéréotypiques, de correspondre à certaines valeurs et manières d'être qui les particularisent ?

La réponse mérite pour le moins des nuances, fondées d'abord sur les personnalités des jeunes et sur les différents accueils où on peut les retrouver.

Dans certains accueils, les jeunes se vivent suffisamment à l'aise pour se sentir « en coulisses ». On n'a pas peur d'être vu et critiqué pour ce qu'on montrerait, parce qu'on se sent suffisamment en osmose avec les animateurs et les jeunes qui sont là.

Dans d'autres accueils, le regard de l'autre est permanent, essentiel, et c'est lui qui amène à affirmer une personnalité à laquelle il est impossible de déroger, sous peine de perdre immédiatement son statut.

Il y a aussi les accueils où le jeune est parfois en coulisses, parfois en scène. Très à l'aise avec les quelques personnes présentes (animateurs et jeunes), il se détend et se laisse aller à des attitudes qui ne correspondent pas à ce qu'on attend habituellement de lui. Une autre personne entre dans la pièce, il reprend sa posture traditionnelle, et joue instantanément le rôle qu'on s'attend à lui voir jouer. (E. Goffman insiste beaucoup sur cette capacité instantanée à passer des coulisses à la scène).

La réalité de l'accueil, c'est sans doute le plus souvent cette troisième proposition : parfois en coulisses, parfois sur scène. Poser ce regard sur les jeunes qui fréquentent l'accueil, c'est ouvrir une nouvelle porte de compréhension de la violence qui peut s'y dérouler. Entre un jeune qui lance sa raquette de ping-pong en coulisses et un jeune qui lance sa raquette de ping-pong sur scène, la compréhension peut en être très différente. Le jeune agissant d'une telle manière en coulisses transmet des sentiments forts, son désarroi peut-être, son mal-être. S'il agit sur scène, il endosse le rôle de celui qui ne se laisse pas démonter, du petit caïd, du maître des lieux qui a tous les droits, ou au moins les prend.

Les deux violences doivent être entendues de manière différente. Si la seconde est typiquement de la violence adolescente, celle du jeune confronté aux limites, qui se construit une identité, la première comprend, en plus, l'expression d'une souffrance. Le jeune se construit aussi dans la souffrance. Il n'est pas simple de grandir, de se confronter aux autres, à leurs regards ; il n'est pas simple de se rendre compte qu'il va falloir se construire un projet d'avenir, et qu'il y a une pression qui s'exerce sur soi pour cela ; il n'est pas simple de se rendre compte que la société dans laquelle on vit n'est pas la société accueillante qu'on avait pu

imaginer dans le cocon familial. Si la violence adolescente s'exprimant sur scène n'est probablement pas inquiétante pour le jeune lui-même, la violence adolescente comprenant cette dimension de souffrance et s'exprimant dans les coulisses ne l'est pas nécessairement non plus, mais elle demande cependant de l'attention et peut-être un accompagnement.

Mais parfois aussi, cette souffrance pourra être telle qu'il faudra s'en inquiéter.

La violence au quotidien à l'accueil en Maison de jeunes est une violence de routine et une violence de la représentation.

La routine est donc un modèle d'action préétabli qui rend les interactions prévisibles. Les individus agissent comme on attend qu'ils agissent, selon des codes convenus. Dans certains lieux, face à certaines personnes, les codes de politesse sont clairement d'application, et cela ferait mauvaise impression s'ils n'étaient pas respectés.

En Maison de jeunes, les routines existent aussi. Certaines produisent ou facilitent la convivialité; d'autres induisent l'irrespect, la violence. Il y a trente-six manières de dire « bonjour ». Et on ne dira pas nécessairement « bonjour » de la même façon à son professeur, à un jeune ou à l'animateur de la Maison de jeunes. Les mots employés, l'intonation, et d'autres caractéristiques feront apparaître le respect ou l'irrespect. Dire « bonjour » en étant peu respectueux n'aura pas de conséquences fâcheuses pour l'ambiance à l'accueil. Laisser ces « bonjours » peu respectueux s'instaurer crée la routine et ce type d'interaction devient la norme et est prévisible. Le « bonjour » irrespectueux devient le code convenu et les jeunes qui agissent ainsi le font notamment parce qu'ils peuvent penser qu'on attend ça d'eux. Il n'y a pas nécessairement, de leur part, intention malveillante. *« C'est fou comme on en arrive à banaliser certaines choses. La violence au niveau du langage, des gestes, les manières qu'ont les jeunes quand ils se rencontrent ».*

De la même façon, jouer au kicker en Maison de jeunes ne peut presque se faire qu'en maltraitant la table de jeu. Il sera même inconcevable pour les jeunes de jouer sans opérer de cette façon. Jouer ainsi au kicker à la Maison de jeunes, c'est une routine, ce n'est plus un manque de respect du matériel.

Respecter ou ne pas respecter les routines, c'est se positionner. Les routines dans le « vivre ensemble » seront respectées en fonction de ce qui est perçu comme ordre légitime ou non. Le fait, pour certains jeunes de tagger les murs des villes, c'est ne pas respecter la routine qui veut qu'on respecte le bien d'autrui et le bien public. Cela peut aussi être compris comme un choix de ne pas respecter un ordre social établi, dans lequel le jeune ne trouve pas sa place. De la même manière, décider de ne pas respecter les routines en Maison de jeunes, c'est aussi décider de ne pas respecter l'ordre qui y est établi. L'ordre formel mis en place par l'équipe d'animation et le règlement d'ordre intérieur ou l'ordre informel organisé par les

jeunes, par exemple autour de leaders. Ce qui peut amener là aussi des violences. Violences qu'il faudra questionner. Pourquoi un (des) jeune(s) ne respecte(nt)-il(s) pas cet ordre institutionnellement élaboré ? Le message transmis au travers du non-respect des routines trouve-t-il une légitimité ? Par ailleurs, les jeunes n'ont-ils pas fondamentalement raison de ne pas respecter l'ordre établi par quelques meneurs puisant leur légitimité dans la force ou l'esbroufe ?

Dans sa manière d'exprimer violemment certaines choses, le jeune veut être pris au sérieux. L'expression violente qu'il laisse voir fait partie de sa façade (attitudes, façon de parler, comportements gestuels, vêtements,...). La construction identitaire passe par là. Lui demander de ne plus avoir ces comportements, c'est lui demander de renoncer à ces stéréotypes le caractérisant aux yeux de tous, c'est lui demander de ne plus être celui qu'il veut et prétend être. Ce qui, dans le cadre d'une représentation sur scène sera rigoureusement impossible, si ce n'est l'obliger à se dédire, ce qui serait pédagogiquement contestable.

Pour faire évoluer la situation avec ce jeune, il faudra le rencontrer en coulisses. Y a-t-il des coulisses à la Maison de jeunes et est-il capable de les fréquenter, ou n'accepte-t-il que d'être en représentation quand il est à l'accueil ? S'il est parfois en coulisses, c'est dans ce lieu et dans ces moments qu'il faudra l'amener à avoir une réflexion sur ses attitudes violentes quand il endosse son rôle.

S'il ne va jamais en coulisses, il faudra peut-être travailler avec lui ou au niveau de la Maison de jeunes, pour l'y faire aller. En effet, créer des coulisses pour un jeune peut être judicieux, réfléchir à des moments de coulisses au sein de la Maison de jeunes, moments où chacun pourrait laisser tomber les masques, est une méthode de travail qui pourrait s'avérer tout à fait appropriée pour une organisation différente de l'accueil, puisqu'elle n'obligerait plus chacun à ne pouvoir y être présent qu'en y jouant un rôle.

L'accueil en Maison de jeunes doit se faire en coulisses. Les jeunes trouvent de plus en plus difficilement des lieux qui ne soient encadrés, où les routines ne soient pas précisées et institutionnalisées, et où le fait pour un jeune de ne pas les respecter le classe dans une catégorie d'être incivil et même de délinquant. Se positionner et avoir le droit de positionnement par rapport aux routines participe de la réalité d'une Maison de jeunes. Trouver des lieux à l'abri du regard des professeurs, des parents, des policiers, est une nécessité vitale pour les jeunes. L'accueil en Maison de jeunes peut être cette caverne à l'écart de la société. A condition que l'animateur y trouve sa juste place. De plus, les coulisses jouent un rôle important dans une socialisation des jeunes hors d'une rationalité instrumentale qui définit l'entièreté des possibles et des impossibles ou du licite et de l'illicite⁸¹. Les coulisses permettent aussi de résister aux stigmates. Or, les jeunes sont particulièrement

⁸¹ *Démocratie(s) et violence(s), op. cit.*

visés par les stigmatisations. Les coulisses permettent de se retrouver entre soi, hors du regard de ceux qui pourraient stigmatiser, cela permet d'organiser une résistance aux images qu'on leur donne, et de se sentir plus solide dans une image qui soit plus conforme à sa réalité.

L'accueil en Maison de jeunes, c'est aussi la scène. La scène, parce qu'à l'accueil on se confronte à l'autre. Parce qu'en Maison de jeunes, on participe à la vie active, on échange entre jeunes au sein de la Maison. On rencontre des jeunes venus d'autres horizons. « *A certains moments, quand un autre public arrive, un public plus jeune par exemple, c'est un peu comme s'ils recevaient chez eux* ». L'accueil, c'est donc le lieu où les jeunes impliqués se situent les uns par rapport aux autres dans un espace collectif. C'est le lieu où j'exprime la manière dont je me situe dans la Maison de jeunes et ce que je viens y chercher. C'est aussi le lieu où tu exprimes ce que tu viens y chercher, et c'est enfin le lieu où nous pouvons en parler ensemble⁸².

A l'accueil, on montre qu'on existe dans son environnement, dans le voisinage, auprès des politiques. On dialogue, on interpelle, on conteste, on donne, on crée, ...

La Maison de jeunes est donc, à la fois, espace privé, où les jeunes peuvent se retrouver entre eux, faire leur monde, imaginer, et se construire au départ de cette imagination, plutôt qu'à partir d'un moule formaté, et à la fois, espace public, parce qu'elle est ouverture sur le monde et rencontre de l'autre.

Avoir conscience de ces deux réalités qui cohabitent, organiser l'accueil de la Maison de jeunes autour de cette cohabitation, pourrait permettre le développement d'un accueil moins violent.

Investir sa créativité dans l'accueil

Quand nous avons invité trois intervenants pour participer à une séance de travail sur le thème de l'expression, nous attendions de leur part une réponse où la créativité, la démarche artistique, auraient une place déterminante, et où les lieux qu'ils nous proposeraient d'investir seraient d'abord les ateliers. « *A notre interpellation, "Parlez-nous expression", ils ont répondu "investissons l'accueil"* »⁸³.

Investir l'accueil, c'est y mettre un cadre, des moyens matériels et des moyens humains.

Pour un accueil performant, mettre en place une gestion du temps est une base élémentaire. Une équipe d'animateurs ne peut pas être disponible tout le temps et

⁸² HANSOTTE, M. et al., *Les Maisons de jeunes aujourd'hui : champs de batailles ou champs de coquelicots ?* Ed. FMJ et DG Culture – Communauté française - 2004.

⁸³ L'expérience de Thierry Voué, coordinateur à la Maison de jeunes de Braine l'Alleud a particulièrement stimulé la réflexion.

assumer l'animation de l'accueil. Préciser les jours et les heures d'accueil, s'y tenir et assurer la présence efficace nécessaire est le premier élément constitutif.

« Etre moins à l'accueil, c'est perdre le contact avec les jeunes. Assurer une plus grande présence dans ces moments-là, c'est éviter d'avoir à jouer le flic ». Il est dès lors essentiel que l'équipe d'animateurs maîtrise la répartition de son temps de travail entre gestion administrative et présence à l'écoute des jeunes. La qualité de la relation que sera capable de développer l'animateur dans ces moments-là pourra conditionner beaucoup de choses. « L'animateur est quelqu'un que le jeune rencontre, qu'il ne croise pas dans la rue. Les animateurs, ce sont des personnes qui transmettent un message dont le jeune peut se souvenir ».

Il sera également important que, s'il y a répartition des tâches, et que certains animateurs sont plus à l'accueil que d'autres, il y ait malgré tout la volonté de maintenir la cohérence d'équipe. Maintenir la cohérence, c'est, par exemple, avoir confiance dans la capacité des collègues à trouver « la bonne distance », une distance professionnelle entre les jeunes et eux. La bonne distance peut être différente d'un animateur à l'autre (en fonction du dynamisme de chacun, de la place que chacun occupe dans la Maison de jeunes, ...). Mais, pour pouvoir être une bonne distance, il est impératif qu'elle soit reconnue comme telle par les collègues.

Les personnes qui assument l'accueil doivent en avoir les compétences, c'est-à-dire un potentiel d'influence, une présence, une écoute, une capacité d'animation de l'accueil. Ce qui ne signifie pas pouvoir y organiser des activités mais bien instaurer une dynamique de l'accueil en tant qu'accueil. Il est également judicieux de diversifier les horizons culturels des animateurs qui vont l'assumer. A l'accueil, mélanger les personnes présentes crée une diversité dynamisante : l'équipe d'animation, des bénévoles qui en retour bénéficient d'infrastructures au sein de la MJ (locaux de répétition, par exemple). Le coordinateur doit, lui aussi, assumer une présence importante.

Il y a nécessité de ne pas figer le public qui fréquente l'accueil. Avoir la volonté de le maintenir ouvert à d'autres jeunes, permet de ne pas scléroser l'ambiance et empêche une fermeture du groupe de jeunes sur lui-même. Proposer, par exemple, à des filles d'y investir « booste » la dynamique.

Mais les nouveaux publics (dont les filles) ne viennent pas simplement à la demande. Il faut leur dire qu'il existe un lieu pour eux, passer du temps avec eux pour qu'ils le comprennent. Ce n'est pas un travail de marketing qu'il faut mettre en place, ce sont de véritables rencontres.

Pour convaincre ces publics, il faut aussi leur offrir un cadre convenable. Un cadre convenable, ce sont des actions très visibles. Ce sont d'abord des détails informels, impalpables, invisibles, puis d'autres très concrets : des toilettes propres, avec du

papier toilette, un bar achalandé qui corresponde aux goûts de tous et pas seulement aux buveurs de Trappistes, etc.

Les actions visibles, c'est travailler sur l'esthétique, en mobilisant des gens compétents qui cherchent avec les jeunes ce qui est plaisant et fonctionnel. C'est transformer une antre repoussante, bruyante, agressive – bref peu accueillante – en un lieu lumineux, en travaillant sur les couleurs des murs, l'ameublement, la décoration, la musique, etc. et en évitant d'en faire des endroits exclusifs qui ne conviennent qu'à une partie du public culturellement caractérisée. L'agressivité de l'environnement (couleurs criardes, musique tonitruante,...) risque d'amener, en retour, une agressivité des habitants de l'accueil. Créer un endroit feutré, avec un cachet fort, incite au calme et au respect du lieu.

A l'accueil, on doit être capable de s'adapter aux nouvelles vagues. Quelques nouveaux jeunes débarquent à la Maison de jeunes, ils y ont leur place, mais il y aura peut-être à animer l'accueil pour qu'ils trouvent cette place.

Un travail de communication permanent explique aux jeunes de l'intérieur, comme à ceux de l'extérieur qui pourraient y entrer, ce qu'est la Maison, ce qu'elle propose, et qu'elle concerne tous les jeunes.

L'accueil, ce n'est pas seulement de belles idées, c'est aussi la concrétisation de tout cela sur papier, et par exemple l'organisation quotidienne pour maintenir les locaux en état. Qui nettoie par terre, qui réapprovisionne le bar, etc.

Pour un bon accueil, il n'y a en fait que deux exigences : un pari sur la qualité et une participation des jeunes.

L'expression en Maison de jeunes

« On a travaillé l'expression, mais malgré cela, on a encore renforcé la violence des jeunes. Il y a eu un blocage. On reprend le projet, mais on est toujours dans la violence ».

L'expression pour être « sujet »

Les jeunes des Maisons de jeunes⁸⁴ souhaitent être reconnus, non seulement en tant qu'objets auxquels on applique des politiques et qu'on inscrit dans des activités, mais aussi comme véritables sujets. Non comme des consommateurs trouvant en Maison de jeunes l'accès à des ressources qui leur permettent de passer du temps, mais aussi comme auteurs de leurs existences, comme acteurs

⁸⁴ WIEVIORKA, M., *op. cit.*, p 231.

ayant la volonté de s'affirmer par les moyens les plus divers, d'exprimer qui, comment et pourquoi ils veulent être, de trouver et de montrer une identité valorisée d'eux-mêmes. Ces jeunes entendent définir, au travers d'activités artistiques et culturelles, ce qui constitue leur spécificité. Les canaux qu'ils vont utiliser et l'image qu'ils vont montrer ne s'inscriront probablement pas dans des stéréotypes culturels, et il faudra être capable de les aider à ouvrir certaines portes plus marginales, mais bien plus porteuses de sens pour eux que d'autres disciplines ayant mieux pignon sur rue. Il faudra cependant entendre leurs propositions et mettre en œuvre le nécessaire pour les réaliser, même si elles paraissent toutes simples. *« Il faut rebondir sur l'idée que les jeunes émettent. Une jeune trouve chez nous qu'il y a une bonne ambiance, et elle veut faire un souper spaghetti pour en profiter. On a pris ! Et le souper est devenu une animation. Cela fait trois semaines qu'on la prépare ».*

La violence que les jeunes peuvent parfois utiliser est aussi expression. Expression d'un refus d'être considérés comme objets de politiques même généreuses, expression de cette volonté d'être sujet malgré les carcans, expression de revendications, expression exutoire, expression provocation, ...

Nous avons déjà dit combien la logique du risque de l'émancipation se devait de travailler avec et à partir de cette violence, expression que l'on peut admettre maladroite, mais que l'on doit, dans le cadre culturel que constitue une Maison de jeunes, d'abord considérer comme expression avant d'en stigmatiser la dimension dérangeante. *« L'écart entre la réalité de tous les jours et le temps qu'ils passent avec nous est grand. On essaye de faire des camps avec eux chaque année. Les trois ou quatre premiers jours sont difficiles mais après, on les garderait bien tout le mois. Les crises sont gérables ».*

Le travail en Maison de jeunes se doit de garder cette dimension de compréhension des expressions violentes et de faciliter d'autres modes d'expression.

Parfois, pour permettre aux jeunes de transformer leur expression violente en d'autres formes d'expressions. La vigilance s'imposera alors. L'objectif premier, si la volonté est de diminuer la violence en la remplaçant par d'autres canaux, devra être le maintien de la force du message, voire son amélioration, plutôt que la diminution de la violence. Edulcorer le message, le rendre moins visible ou audible, en favorisant des actions qui soient moins coup de poing, ce ne sera pas rendre service aux jeunes. Et cette pratique ne les encouragera certainement pas à renoncer à la violence comme moyen d'expression.

Travailler l'expression en Maison de jeunes ne peut viser l'objectif de diminuer la violence. Qu'il en soit une réalité secondaire, pourquoi pas, mais prioritairement, les missions de la Maison de jeunes sont l'émancipation et la revendication d'une

juste place pour les jeunes dans la société. L'objectif ne peut être sécuritaire ou préventif, surtout quand ce sécuritaire s'attaque à des modes d'expressions qui reposent sur des revendications légitimes, même maladroitement exprimées, ou quand on doit chercher à comprendre ce que ce préventif essaie de prévenir (prévenir la violence, la délinquance ? prévenir le mal-être DES jeunes, de certains jeunes ? etc.).

L'animation autour de l'expression en Maisons de jeunes

Amener les jeunes à découvrir les différents modes d'expression nécessite des compétences. Des compétences techniques d'abord. Mais dans le travail que nous avons pu mener, ce qui est surtout apparu, c'est l'exigence pour les animateurs d'avoir ce potentiel culturel qui permettait d'ouvrir à la découverte. Daniel Hélin nous proposera de réfléchir à la manière de titiller la curiosité, aux manières d'agir pour répondre aux demandes du jeune, demandes qui sont les points d'ancrage dont il faudra se détacher pour ouvrir à autre chose. Plus encore que le type d'activité, c'est l'animateur et sa capacité à amener ces activités qui permettront au jeune d'y trouver ce qu'il cherche, ou ce qu'il cherchait sans le savoir, ou encore ce qu'il n'imaginait pas avoir à chercher ou à découvrir parce qu'il n'en connaissait pas l'existence. Pour aider le jeune à exprimer, les techniques à enseigner en seront la base, mais ce qui sera essentiel dans le travail des animateurs, ce sera de soutenir le jeune pour qu'il se rende compte qu'il existe d'autres expressions possibles, mais aussi pour l'amener à ce qu'il sorte un truc de lui.

Souvent, ce n'est pas facile...

« Pour nous, c'est triste, parce qu'on met en place des stages de break qu'ils nous ont demandé, on cherche des animateurs, on met le stage sur pied, et quand il est prêt, on n'a pas d'inscrits ».

« Les jeunes étaient demandeurs d'activités avec des percussions. On leur a proposé une initiation pour qu'ils découvrent ce que c'est. A la première séance, ils sont venus ; à la deuxième, on a été les chercher ; à la troisième, il n'y avait plus personne... ».

Face à des jeunes qui n'ont pas l'air d'être tentés par ce genre d'expériences, des propositions concrètes ont été faites pour les y amener petit à petit.

- Il est important de se souvenir que, si une mission de la Maison de jeunes est l'expression des jeunes, ceux-ci s'y rendent d'abord pour s'y sentir bien. Pour beaucoup, le fait d'y être actif n'est absolument pas primordial. Il faut, dès lors, pouvoir reconnaître la glande comme un atelier à part entière dans la Maison de jeunes, diront certains.

- Autoriser la glande, lui assurer une place respectable, ne signifie cependant pas que les animateurs ne puissent faire évoluer une dynamique productrice d'expressions dans laquelle les jeunes entreront ou n'entreront pas – et s'ils y entrent, peut-être cela se passera-t-il dans des moments inattendus. Dans les Maisons de jeunes, dans les groupes de jeunes et probablement chez chacun d'entre nous, il y a des moments de haute saison et des moments de basse saison⁸⁵. Haute saison où les jeunes ont envie de produire, d'échanger, de rencontrer l'autre, de créer ; et basse saison, où la dynamique apparaît plus terne, plus morne, moins motivante. Daniel Hélin nous rappelait combien ces passages entre haute et basse saisons étaient normaux, et qu'il était tout aussi important, dans les dynamiques des publics des Maisons de jeunes, de se retrouver en basse saison sans projets véritables, et que leur cheminement les amènerait à se mobiliser autour d'un projet quand le moment serait venu. Le rôle des animateurs étant de les guider vers cette haute saison plus prospective, en sachant qu'ils ne les y emmèneront ni par la force, ni par des tentatives de persuasions forcées, mais que les jeunes s'y rendront d'eux-mêmes quand ils en estimeront le temps venu. Cela demande de la part des animateurs une certaine dose de persévérance, mais aussi une conscience que s'il ne se passe rien avec les jeunes, ce n'est pas parce que je fais mal mon travail d'animateur, mais parce que ce n'est pas le moment pour eux de s'engager dans des projets mobilisateurs. Un animateur dira : « *On a l'impression qu'il n'y a rien qui sort et puis, bizarrement, sans qu'on ne comprenne pourquoi, ça vient...* », un autre renchéra : « *on travaille avec des jeunes super motivés, pleins de projets, et puis, tout d'un coup, c'est plat, il n'y a plus rien...* ».

Même si elle s'impose, l'animateur ne pourra se contenter d'avaliser cette logique de haute et de basse saison. Le projet de la Maison de jeunes oscillant constamment entre le « droit à la glande » et la mise en place avec les jeunes de projets créatifs et d'expression, l'animateur devra trouver les moyens de donner l'envie aux jeunes d'amorcer la saison haute. Quels que soient les jeunes qui fréquentent la Maison, il faudra leur donner cette envie, et pour cela, il est important de travailler avec des animateurs qui ont un potentiel d'influence, et qui, par leur présence plus que par leurs techniques, arriveront à intéresser (on ne parle pas encore ici de mobilisation) les jeunes. Plutôt que d'arriver avec un projet tout ficelé, il sera intéressant pour ces animateurs à qui on va demander de titiller la créativité des jeunes, de d'abord prendre le temps de faire connaissance avec eux, « de se rendre invisible » dira Werner Moron. « *Plutôt que d'arriver avec mes compétences, avec mes projets, je participe à l'accueil, je partage un repas, je suis au milieu de vous. Et c'est à partir d'un échange sur qui je suis et qui vous êtes, qu'un atelier dont on définira ensemble le contenu pourra se mettre en place, même si on laisse toujours la place à "si on ne prend pas, c'est que ce n'est pas le moment"* ».

⁸⁵ Selon les expressions de Daniel Hélin.

- Le potentiel d'influence de l'animateur s'accompagnera d'une capacité d'ouverture aux autres choses. Suite à une demande des jeunes, un animateur hip hop arrive à la MJ. Sa compétence principale sera d'entendre que les attentes des jeunes ne s'orientent pas nécessairement réellement sur ce pour quoi il est formé. Il devra, dès lors, être capable de réorienter sa proposition aux jeunes, voire de proposer autre chose, et peut-être de s'effacer au profit de l'animateur adéquat.

- Dans la Maison de jeunes, un atelier fonctionne, des jeunes y participent, d'autres sont à l'accueil et glandent. Sans envahir, il est sans doute possible d'organiser l'activité au milieu de ceux qui ne font rien, pour essayer de leur faire comprendre qu'ils pourraient aimer faire ça ou y trouver une juste place. La répétition théâtre ou le choix des peintures qui seront exposées au Centre culturel se passent à l'accueil, tout comme le débat sur la manière dont la Maison de jeunes sera représentée lors de la fête de la jeunesse mise en place par la commune, de la décoration du stand, du choix des photos que l'on y mettra, etc.

Etre sujet dans la société

Permettre aux jeunes de se définir positivement⁸⁶, individuellement et collectivement, au travers des moyens d'expression les plus variés, d'afficher leur spécificité tout en affirmant leur attachement aux valeurs universelles, telle est la mission d'une Maison de jeunes. L'effervescence créative que sont capables de démontrer les jeunes leur permet de revendiquer une place légitime dans la société pour cette expression. Cependant, et chaque jour, des Maisons de jeunes et des jeunes y sont confrontés, la reconnaissance de cette dynamique, de cette force d'expression, n'est pas admise par « la culture officielle ». Les musiques des jeunes et les paroles qui y sont attachées, les peintures, les photos, les danses, trouvent difficilement leur place sur les scènes et aux cimaises des salles reconnues. Pourtant, les jeunes savent la qualité de leur travail, l'importance des messages qu'ils veulent faire passer par ces différents médias. Et que de telles barrières soient posées devant eux, alors que les discours officiels se font pourtant si tolérants et si ouverts, comment cela pourrait-il être ressenti autrement que comme une nouvelle violence à leur égard ? La violence d'une culture bornée sur une culture qui cherche difficilement le chemin de l'émancipation...

⁸⁶ WIEVIORKA, M., *op. cit.*

III. Pour une organisation qui facilite le pragmatisme gestionnaire et s'appuie sur les valeurs et missions

L'ensemble du travail mené avec les animateurs a, à plus d'une reprise, fait apparaître le sentiment de solitude de l'animateur ou de l'équipe d'animation face à des situations difficiles rencontrées avec les jeunes. Des revendications se faisaient alors dures vis-à-vis de Conseils d'administration trop peu présents, ou trop peu au fait des missions décrétées et des réalités de terrain vécues au jour le jour par les animateurs. Il en était de même vis-à-vis d'un pouvoir subsidiant ou d'une administration et d'une inspection à qui il fallait renvoyer des messages positifs qui valorisaient le travail de la Maison de jeunes, et cela pour obtenir les moyens nécessaires au fonctionnement de la Maison, alors que la réalité de tous les jours était beaucoup moins rose et que les animateurs n'avaient pas le sentiment de pouvoir l'énoncer quelque part – sous peine de prendre des risques notamment financiers...

Dans le même temps – et ceci est dit non pour édulcorer le propos premier mais bien parce que c'est comme ça que se sont déroulées les séances de travail –, les animateurs ont pu manifester leur compréhension quant aux difficultés que pouvaient rencontrer également les parties adverses. Si la plainte des animateurs pouvait parfois être le terreau sur lequel se construisait la réflexion, c'est bien cette réflexion que nous avons tous voulue première dans le travail réalisé. Et des plaintes qui ont pu surgir à l'un ou l'autre moment, la volonté a toujours été de faire des propositions qui se veulent constructives, même si de nombreuses interrogations demeurent⁸⁷.

La question du réseau a également été abordée. Les institutions dans l'environnement travaillant avec ce qui semble être les mêmes publics, et des partenariats pouvant être sollicités, il importait pour les animateurs de MJ de mieux comprendre les relations à établir dans ces partenariats et les vigilances à entretenir.

La Maison de jeunes, une structure organisationnelle

La cohérence des équipes

Face à des attitudes que des jeunes manifestent dans les Maisons de jeunes (glande intensive, agressivité, ...) et que des animateurs ressentent en décalage, certains d'entre eux reprochent un manque de cohérence aux équipes dont ils font partie. Chaque animateur a son idée sur ce qu'il faut mener dans la Maison pour mettre en place une dynamique intéressante mais le manque de communication entre les

⁸⁷ L'objectif de la recherche-action reste la thématique de la violence dans les Maisons de jeunes, et non la refonte des rapports administration – inspection – conseil d'administration – équipe d'animation. Ces rapports ne sont donc questionnés qu'à partir de la thématique qui nous préoccupait.

animateurs ne permet pas une ligne claire. Le projet pédagogique de la Maison de jeunes doit être clair, cohérent et porté par l'ensemble des personnes qui s'impliquent en son sein, partant d'abord de l'équipe d'animation. La communication notamment au travers de réunions d'équipe est, sans surprise, une piste concrète évoquée.

Autre réalité à travailler pour favoriser la cohérence de l'équipe : le respect des places de chacun en son sein. La réalité d'une Maison de jeunes, c'est souvent d'abord la chaleur des relations entre jeunes et animateurs, et dans l'équipe d'animation. C'est aussi le plus souvent la primauté des relations informelles sur toute autre forme de relation – ce qui ne facilite pas la clarté des rôles et des fonctions. L'interchangeabilité des travailleurs au sein d'une organisation est, bien sûr, un avantage pratique certain mais qui, par certains aspects, ne facilite pas la cohérence. Il apparaît dès lors important d'avoir conscience et d'instaurer dans des lieux clés une hiérarchie minimale peut-être, mais visible et compréhensible par tous, travailleurs et jeunes, au sein de l'équipe d'animation. *« Face à une décision importante à prendre, la hiérarchie établie permet à chacun de poursuivre son action en cohérence avec l'action des autres et sans se discréditer ou discréditer les autres auprès des jeunes »*. Cet aspect particulier est relevé par les participants. Il est arrivé que dans certaines situations, un animateur choisisse de s'allier avec des jeunes contre une décision ou contre des pratiques mises en place par un autre travailleur. *« Il s'est rallié aux jeunes. Il prétendait que je ne voulais pas m'occuper d'eux et que je n'étais intéressée que par les projets culturels et que j'orientais la MJ dans ce sens-là »*.

Même si sur le fond la critique peut-être justifiée, la manière d'agir est néfaste au fonctionnement de l'équipe et de la Maison. De plus, les jeunes, qui ne sont pas dupes de telles situations, trouvent facilement les failles qui rendront par la suite difficile l'évolution du projet pédagogique. Dans l'intérêt de la Maison, des jeunes et des animateurs, les différends entre animateurs sur quelque sujet que ce soit, doivent se régler dans les endroits adéquats.

« Pour que l'équipe soit cohérente, il faut bien doser la part que chaque animateur prend à l'accueil et dans les autres activités de la Maison » (ateliers, travail administratif, relations extérieures, etc.) La réalité des équipes démontre l'intérêt de certains à investir beaucoup l'accueil, d'autres préférant investir beaucoup les activités culturelles ou sportives. S'il n'est pas opportun de définir ailleurs qu'au sein même de la Maison de jeunes – et tenant compte de sa réalité – quel serait le dosage le plus cohérent, il y a clairement accord dans le groupe pour indiquer la nécessité pédagogique de réfléchir en équipe d'animation à cette répartition.

Dernière piste évoquée, qui apparaît anecdotique mais mériterait sans doute qu'on la creuse, c'est l'apport de nouvelles énergies. Des stagiaires ou un nouvel

animateur créent des dynamiques particulièrement salutaires en termes d'originalité des activités proposées, mais également d'ambiance renouvelée positivement. Dans d'autres cadres que ceux de la recherche-action, certaines Maisons de jeunes réfléchissent à cette question : comment penser la viabilité de telles pistes, par exemple l'échange d'animateurs pour une période déterminée, à partir de partenariats qui s'établissent ou pourraient s'établir localement ?

Le Conseil d'administration de la Maison de jeunes, bien plus qu'un partenaire

Les animateurs considèrent que le Conseil d'administration de leur Maison de jeunes est un élément particulièrement important pour le bon fonctionnement institutionnel. *« Le CA est là aussi pour porter des responsabilités. Je l'informe de ce que l'on fait sur le terrain. Une fois qu'il est au courant et d'accord, c'est lui le responsable »*. Le CA est d'abord l'employeur des animateurs engagés et, à ce titre, a un droit de regard sur la qualité du travail et la cohérence de ce travail par rapport au projet pédagogique. Une vigilance des administrateurs concernera donc la qualité de vie au travail qu'il pourra offrir à ses employés. *« C'est pas simple, les conditions de travail en MJ. On doit être disponible tout le temps, avec des horaires qui changent. Quand on revendique quelque chose au niveau social, on trouve qu'on n'est pas assez motivés et les administrateurs nous renvoient qu'ils sont bénévoles, eux. C'est aussi une violence qui existe en Maison de jeunes »*.

Notons également que des relations conflictuelles s'éternisant entre administrateurs et animateurs, risquent d'avoir des répercussions sur le travail avec les jeunes. Des relations employeurs/employés qui se passent mal influencent parfois (toujours) la manière dont est travaillé le projet pédagogique.

Le Conseil d'administration est également, pour les petites équipes de travailleurs en Maisons de jeunes, une référence et un cadre bien utile dans les situations délicates, telles que les situations de violence. Les animateurs regrettent que trop d'administrateurs ne soient pas réellement conscients de la réalité des Maisons de jeunes. *« Ils ne connaissent pas le Décret et les missions des Maisons de jeunes. Ils veulent me faire faire de la prévention, mais on n'est pas une AMO⁸⁸. Ils veulent qu'on organise des activités pour occuper les jeunes. Ils veulent que je rentre un quartier libre pour faire rentrer des sous, mais les jeunes ne veulent pas faire de projets et donc, un quartier libre, ça n'a pas de sens. Ils ne savent pas ce qui se passe à l'accueil... »*. L'intérêt d'avoir des administrateurs au courant des réelles missions d'une Maison de jeunes apparaît dès lors comme primordial. A titre de proposition, l'idée qu'un animateur soit administrateur d'une autre Maison est cité.

⁸⁸ Aide en milieu ouvert.

En ce qui concerne la thématique de la violence et la manière dont cela peut être travaillé en Maisons de jeunes, la connaissance pointue des missions inhérentes à ces organisations doit faire comprendre la particularité de son appréhension. Il arrive sans doute trop souvent que des administrateurs, trop marqués par les particularités propres à d'autres cadres, fassent plus difficilement la part des choses et pensent dès lors la violence, d'abord en termes de peur, de prévention et de sanction – alors que tel ne doit pas être le cadre prioritaire dans une Maison de jeunes. Qu'un membre du Comité de quartier dans lequel se situe la Maison de jeunes, qu'un travailleur social dans le domaine de l'aide à la jeunesse ou qu'un mandataire public aient d'autres références par rapport aux phénomènes de violence, ce n'est pas anormal. Mais les missions des Maisons de jeunes sont particulières et nécessitent que ce regard particulier soit porté par les administrateurs, sous peine d'en pervertir le sens profond.

Les animateurs demandent donc aux administrateurs d'être capables de prendre de la hauteur et de se référer aux missions des Maisons de jeunes. Ils leur demandent dans le même discours de bien rester les pieds sur terre, notamment en étant plus présents dans la MJ et de se sentir concernés par les réalités quotidiennes rencontrées par les animateurs. Cette plus grande présence sur le terrain devrait également avoir un impact sur les jeunes, qui prendraient dès lors plus conscience de leur présence à la MJ. Ce n'est pas simplement une relation qui s'établit avec l'animateur, c'est également une inscription dans une organisation. Les jeunes pourraient sans doute mieux prendre conscience de cette présence d'un Conseil d'administration au sein de leur Maison et du rôle qu'il peut occuper notamment par ses décisions importantes – décisions qui les concernent directement. Ce travail de visibilité apparaît dès lors nécessaire – visibilité qui devrait s'accompagner d'un effort de clarté, le langage administratif utilisé étant parfois peu compréhensible pour les jeunes qui s'intéresseraient un minimum au travail des administrateurs.

Dans ce même cadre concret, l'interpellation aux administrateurs, pour qu'ils soient plus présents lors de situations de violences demandant une gestion différente de la gestion quotidienne, est faite par les animateurs. Ceux-ci pensent qu'il serait pédagogiquement plus rentable que certaines décisions importantes, telles que des sanctions (d'exclusion par exemple) soient prises par les administrateurs, de telle manière que ne soient pas exagérément mises en difficulté les relations entre l'équipe et les jeunes.

L'obligation décrétable d'intégrer dans le Conseil d'administration un tiers de jeunes de moins de 26 ans a également été questionnée, la spécificité du thème de la violence renforçant le questionnement des animateurs. Cette thématique a déjà longuement été abordée. Notons cependant que la notion de formation des CA a été envisagée. De jeunes administrateurs pourraient utilement recevoir une

formation à la tâche à laquelle ils s'engagent. Formation que l'on pourrait étendre à l'ensemble des administrateurs puisqu'il apparaît que ce ne sont pas nécessairement les plus jeunes qui ont le plus besoin de formation. Les animateurs estiment que de manière générale, un travail d'information et de formation est à faire auprès de l'ensemble des membres du CA. La proposition d'un véritable travail d'animation des CA pour les rendre plus efficaces et sensibles aux réalités de terrain a été soutenue.

La confrontation de l'histoire parfois complexe des Maisons de jeunes et de l'obligation décrétable d'avoir un tiers de jeunes dans un Conseil d'administration pourraient parfois amener des situations délicates où il n'y aurait pas de jeunes intéressés par la participation à une telle instance. Sauf à forcer l'un ou l'autre jeune à s'y inscrire malgré tout, ou à trouver ailleurs le quota nécessaire, par exemple en faisant participer des jeunes non réellement investis dans les projets ou à l'accueil – ce qui n'est, ni dans un cas ni dans l'autre, la volonté pédagogique des Maisons de jeunes.

L'environnement institutionnel de la Maison de jeunes

L'environnement institutionnel des Maisons de jeunes est compliqué. Leur organisation interne n'est déjà pas simple, leurs relations avec l'extérieur complexifient encore leur réalité organisationnelle. D'autant plus que les partenariats doivent être encouragés pour faciliter la concrétisation de leurs missions. Parmi les instances importantes pour une Maison de jeunes, relevons l'administration et l'inspection, les potentiels partenaires culturels, les potentiels partenaires « jeunesse » et les partenaires locaux, parmi lesquels la Commune. De leurs relations avec ces différentes instances, les Maisons de jeunes n'ont, la plupart du temps, qu'à se féliciter, mais tel n'est pas toujours le cas. Les dialogues de sourds parfois existants ne favorisent pas des dynamiques pédagogiques ou culturelles constructives⁸⁹.

Le rapport à l'administration

L'administration (dans laquelle nous incluons logiquement l'inspection) n'a pas à priori une mission qui valorise naturellement son image auprès des Maisons de jeunes. C'est d'elle que viennent les demandes de rapports, les refus (ou le

⁸⁹ Nous n'aborderons bien entendu pas, ici, la totalité de la complexité des relations organisationnelles et institutionnelles, nous nous contenterons de faire ce travail à partir de la porte d'entrée qui nous préoccupe dans cette recherche-action.

rabotage de la somme demandée) de subsides et quantité de paperasses administratives dont les Maisons de jeunes se passeraient bien. Mais globalement, les animateurs comprennent, bien entendu, les logiques qui sous-tendent cette réalité administrative. Et, toujours globalement, les animateurs estiment leurs relations avec l'administration et l'inspection plutôt positives, la dimension d'accompagnateur pédagogique de l'inspection étant par exemple plus souvent pointée que sa dimension contrôlante. La comparaison avec d'autres secteurs ne fait que renforcer cette impression.

L'intervention de Jean-Louis Genard a cependant amené plus d'une réflexion dans le groupe.

Les associations comme les Maisons de jeunes se situent aujourd'hui entre des responsabilités publiques (il y a une volonté sociale et collective de faire exister les Maisons de jeunes, qui répondent à un enjeu d'émancipation des jeunes au travers de politiques culturelles de jeunesse⁹⁰) et des responsabilités imposées par le pouvoir subsidiant (la mise en place de projets à court terme avec des évaluations), avec une place de plus en plus grande accordée chaque jour à la logique de projet. Il y a donc risque de passage de la logique institutionnelle – qui se définit au travers de finalités, de missions, puis de moyens à mettre en œuvre pour les atteindre – à cette logique de projet inscrit dans le court terme avec volonté de quantifier et de rendre visible. Ce qui n'est pas nécessairement la logique première d'une Maison de jeunes ! La crainte soulevée par Jean-Louis Genard et soutenue par les participants est de voir les projets des Maisons de jeunes soumis à un contrôle bureaucratique, sur des critères ne correspondant plus nécessairement à ce qui doit être mis en place sur le terrain, selon la définition publique concrétisée par le Décret. « *Les Maisons de jeunes font des projets et sont financées. Si c'est beau, c'est bien. La notion de trajet des jeunes n'est pas valorisée. Une bonne Maison de jeunes est une Maison de jeunes qui produit. Mais on ne mesure pas le trajet, la manière de faire* ».

Face à ces attitudes contrôlantes, les Maisons de jeunes ont tendance à travestir la vérité, d'autant plus quand il y a allocation des ressources, de peur de ne plus correspondre à la norme acceptable en terme de visibilité. Une Maison de jeunes qui travaillerait avec un public difficile, peu preneur de projets, risque de ne pas obtenir un subside pour une action qu'elle tente de mettre en place dans des conditions difficiles, sans certitude de résultat visible et encore moins montrable. A l'opposé, une Maison de jeunes avec des jeunes très participatifs pourrait obtenir des moyens importants parce qu'on a la quasi-certitude que le projet final sera beau, alors que l'organisation aura dû mettre bien moins de moyens pour atteindre

⁹⁰ Cf. la notion de Question publique, développée par BLAIRON, J. et SERVAIS, E., *L'institution recomposée. Tome 1. Petite lutte entre amis*, Collection Détournements de fond, Ed L. Pire, 2000.

ce résultat. La première de ces deux Maisons, pour décrocher le subside, embellira les choses auprès du pouvoir subsidiant, quitte à cacher la réalité difficile, les jeunes violents, le quartier délabré et les conditions dans lesquelles ils accueillent les jeunes. *« Je n'explique pas la réalité du terrain de la même manière à mon CA et à mon inspecteur. Les filtres sont là et influencent les compréhensions ».*

Dans le même ordre d'idées, mais plus pervers encore, de beaux projets socioculturels peuvent maintenant être soumis aux pouvoirs subsidants par des acteurs qui ne sont plus dans des dispositifs socioculturels. Les finalités de ces organisations sont floues. L'objectif premier y est sécuritaire, la culture est un moyen de l'atteindre. Mais s'il est beau et montrable, il pourra obtenir le subside qui servira un objet sécuritaire plutôt que socioculturel. Dans le même temps, une Maison de jeunes rentrera un projet qui risque d'être moins beau et ne sera dès lors pas financé, alors qu'il s'inscrit clairement dans une logique d'émancipation des jeunes.

Jean-Louis Genard incite les Maisons de jeunes à se mobiliser pour que les procédures d'évaluation soient réflexives et menées en commun avec les acteurs. C'est bien par rapport à la nature du projet « Maison de jeunes » que les évaluations doivent être faites et non par rapport à un sous-projet qui, retiré de son contexte, ne possède plus la même nature.

Le rapport aux institutions culturelles

Dépendant du ministère de la culture, les Maisons de jeunes s'inscrivent d'abord dans le champ culturel, même si certains, y compris dans le secteur, souhaiteraient les inscrire d'abord dans un champ plus social. Cette inscription a été peu développée dans notre travail, si ce n'est sur deux aspects particuliers. Le sentiment vécu que les partenaires culturels sur la place mettent peu d'empressement à ouvrir leurs portes et à offrir leurs murs à des créations jeunes diversifiées et parfois marginales dans les modes d'expression, mais souvent riches de sens et de qualités esthétiques. D'où le ressenti d'un manque de reconnaissance injuste que pouvaient révéler certains jeunes.

Le second aspect, la valorisation des productions jeunes, fait lui aussi appel à collaboration. L'expression jeune est une chose et mérite d'être valorisée. La rendre plus porteuse de sens encore, parce que son esthétique a été travaillée, fait partie du travail des Maisons de jeunes. *« Il est intéressant de mettre la barre assez haut et d'essayer d'y arriver. Si on parvient à faire utiliser aux jeunes des moyens d'expression qu'ils n'auraient jamais utilisés en dehors de la MJ, c'est déjà un point positif ».*

Et, sans vouloir créer le paradoxe par rapport à l'analyse précédente qui souhaitait mettre en avant le trajet avant le produit final, les animateurs étaient d'accord sur l'importance de créer des produits qui soient esthétiquement de qualité. Notamment parce qu'il est important de vouloir valoriser des environnements qui en ont trop peu les possibilités et que des jeunes peuvent y trouver des intérêts ayant pour nom « dignité » et « quête de sens », mais aussi « valorisation de mon image et de l'image de mon quartier ». La collaboration avec des artistes ayant les compétences pour travailler sur l'esthétique, faisant le choix de participer avec les jeunes à la traduction du message qui est le leur sous une forme esthétisée où ils continuent de se reconnaître, est également un aspect nécessaire au développement des missions des Maisons de jeunes. Des collaborations doivent donc s'établir. Les Maisons de jeunes ont souvent leurs réseaux de relations individuelles. Qu'elles puissent par ailleurs, et en plus, faire fructifier des relations avec de potentiels partenaires culturels riches de ces compétences devrait faire figure de bénéfice pour la qualité des messages que veulent faire passer les jeunes.

Le réseau « jeunes »

Les Maisons de jeunes sont souvent associées, et parfois malgré elles, à d'autres partenaires travaillant dans le domaine de la jeunesse. Les contrats de sécurité, les Plans de Prévention et de Proximité, l'aide à la jeunesse, les plannings familiaux développent des projets s'intéressant aux jeunes et/ou intéressant les jeunes. Les valeurs soutenues par ces différents opérateurs et les missions qui en dépendent peuvent être proches, complémentaires, contradictoires, voire opposées à celles des Maisons de jeunes. La thématique de la violence rend particulièrement visibles les différences entre les opérateurs.

Pour qu'un travail avec les jeunes soit pertinent, le fondement de l'organisation qui exerce ce travail doit avoir le souci de la clarté⁹¹. Quelle est la finalité de mon organisation ? Quels sont les objectifs envers le public ? Quel public est concerné, lequel ne l'est pas ou n'est pas prioritaire ? Quels rapports avec l'environnement l'organisation doit-elle entretenir ?

Cette clarté doit être évidente pour les pouvoirs publics, qui ne doivent pas s'attendre à ce qu'une organisation s'attache à d'autres missions que celles pour lesquelles elle s'est engagée et pour lesquelles elle a été mandatée.

Cette clarté est indispensable pour les organisations elles-mêmes, qui ne peuvent éparpiller leurs moyens dans des missions différentes – parfois peu compatibles ou

⁹¹ CHAMBEAU, M. et. RENOUPREZ, C., *Jeunes et assuétudes. (2) Regards sur la parole des intervenants*, Travailler le social, n°29-30, 2001, p 121.

en opposition avec les valeurs qui les fondent. Elle l'est aussi pour les travailleurs qui doivent être clairs avec leurs missions, leur mandat, avec déontologie.

Les jeunes (et aussi leurs proches) doivent savoir ce que participer aux activités d'une organisation signifie pour eux, à quoi ils s'engagent, comment ils y sont considérés. Ne pas être clair à ce propos, c'est leur dénier la qualité de sujets.

L'environnement organisationnel et institutionnel a également besoin de cette clarté. Parce qu'il est important de pouvoir évaluer la compatibilité des missions de ces partenaires avec celles de mon organisation, pour voir si la collaboration est possible.

Si la clarté est essentielle, Jean Blairon pointe plutôt aujourd'hui une tendance au flou organisationnel et institutionnel, où chacun ferait un peu de tout sans référence à ses missions premières. Entre les actions des organisations qui ont tendance à s'étendre (on offre des services à la demande : une Maison de jeunes ouvre une école de devoirs pour les élèves de l'école primaire⁹² à la suite d'une demande de la commune), les actions qui s'empilent sur d'autres actions (la création de coordinations diverses), l'amnésie (on oublie l'histoire de l'association, ce pourquoi elle a été créée) et l'utilisation de termes génériques dépourvus de sens commun (que veulent dire « intégration », « épanouissement », « citoyenneté », « prévention » ? Selon les lieux d'où l'on parle, les sens en sont différents), les discours organisationnels se font incompréhensibles. Tout le monde ferait la même chose et avec sensiblement les mêmes publics.

Pour les Maisons de jeunes, il est essentiel de comprendre dans quel environnement elles s'inscrivent. Et, dans le même temps, d'assumer les finalités qui donnent le cadre de ses missions. Si on parle des rapports entre les jeunes et la violence, une porte d'entrée sera de signaler que ces jeunes menacent la sécurité de la cité, et qu'il est donc nécessaire d'assurer un cadre sécurisant pour que la cité puisse se développer normalement (mais que signifie le mot « normalement » ?). Des activités culturelles au sens large seront par exemple développées pour assurer cet encadrement. La finalité première de la pièce de théâtre ou du tournoi de foot, ce sera bien d'éviter que les jeunes ne tiennent les murs le soir sous les fenêtres des gens honnêtes ou qu'ils n'envahissent les cages d'escalier pour y fumer dieu sait quoi, qu'ils ne fassent vrombir leurs mobylettes à des heures indues... c'est le discours et la logique sécuritaire.

Une autre porte d'entrée veillera à prévenir les dérapages, à pointer d'abord les difficultés que les jeunes rencontrent et ce qu'il faut mettre en place pour atténuer les effets de ces difficultés. Si une activité artistique ou sportive est proposée aux jeunes, c'est bien dans l'objectif de résoudre les difficultés rencontrées par les

⁹² BLAIRON, J. et SERVAIS, E., *op. cit.*

jeunes. Ce qui est premier, c'est la difficulté. Que des aides soient apportées à des jeunes en difficultés et que des moyens divers soient mis en place, cela semble pertinent. La question se pose quand cette aide apparaît dans certains discours comme une nécessité pour l'ensemble des jeunes. On crée ainsi des organismes pour les jeunes en difficultés, mais, par les activités qu'on propose, on vise l'ensemble du public jeune, sans distinctions liées à une problématique avérée. C'est le discours et la logique préventive.

La porte d'entrée qui parie sur l'émancipation est la porte d'entrée que propose d'ouvrir le Décret de juillet 2000 qui organise les Maisons de jeunes. Ce n'est probablement pas la porte la plus simple à ouvrir, quand on entend les discours actuels à propos de la jeunesse. Les portes d'entrée sécurité ou prévention (surtout quand on simplifie le discours sur la jeunesse en faisant des liens qui ne se discutent pas entre jeunesse et délinquance, jeunesse et décrochage scolaire, jeunesse et drogues, jeunesse et violences, ...) sont bien plus simples à ouvrir, à force d'exemples en démontrant les nécessités. Face à un pavé lancé dans la vitre d'un bus, à un sac arraché des mains d'une dame âgée ou à la réalité d'un jeune qui ne va plus à l'école malgré l'obligation scolaire, les messages délivrés par les Maisons de jeunes et beaucoup d'organisations de jeunesse apparaissent médiatiquement bien faibles.

Le message qui est bien présent dans ce Décret indique que les jeunes ont droit à une place dans la société. Une place comme citoyens et citoyens en devenir. Et que les Maisons de jeunes, au travers des activités d'accueil, d'apprentissage à la participation et de créativité qu'elles mettent en place, ont pour mission de les aider à trouver cette place. Pas en les (en)cadrant ou en partant de leurs difficultés, mais en pariant d'abord sur leurs compétences et sur leurs potentiels créatifs.

Trois portes d'entrées, trois constats différents, trois modes de réponses à mettre en œuvre et pourtant les mêmes outils (la culture et le sport). Et donc, un même combat ?

La question de la cohérence de la Maison de jeunes avec ses finalités et ses missions

Cette ébauche d'analyse des organisations pose une première question aux Maisons de jeunes et aux animateurs. L'organisation dans laquelle je travaille (la Maison de jeunes) choisit-elle la porte d'entrée qui correspond au titre officiel qu'elle se donne ?

Cette question a alimenté à plus d'une reprise les débats au sein du groupe d'animateurs. Face à des réalités complexes et difficiles vécues en Maisons de jeunes, dans lesquelles les violences sont présentes, le Décret « Maison de jeunes » auquel chacun dans le groupe était prêt à adhérer paraissait parfois (un peu ?)

utopique. Et les concepts de prévention et de sécurité, que pourtant on savait connotés, transparaissaient parfois sous les discours.

L'ensemble du rapport démontre à l'évidence que les solutions ne sont pas simples et qu'il pourrait parfois y avoir une tendance à se simplifier la vie et celle de l'organisation en choisissant de travailler avec les jeunes à partir des deux autres portes d'entrée.

La réponse est un choix clairement politique qui reconnaît la dimension utopique du Décret « Maisons de jeunes ». Mais qui peut aussi, concrètement, alimenter son positionnement à partir de réalités vécues tous les jours au sein de ces Maisons. Ce sont ces réalités concrètes qui permettent de soutenir que cette utopie en vaut la peine et mérite d'être portée. *« Il serait intéressant d'avoir des débats sur ce Décret pour savoir ce qu'on peut faire ou pas ».*

La dimension politique que les Maisons de jeunes et les animateurs mettent en évidence, c'est le refus de se centrer seulement sur des politiques de jeunesse prioritairement axées sur l'évitement des risques, l'éducation, la lutte contre la délinquance, le contrôle social. C'est aussi le choix de valeurs qui traduisent ce qui donne sens à ce qui se fait au quotidien dans les Maisons, la créativité, l'émancipation, la participation, l'apprentissage à la citoyenneté.

Ca, c'est pour la philosophie du Décret. Mais, dans son application sur le terrain, n'a-t-on pas parfois l'impression de se perdre ? Marylène Toussaint a proposé aux membres du groupe de rentrer dans leurs Maisons de jeunes pour réaliser l'exercice qui pourra leur faire connaître le degré d'adhésion de la structure au Décret :

1. Que des participants à la Maison de jeunes (issus des travailleurs, du conseil des jeunes, du conseil d'administration, de l'accueil,...) donnent une définition et indiquent les valeurs que la Maison de jeunes entend défendre. De même pour les missions essentielles à soutenir. En bref, qu'ils répondent à la question : « A quoi doit servir une MJ ? »
2. Un premier intérêt sera la confrontation entre les différentes réponses individuelles, et l'organisation d'une définition collective des différents acteurs de la Maison de jeunes.
3. A partir des orientations majoritaires dégagées (sont-elles suffisamment majoritaires ?), on organise la comparaison avec les termes utilisés dans le Décret. Y a-t-il cohérence entre le Décret et les définitions données dans la Maison de jeunes ? Sinon, y a-t-il pertinence (autre qu'économique) à rester dans ce cadre décrétoal ? Et comment faudrait-il modifier nos actions pour qu'elles tendent vers la finalité du Décret ? Ce travail permet de relever les incohérences et de recentrer l'action.

4. Si les finalités correspondent suffisamment (il est, bien sûr, possible que des particularités ne dénaturant pas le fond de la philosophie de la Maison de jeunes orientent certains aspects de son fonctionnement), comparer ces finalités aux actions réellement mises en place au sein de la Maison. Quels sont les chemins que les jeunes peuvent suivre pour avancer vers la participation à l'intérieur de la Maison et vers la citoyenneté dans les quartiers ? Ce travail questionne la cohérence des finalités et des actions.

Les cohérences ou les incohérences qui seraient décelées permettent de réaliser si le choix de la structure « Maison de jeunes » est le plus pertinent. Si les orientations qui se dégagent des réponses des porteurs de l'organisation portent la mission de prévention comme première – ce qui sera, bien entendu, tout à fait respectable – il faudra en tirer les conséquences. Plus que probablement, le cadre légal ne correspond pas aux missions que se donne le centre. Une autre possibilité sera de revenir aux valeurs et missions définies dans le Décret « Maisons de jeunes » et de transformer assez radicalement l'objet de l'organisation pour revenir à celui qui se trouve dans les textes légaux.

Cette définition des missions de la Maison de jeunes, sous le regard du Décret mais aussi en tenant compte des spécificités qui la caractérisent, permettra aussi de mieux positionner cette Maison sur l'axe pragmatisme – émancipation.

La question des partenariats et des collaborations

Une seconde question concerne le réseau. Avec qui et comment peut-on établir des partenariats ou collaborer, sans prendre le risque de se dédire ou de faire glisser la réalité organisationnelle vers d'autres portes d'entrée ?

Il y a des activités où les partenariats sont possibles. L'organisation d'un tournoi de foot de quartier apparaît réalisable. Encore faudra-t-il que les objectifs soient clairement définis et que chaque jeune qui se retrouve sur le terrain connaisse la raison de l'organisation du tournoi. Organiser un tournoi avec vainqueur et médailles, ce n'est pas la même chose que d'organiser la fête du foot dans l'objectif de réunir des jeunes différents et d'envisager le fair-play comme valeur essentielle.

Pour d'autres thématiques, les partenariats peuvent s'avérer plus difficiles. Travailler sur la problématique de la violence par exemple ne sera pas nécessairement simple. Comment arriver à une approche commune sans s'éloigner de sa mission première ?

Par contre et par certains aspects, d'autres organisations peuvent être utiles à la gestion des violences au sein d'une Maison de jeunes. Pour éviter l'exclusion de la Maison de jeunes d'un jeune qui ne va pas bien et qui l'exprime au travers d'actes

violents, l'AMO pourrait s'avérer un partenaire intéressant, chargée de soutenir le jeune dans ses difficultés, tant socialement que psychologiquement si nécessaire.

De même, rien ne devrait empêcher les concertations entre travailleurs sociaux, éducateurs de rue et animateurs de Maisons de jeunes sur cette même thématique – pour autant que les rôles et fonctions de chacun soient respectés et que l'objectif soit l'échange des pratiques et des réflexions sur les besoins des jeunes, et non la volonté d'établir une politique commune. Viser cet objectif, c'est lisser les missions de chacun, ce qui n'est dans l'intérêt d'aucune organisation partenaire. Face à un groupe de jeunes fréquentant la Maison de jeunes et s'exprimant violemment dans la rue, l'éducateur de rue des contrats de sécurité aura pour objectif premier de les ramener « à la raison », l'animateur de la Maison de jeunes aura peut-être à les soutenir dans des revendications légitimes exprimées par la violence. Comment fusionner ces objectifs ? Cela semble improbable.

Une conclusion pour deux phases de recherche – action

Nous nous sommes mis à l'écoute des jeunes. Nous avons débattu avec les animateurs. Deux démarches que nous avons voulu construire en cohérence, mais qui se sont élaborées chacune séparément. Il y a bien eu la possibilité pour les animateurs « d'entendre » ce que les jeunes ont pu dire et de réagir à ce qu'ils entendaient, d'en tenir compte dans les débats, ce qu'ils ont fait.

De ces deux démarches, que pouvons nous ressortir de véritablement commun ? Qu'ont pu dire les jeunes dans leurs témoignages, et les animateurs dans leurs débats, qui puisse interpeller par les similitudes dans les approches et dans les thèmes développés ?

Dans le travail de rencontre avec les jeunes, ces derniers ont rappelé plusieurs éléments essentiels à toute personne qui voudrait faire des liens entre jeunesse et violence. Nous avons procédé à une première analyse à partir de trois d'entre eux :

- la façon de ressentir la violence (de la nommer même ainsi) dépend fortement de la place qu'on occupe dans la société ou dans des lieux particuliers ;
- la jeunesse, l'adolescence est une période où le jeune constitue sa personnalité. Les violences (produites ou perçues, réelles ou ressenties) jouent un rôle dans cette constitution ;
- la confrontation des jeunes aux règles est aussi constitutive de qui ils sont et de qui ils vont devenir. Ces règles, ils les vivent comme confrontations et difficultés quotidiennes mais aussi comme nécessité pour véritablement grandir.

Les animateurs ont d'abord dû questionner leurs représentations de la violence et, à la suite de cela, réfléchir aux pratiques à mettre en œuvre pour la rencontrer, la travailler avec les jeunes à partir de la philosophie de travail qui les guide en Maisons de jeunes. Plutôt que d'inventer de nouvelles pratiques, la volonté a très rapidement été d'approfondir les pratiques et les valeurs fondamentales dans les Maisons de jeunes : l'accueil, l'expression, la participation, la tolérance, la citoyenneté, la démocratie,...

L'ensemble du travail constitue des pistes de réflexions intéressantes pouvant nourrir le travail quotidien au sein de chaque Maison, mais amène aussi parfois des propositions concrètes destinées à améliorer ce travail quotidien.

Pour conclure (provisoirement) la démarche, revenons encore quelques instants sur l'un ou l'autre aspect de ce qui a pu être amené par les jeunes ou les animateurs :

- les longueurs d'ondes, parce que cela semble un élément essentiel pour travailler dans la cohérence ;

- les violences subies par les jeunes, parce qu'un message qu'ils nous ont bien envoyé renverse un postulat qui semble figé – à savoir la responsabilité régulièrement pointée des jeunes dans des phénomènes de violences ;
- les dimensions culturelles et citoyennes (ce qui constitue le ferment de tout travail dans le secteur des Maisons de jeunes) et la nécessité pour le secteur, mais aussi certainement pour la société dans son ensemble, de réfléchir à ce qu'on appelle une problématique (la violence) à partir de ces deux concepts.

Les longueurs d'onde

Un postulat primordial pour travailler une problématique « violence ».

Une question a traversé véritablement l'ensemble de la démarche : dès qu'il a été question de travailler la problématique « violence » à la Fédération des Maisons de Jeunes (FMJ), avant même qu'une méthode ne soit réfléchie et jusqu'au moment de l'écriture de ces dernières pages, il y a eu l'envie de pouvoir définir la violence, de lui donner du corps. A la fin du travail, nous n'avons pas véritablement avancé dans ce domaine. A cette question, « qu'est-ce que la violence ? », nous avons eu presque autant de réponses que d'interlocuteurs. A force d'exemples concrets, d'essai de conceptualisation, nous avons essayé de préciser le terme. Un enseignant qui met en échec un élève, est-ce de la violence ? Si l'élève le vit ainsi, qui pourrait lui enlever le droit à vivre ce moment comme une violence ?

Une personne âgée qui a peur parce que des jeunes tiennent les murs sous sa fenêtre, qui pourrait lui signifier qu'elle a tort de vivre ces jeunes comme violents, parce qu'elle le sent vraiment comme ça ? Nous avons essayé parfois de travailler sur l'idée de violence légitime ou de violence illégitime. C'était stimulant. Mais qui pourrait nous dire de manière claire et définitive que la violence du policier contrôlant l'identité d'une bande de jeunes, que la violence de l'animateur excluant un jeune de la Maison de jeunes, que la violence du jeune claquant sèchement la porte de la Maison de jeunes après avoir subi deux heures de brimades gratuites, sont des violences légitimes ? Sur base de quels critères ?

Il y a légitimité du contrôle policier ou de l'acte d'exclusion par un animateur parce que le cadre de leur fonction leur donne cette légitimité. Il y a légitimité pour le jeune de claquer la porte parce qu'il est normal qu'après ce que d'autres jeunes lui ont fait subir pendant les deux précédentes heures, la réaction soit celle-là. Chacun peut-il s'accorder sur ces affirmations ? Bien sûr que non. Parce que le contrôle policier se fait trop systématique et sur base du délit de sale gueule... parce que dans l'exclusion du jeune, il y a toute une part de la réalité de ce qui s'est passé dans la Maison, que l'animateur n'a pas perçue. Parce qu'un jeune de 17 ans, même si ça se passe mal avec ses pairs, doit être capable de penser que la porte de

la Maison de jeunes n'est pour rien dans le fait qu'il ait été rabaissé. Où est la violence ? Est-elle légitime ? D'où tirerait-elle cette légitimité ?

Nous avons déjà parlé du concept de longueurs d'ondes. Cette idée permet de donner la seule réponse que nous ayons pu organiser par rapport à cette question. La définition de la violence dépend de la perception de chacun et il est nécessaire de savoir que les longueurs d'ondes de chacun peuvent être si différentes – ce qui est considéré comme violent par l'un ne l'est pas du tout par l'autre. Il est par exemple frappant, dans le travail que nous avons mené d'abord avec les jeunes puis avec les animateurs, de comparer les analyses que chaque groupe peut faire de la violence en Maisons de jeunes. Il faut bien sûr apporter des nuances à ce constat mais globalement, les jeunes estiment que les Maisons de jeunes sont des lieux peu violents, les animateurs ressentent une présence permanente d'une violence au moins latente... les longueurs d'ondes...

Si l'on décide de parler violence dans les Maisons de jeunes – si c'est une thématique qui intéresse, interpelle ou inquiète les animateurs, les jeunes, les administrateurs – et que cette question est mise en débat, ce dont il faut d'abord se rendre compte, c'est bien les diversités de voir et comprendre les choses, de donner des sens aux actes que l'on vit, que l'on produit, que l'on subit. Cela fait partie d'un métier à acquérir, cette nécessité de comprendre la complexité des regards, des sentiments face à un acte qui se passe devant moi. « *Ce qui est violent, ce n'est pas nécessairement l'acte, mais la manière dont on le perçoit* » dira un animateur. Et une animatrice : « *Je ne partage pas les mêmes règles, donc moi, ça me pose problème* ». La pertinence du travail en Maison de jeunes se construit sur la diversité des sensibilités des personnes, jeunes et adultes, professionnels, bénévoles et membres qui la fréquentent. C'est la volonté de s'inscrire dans un travail culturel qui veut ça. Quand on parle de violence, peut-être ces sensibilités doivent-elles être davantage encore écoutées et senties.

Il y a violences. Chacun l'admet. On a très peu parlé de son éradication. La violence fait partie de la vie. Dès l'accouchement et jusqu'à la mort : deux moments pas mal violents... ce qui dérange ce n'est pas la violence, c'est qu'elle soit insupportable à certains. En Maison de jeunes, face à cette dimension insupportable, on peut deux choses. Parfois, la rendre plus supportable. Parfois simplement comprendre en quoi elle est insupportable. Pas plus. Il y a des actions à mener en ce sens. Les jeunes ont parlé de l'importance d'être entendus, de pouvoir dire des choses sur ce qu'ils vivent, d'avoir des lieux pour se prendre en charge et d'autres lieux où ils peuvent simplement avoir l'impression d'être chez eux. Les animateurs ont réfléchi à l'accueil dans les Maisons de jeunes, aux expressions à travailler avec les jeunes, à la place que chacun peut prendre dans la gestion d'un lieu qui est aussi, et peut-être d'abord, à eux.

Ce ne sont pas des apports miraculeux ni des réponses radicales à la violence. Ce sont simplement des cadres sensés à mettre en place, à pérenniser, à remettre en cause quand cela est nécessaire. Ces cadres qui permettent un mieux-vivre appellent tout naturellement à transformer la violence.

Les jeunes et les violences subies

Les témoignages des jeunes renversent le discours habituellement entendu qui lie jeunes et violence sur base d'une jeunesse qui serait productrice de violences. Il y a une permanence dans ce que disent les jeunes à relever les nombreuses situations où eux aussi ont à subir des violences diverses, qu'elles soient concrètes ou moins palpables. Leurs rapports aux structures sociales (famille, école, police,...) qui les entourent et les encadrent ne sont pas des plus simples. L'environnement dans lequel certains vivent, (cités, quartiers délabrés,...) ne leur permet pas de penser qu'ils jouissent, eux et leurs familles, d'une grande considération auprès des décideurs. Le cadre socio-économique qu'on leur propose n'est pas des plus réjouissants et pourtant on les amène à avoir des projets, alors que ce qui se passe autour d'eux n'ouvre pas de perspectives. Les comparaisons que certains peuvent faire, par rapport à d'autres, ne les incitent pas à penser que l'égalité prônée en démocratie soit pour demain : ce sont plutôt les inégalités qui apparaissent chaque jour un peu plus criantes. L'image qu'ils doivent montrer aux autres, caractérisée de plus en plus par la dictature des marques que la plupart ne sont financièrement pas capables d'assumer, est un exemple caricatural de cette inflation des inégalités dans laquelle ils sont pris et dont ils ne peuvent se dépêtrer. Les animateurs savent cette violence que les jeunes qui fréquentent leur Maison ont à subir tous les jours. Ils confirment, dans leurs propos, la loi de conservation de la violence de Pierre Bourdieu, et expliquent essentiellement les violences que les jeunes peuvent produire comme étant un renvoi des violences qu'ils ont eu à subir.

Face aux violences que les jeunes doivent endurer, il revient aux Maisons de jeunes de s'engager d'abord pour que ces jeunes puissent dire ces violences et pour qu'ils acquièrent les capacités pour les assumer, non dans la soumission mais dans une résistance qui se matérialisera idéalement par la capacité à énoncer des messages percutants et créatifs⁹³. Ces messages dénonceront les violences que les jeunes encaissent. Ils seront argumentation afin d'amener les responsables de cette production de violence à tenir compte des situations des jeunes et à agir pour que cela évolue positivement. Les jeunes agiront alors à partir de qui et d'où ils sont, pour transformer eux-mêmes ce qui leur fait violence en autre chose de plus agréable à vivre. C'est bien cela l'enjeu de l'éducation permanente, l'enjeu des Maisons de jeunes.

⁹³ HANSOTTE, M., *Les intelligences citoyennes*, Ed De Boeck université, 2002.

Face à la violence que les jeunes subissent du système scolaire, dont on ne remet pas en cause la légitimité (nous venons de rappeler que tel n'était pas le sujet), mais avec lequel il faut faire connaissance pour comprendre les sentiments que peuvent ressentir les jeunes à son égard, la Maison de jeunes ne réagit pas dans l'école. Elle réagit à partir de la Maison de jeunes, pour permettre aux jeunes de se décharger de cette violence reçue. C'est un premier pas, bien sûr insuffisant. Mais qui fait du bien. Les Maisons de jeunes pourront aider les jeunes à mieux comprendre les violences vécues à l'école. Celles qui apparaissent raisonnables, eu égard aux exigences légitimes de l'institution scolaire – qui a pour mission la formation et doit donc pouvoir évaluer les avancées des jeunes fréquentant ces établissements. Celles qui apparaissent déraisonnables, et pourquoi elles sont vécues comme telles. Les Maisons de jeunes pourront aussi fournir des outils pour que les jeunes expriment leurs frustrations par rapport à ce système scolaire. Les expressions ainsi matérialisées pourraient se retrouver dans l'espace public. Aux Maisons de jeunes de favoriser cette expression publique des jeunes, et de tenter que les « responsables » de ces violences scolaires que pointerait ces jeunes puissent entendre ces expressions. Et y réagir. De préférence dans le cadre de débats où les paroles s'échangent, les arguments se construisent. Comme dans tout système, certains dans les écoles seront rétifs à entendre ces expressions de jeunes, leurs élèves, qui remettent en cause leur travail. D'autres pourraient y trouver source, pour améliorer une qualité d'enseignement qu'il est sans doute toujours légitime de questionner. Créer des liens avec ceux-là qui admettent l'interpellation, acceptent le débat et sont prêts à entendre les questions, participe au développement plus harmonieux des jeunes, au développement d'une société plus conforme aux valeurs que la démocratie entend défendre, mais aussi à l'atténuation des violences – ce dernier élément étant un argument de choix dans la mise en place d'un travail de collaboration.

Les jeunes vivent parfois dans un quartier qui ne les accepte pas comme tels. Ils ne peuvent alors se sentir chez eux dans ce quartier que pourtant ils habitent. La Maison de jeunes peut être un des réceptacles où la violence reçue est vomie par les jeunes. Ce sentiment de ne pas être reconnu, de ne pas être accepté, d'être stigmatisé, les jeunes viennent parfois le dire de manière violente entre les murs de la Maison. Les animateurs entendent parler de ces « vieux cons » qui les insultent, ne leur adressent la parole que pour faire une remarque désobligeante, se plaignent du bruit que les jeunes font le soir, mais ne disent rien à propos d'efforts que ces jeunes ont déjà fait... le quartier, cela peut aussi être un environnement peu agréable, mal entretenu, qui se dégrade chaque jour un peu plus, où des poubelles sont déchirées, laissant échapper les détritiques qui s'étalent sur le sol, etc.

Ces quartiers sont une violence pour tous. Pour les jeunes aussi. Que l'accueil de la Maison de jeunes soit le lieu où ce ras-le-bol puisse s'exprimer, tant mieux. Mais

pour que cela devienne vraiment intéressant, il faut pouvoir rebondir vers autre chose. Dans un quartier où il ne fait pas bon vivre, les citoyens ont le droit de se plaindre. Mais la citoyenneté, ce n'est pas que la plainte, c'est aussi une capacité à proposer. Pointant un fait précis à améliorer, l'embellissement du quartier par exemple, que peut-on mettre en place à partir de la Maison de jeunes pour réussir l'entreprise ? Des contacts sont peut-être à prendre, des actions très concrètes à mener. Quelles sont les ressources de la Maison de jeunes et des jeunes qui la fréquentent ? Une grande journée de ramassage des crasses sur les trottoirs pourrait être une première action. Mais que les jeunes auront raison de prendre avec des pincettes. Pourquoi sont-ce les jeunes qui doivent faire ce travail, alors qu'ils ne sont pas les producteurs essentiels de la saleté ? Cette action ne peut donc s'inscrire que dans une démarche plus globale, dans laquelle les jeunes pourront vraiment dire pourquoi ils ne sont pas bien dans leur quartier, ce qu'ils proposent concrètement pour améliorer la situation, les personnes qu'ils veulent rencontrer pour que le nécessaire légitimement revendicable soit fait pour l'amélioration de la qualité de la vie, le tout en travaillant vraiment à partir de ce qui intéresse les jeunes comme techniques d'expression. La réalisation d'une chanson qui passerait sur les ondes de la radio locale, une exposition de fresques dans les rues de la cité, dans les cages d'escaliers des immeubles, un journal toutes boîtes... ces expressions/revendications participent aussi à la mise en place d'une coopération avec les adultes, ceux qui partagent une galère similaire et avec lesquels des actions communes pourraient s'envisager, et ceux qu'il faut interpeller.

Les jeunes expliquent que la violence est peu présente en Maison de jeunes. Et ils expliquent cela par le fait qu'ils y ont le droit à la parole. Favoriser les expressions, qu'elles soient créatrices, revendicatrices ou sources de participation accrue au sein de la Maison diminuerait selon eux les violences.

Les expressions créatives, ludiques et politiques ont clairement droit de cité dans les Maisons de jeunes. Elles sont les premières possibilités pour les jeunes de développer des idées au travers de médias qu'ils maîtrisent souvent mieux que la parole. Il y a donc à soutenir et encourager ces canaux d'expression. D'autant plus que cette dimension ludique ou artistique est souvent un point d'accrochage, certainement plus passionnant dans l'esprit des jeunes que l'expression écrite ou orale trop souvent connotée scolairement.

Cependant, faciliter la parole des jeunes est aussi une mission des Maisons. Et une mission démocratiquement essentielle. Développer cette prise de parole est une partie du travail qui se réalise et doit se réaliser. Réfléchir à cette parole comme outil essentiel d'émancipation reste une priorité. Si cela peut avoir des effets sur la présence de la violence dans la Maison de jeunes, cela pourra être considéré comme un bénéfice secondaire. A moins, et cela semble plus pertinent, que l'ouverture à plus de démocratie au travers de l'expression égalitaire de chacun,

dans des cadres définis favorisant la participation et la prise de responsabilité, ne soit une explication à la non-violence des jeunes qui peuvent évoluer dans ces cadres. « *Le sujet (qui) résiste et s'affirme à la fois par son particularisme et son désir de liberté, c'est-à-dire de création de lui-même comme acteur, capable de transformer son environnement*⁹⁴ » n'aura plus à trouver d'autres moyens de s'affirmer, de se créer, de se construire. La violence n'est de ce fait plus un outil nécessaire à la construction de son identité, d'autres moyens existants étant mis en œuvre et développés pour permettre cette réalisation de soi-même.

Le développement d'une parole pertinente⁹⁵ chez les jeunes devient une mission importante pour les Maisons. La parole est en effet un principe fondateur de la démocratie. L'apprentissage de la parole est alors important, parce qu'il permet à celui qui est capable d'utiliser cette parole, de participer à la démocratie et donc, dans le cadre des Maisons de jeunes qui nous intéresse, elle permet aux jeunes d'apprendre cette démocratie. Mais la parole ne se suffit pas à elle-même. Pour être pertinente, et les jeunes interviewés l'ont bien compris, il faut qu'elle s'inscrive dans l'espace public, dans des débats contradictoires. La capacité à prendre la parole devra alors être travaillée. L'inégalité devant la parole signifie en effet l'échec de la démocratie. Cette capacité, c'est être apte à énoncer quelque chose, à le développer et à le soumettre à la critique. C'est également une compétence à l'argumentation.

Pour permettre cette énonciation pertinente des jeunes, il faudra également encadrer la parole sans la contraindre. Proposer des normes dans le domaine de la parole, qui « *ne sont pas tant une limitation qu'une règle qui rend possible l'exercice de la parole*⁹⁶ ». Proposer ce cadre, c'est permettre que la parole fasse mieux autorité. Si chacun a accès à cette parole, s'il peut faire entendre ce qu'il a à dire par rapport à un sujet qui l'intéresse ou le concerne, l'autorité (démocratique) de cette parole aura tout son sens pour lui, et il sera mieux à même de l'entendre et de s'y conformer, même si elle ne l'agrée pas ou pas totalement.

Une expression à qui on n'offre pas le cadre pour se dire, cherchera d'autres moyens pour se faire entendre.

Puisque la parole est une ouverture vers la démocratie, elle ouvre aussi les portes d'une prise de responsabilité au sein de cette démocratie. La création d'un cadre autorisant cette parole favorise responsabilité et autonomie notamment des jeunes (en particulier en Maisons de jeunes). L'interpellation aux Maisons de jeunes apparaît ici évidente. Le jeune responsable est une base essentielle (et décrétée !) du travail en Maison de jeunes. Puisqu'il s'agit d'une revendication des jeunes

⁹⁴ TOURAINE, A., *op. cit.*, p 24.

⁹⁵ BRETON, P., *Apprendre la parole* in *Quelle autorité ? Une figure à géométrie variable*, *op. cit.*, pp 92-109.

⁹⁶ Idem, p 106.

interviewés, cette « mission » est une chance pour les équipes d'animateurs. Mais parce qu'il s'agit d'une mission et parce que les Maisons de jeunes s'en revendiquent, ne pas ouvrir réellement le chemin vers une responsabilité construite et intelligente pour les jeunes, c'est renforcer encore cette contradiction qui rend parfois tellement difficile la construction de leur identité. Et à l'opposé de l'objectif poursuivi, enfermer les jeunes dans un cadre qui restreint leurs possibilités d'épanouissement et d'autonomie est plus grave encore, parce que ce cadre restreint se base sur un mensonge, le mensonge de la fausse ouverture à la responsabilité. Le travail en Maison de jeunes postule dès lors le parler vrai, de situer les limites de la responsabilité des jeunes, le tout dans une construction patiente, tendant vers un idéal considéré autrement qu'un graal à atteindre, mais plutôt comme un élément d'une participation active à la vie de la Maison et d'une prise de responsabilité en fonction des dynamiques de chacun, tenant compte de la collectivité.

Face aux violences subies, la Maison de jeunes n'a pas de réponses particulières, sauf d'utiliser les méthodes qui sont les siennes : la participation, la citoyenneté, l'éducation permanente, la culture, l'expression. Rien de plus, mais rien de moins non plus. C'est à partir de ces outils qu'il faudra apporter les réponses qu'elle peut apporter, mais en veillant à les rendre les plus performants. Pour que les jeunes puissent se sentir forts contre la violence qui les atteint, il y a nécessité que leur réponse soit forte, solide et pertinente. Ce qui ne leur donne pas obligatoirement tous les droits, et certainement pas d'avoir raison, seuls contre tous. Mais cela leur donne la possibilité de participer au débat dans de bonnes conditions. De leur place, qu'ils doivent parfois revendiquer ; avec leurs outils de communication, qu'ils devront parfois avoir la patience de faire comprendre et admettre ; et avec des idées qu'ils auront construites ensemble et qu'ils pourront étayer d'arguments suffisamment solides.

Par rapport aux violences que les jeunes expérimentent à leur rencontre, une vigilance s'impose aux Maisons de jeunes : celle de ne pas participer à cette production de violence. Ou au moins d'en avoir conscience et de pouvoir mettre constamment en débat ce qui se passe dans ce cadre particulier. Une Maison de jeunes qui n'aurait pas cette vigilance, s'il se produit des événements sérieux, risque de perdre la crédibilité qui lui permet de travailler fondamentalement avec les jeunes.

Parmi les violences dont se plaignent les jeunes, il y a la volonté farouche de certains à vouloir les faire rentrer dans un cadre largement prédéfini. Les jeunes marquent clairement leur rejet des institutions qui veulent leur imposer un mode de fonctionnement, qui leur disent de marcher droit, sans nécessairement en expliquer les raisons. Ces rejets peuvent être exprimés par des formes variées de « violences ». Que certaines institutions travaillent dans cette direction, pourquoi

pas, il n’y a pas de raison que le jeune ne soit pas régulièrement confronté à des cadres normatifs. La question est de savoir si toutes les institutions doivent participer à ce cadrage normatif et quelles places doivent y occuper les Maisons de jeunes.

Le paysage qui entoure les jeunes est d’abord composé de l’école et de la famille, institutions a priori cadrantes par excellence. Nous avons vu dans leurs paroles que les familles sont respectées malgré leur volonté parfois trop rigide d’imposer des comportements. Les situations difficiles vécues par certains au sein de leur famille seraient cependant dues à ces excès de rigidité et au manque d’explications face à une décision ne correspondant pas aux attentes. La relation aux écoles est similaire, le respect en moins, parce que les jeunes disent ne pas vivre de respect de la part des enseignants à leur égard, parce qu’ils ne vivent que trop peu l’école comme ayant du sens pour eux, parce que tout leur est imposé sans explications et que la réalité démocratique de l’école est bien trop peu présente – si ce n’est dans certains discours. Les relations avec les policiers sont du même acabit. Pas de respect, stigmatisation des comportements, attitudes et habitudes vestimentaires amènent les jeunes à rejeter les services policiers.

Dans l’esprit des jeunes, les Maisons de jeunes s’inscrivent-elles dans le même processus institutionnel ? Il semble que pour beaucoup d’entre eux, les Maisons de jeunes soient vécues plus positivement.

Cependant, s’ils y perçoivent une volonté de normalisation, de moralisation ou de subjectivation prédéfinie, pour reprendre l’expression d’Abraham Franssen, l’amalgame aux autres institutions se réalise très vite. Cette normalisation répond très simplement aux mêmes critères que pour les autres institutions.

La situation peut s’avérer plus inquisitrice encore pour les jeunes fréquentant une Maison qu’ils considèrent comme normalisante, parce que les missions des Maisons de jeunes disent bien autre chose qu’une normalisation. Ce sont parfois les institutions qui se présentent comme des modèles d’action qui doivent faire face aux revendications les plus fortes des jeunes⁹⁷. Mais là où les discours se font porteurs de promesses fortes, l’attente des jeunes sera forte également. Tout comme le ressentiment en cas de déception. Les discours et les missions des Maisons de jeunes font plutôt référence à des pratiques culturelles favorisant l’expression des différences constituant les identités de chacun. Si la Maison est considérée comme voulant intégrer dans une norme, elle pourra être rejetée de la même manière que les autres institutions et utilisée par les jeunes à d’autres fins que celles envisagées par l’équipe d’animation. Les jeunes qui, au sein de la Maison de jeunes, ne peuvent alors pas devenir des sujets ayant voix au chapitre de la construction de leur identité, choisiront d’autres moyens de devenir sujets. En

⁹⁷ REA, A., *Jeunes immigrés dans la cité*, Ed. Labor, Bruxelles 2001, p 35.

réponse à de la violence que la Maison de jeunes leur ferait subir, les jeunes répondront peut-être de manière similaire. Et cela aura du sens.

Les Maisons de jeunes, la violence, la citoyenneté et la culture

Face aux violences, la réponse se fait sécuritaire. Cette réponse simpliste ne résout en rien les raisons de la violence que peuvent exercer des jeunes. La démarche culturelle que proposent les Maisons de jeunes est une autre réponse. Ce n'est pas la culture qui supprimera les violences socio-économiques dont sont victimes les jeunes et leur entourage. Mais les pratiques culturelles permettent aux gens et aux jeunes de se construire une place. Les pratiques culturelles qui se veulent émancipatrices valorisent les différences et permettent aux jeunes de se développer ailleurs que dans la norme, norme que, par ailleurs, ils rejettent, quoi de plus normal en période d'adolescence.

Face à des violences subies, la violence s'exprime en retour. Les pratiques culturelles permettent de dire cette violence de manière différente. Cela devrait convenir au fonctionnement social et à la sécurité, même si ce n'est pas l'objectif des pratiques culturelles. Ce qu'elles permettent aussi, et surtout aux jeunes, c'est de s'exprimer et de développer leur personnalité dans des activités valorisées et reconnues par eux et par un entourage. Le développement de pratiques culturelles au sein des Maisons, le fait de favoriser des expressions originales (parfois en opposition et donc parfois dérangeantes pour l'ordre social), de les valoriser, pourrait également être source de pacification au sein des Maisons de jeunes, sans pour autant que les jeunes ne se renient ni ne renient leur volonté d'une identité forte et reconnue au travers de pratiques se voulant émancipatrices. La volonté des animateurs qui travailleraient dans ce cadre sera donc de permettre une expression mais également de parfaire cette expression dans un cadre qui se voudra démocratique et dont l'argumentation sera forte. Philippe Breton l'a indiqué : si l'expression en soi est déjà importante, elle ne sera pas suffisante et sera rapidement vide de sens si elle n'est pas aussi argumentation, si elle ne produit pas du sens qui va au delà de la plainte. Produire du sens dans ces situations, c'est nécessairement aussi produire du changement.

La citoyenneté est également constitutive du travail en Maisons de jeunes. La participation en Maison de jeunes est un commencement de la citoyenneté. Les jeunes investissent un lieu institutionnellement cadré, intégré dans l'environnement social d'une cité, et travaillent de manière démocratique à son développement, à une prise de parole en son sein qui ambitionne l'égalité et préconise la tolérance. Les objectifs sont l'accueil dans la différence, le travail collectif, la promotion de pratiques socioculturelles et de création, des objectifs éminemment citoyens. La participation à la Maison de jeunes devient citoyenneté,

quand les jeunes prennent conscience qu'à partir de la Maison, ils peuvent jouer un rôle dans la vie sociale de la cité. Quand les activités de la Maison de jeunes y prennent une place, accompagnés en cela par la conviction des jeunes. Quand la Maison de jeunes prend place dans le débat Politique (avec le grand P), sur des sujets qui concernent ou intéressent les jeunes, et que les jeunes se sentent concernés. Quand certains jeunes décident d'investir d'autres associations que la Maison de jeunes pour travailler à des valeurs, des idées, des pratiques qui leur sont chères.

« *La citoyenneté ne tombe pas du ciel : elle se construit patiemment, continue à se travailler dans tous les domaines de la vie sociale, et ce travail est un constant recommencement à chaque génération*⁹⁸ ». La citoyenneté est, comme la violence, une manière pour les jeunes d'investir le champ public, de faire entendre une parole refusant les stigmatisations et l'intolérance à leur égard. Si la citoyenneté est la façon la plus démocratique d'exprimer des désaccords et donc y compris son désarroi, il y a peut-être intérêt et particulièrement à partir des Maisons de jeunes, à l'investir massivement. La citoyenneté, ce n'est heureusement pas de la prévention à la violence, c'est aussi un autre moyen d'exprimer sa rage. Cependant, il ne faut pas refuser de voir l'esprit démocratique là où se manifeste la violence⁹⁹. Il faut se rendre compte que la violence que peuvent exprimer certains jeunes, c'est peut-être de la citoyenneté décalée ou balbutiante, parce que cette violence a un sens et se veut revendicatrice de projets intéressant la collectivité.

La Maison de jeunes n'est pas un antidote à la violence. Par contre, elle est lieu de contestation et de revendication. Elle ne nie pas les frustrations que peuvent rencontrer les jeunes, mais veut les aider à comprendre ces frustrations et à construire ce qui pourra les aider à les supporter et parfois à les supprimer. Elle est lieu de construction de propositions. Elle cherche avec les jeunes à trouver les outils qui permettront que ce qu'ils ont envie de dire soit dit et si possible entendu. La Maison de jeunes n'est pas porte-parole des messages des jeunes mais peut parfois les aider à forcer le passage. Ces dimensions de la MJ permettent au jeune d'utiliser d'autres canaux que la violence pour arriver à des résultats similaires, qui pourraient être mieux entendus parce que passant par des canaux mieux assimilables par les récepteurs des messages.

Parfois, la frustration sera trop importante et les jeunes ne trouveront pas dans les outils que leur offrent les Maisons de jeunes, les moyens d'expression adéquats à leurs messages. Dans ce cas, les Maisons de jeunes doivent privilégier trois axes de travail :

⁹⁸ DEFRANCE, B., *Violence à l'école, violence de l'école*, in *Violence et adolescents, les fausses évidences*, supplément à Bruxelles Santé, n°27, septembre 2002, p 68.

⁹⁹ TOURAINE, A., *op. cit.*, p 285.

- poursuivre inlassablement leur travail de propositions d'outils performants ;
- dire, non à la place de mais en parallèle, le message qu'elles croient entendre des jeunes ;
- dire et redire à tous, que derrière ce qui peut être ressenti comme de la violence des jeunes, il y a aussi quelque chose à comprendre.

A partir du témoignage des jeunes, à partir des débats ayant animé le travail avec les animateurs, à partir des missions des Maisons de jeunes auxquelles les experts, les jeunes et les animateurs nous ont sans cesse incités à nous référer, c'est à cette conclusion que nous pouvons nous arrêter. S'il y a violence chez certains jeunes, c'est qu'elle a du sens. La nécessité pour les adultes et particulièrement ceux des Maisons de jeunes, c'est de comprendre ce sens et de le traduire pour travailler à partir de lui, et non pas à partir des actes qui n'en sont que des moyens d'expressions.

Une autre conclusion déjà relevée, s'impose plus encore, issue des témoignages des jeunes, et qui est leur vérité qu'on ne pourra leur retirer : il y a peu de violences en Maisons de jeunes...

Bibliographie

BLAIRON, J. et **SERVAIS, E.**, *L'institution recomposée. Tome 1. Petite lutte entre amis*, Collection Détournements de fond, Ed L. Pire, 2000.

BOURDIEU, P., *Médiations pascalienues*, Ed du Seuil, coll. Liber, avril 1997.

BRETON, P., *Apprendre la parole* in *Quelle autorité ? Une figure à géométrie variable*, Ed Autrement, collection Mutations, n° 198 Paris, 2000.

CESPEDES, V., *La cerise sur le béton*, Ed. Flammarion Saint-Amand-Montrond, 2002.

CHAMBEAU, M., *Travail social et violences (2ème partie). Se situer face à la violence dans le travail social*, Travailler le social, n°26, 1999.

CHAMBEAU, M. et **RENOUPREZ, C.**, *Jeunes et assuétudes. (2) Regards sur la parole des intervenants*, Travailler le social, n°29-30, 2001.

CHAMBEAU, M. et **RENOUPREZ, C.** *Jeunes et usages de Drogues en Brabant wallon*, Plate-forme de concertation en santé mentale du Brabant wallon, Avril 1999.

CHARLOT, C., et **EMIN J-C.**, *Violence à l'école : états des savoirs*, Paris Ed Armand Colin.

DEFRANCE, B., *Violence à l'école, violence de l'école*, in *Violence et adolescents, les fausses évidences*, supplément à Bruxelles Santé, n°27, septembre 2002.

DE MUNCK, J., *Les métamorphoses de l'autorité* in *Quelle autorité ? Une figure à géométrie variable*. Ed Autrement, collection Mutations, n° 198 Paris, 2000.

DEVOS, B., *Les apaches des parkings*, Ed Labor, Coll. quartier libre, Bruxelles, 1999.

DEVOS, B., *Exclusion sociale/exclusion spatiale. Violence et quartiers "sensibles"* in *Violence et adolescents. Les fausses évidences*, supplément à Bruxelles Santé n°27, septembre 2002.

DIGNEFFE, F., *De la honte à la fierté : quart monde et université*, Revue Nouvelle, Novembre 2000.

DUBET, F., *Une juste obéissance*, in *Quelle autorité ? Une figure à géométrie variable*, Ed Autrement, collection Mutations, n° 198 Paris, 2000.

DUBET, F., *La Galère, les jeunes en survie*, Ed Fayard, 1987.

DUBET, F., *Conduites marginales des jeunes et classes sociales*, Revue Française de Sociologie, vol XXVIII, 1987.

DUPONT-BOUCHAT, M-S., *La violence des jeunes, représentations et réalités sociales* in *Violence et adolescents. Les fausses évidences*, supplément à Bruxelles Santé n°27, septembre 2002.

- EHRENBERG, A.**, *L'individu incertain*, Ed Calmann-Levy, France 1996.
- FAVRESSE, D.** et **PIETTE, D.**, *Une autre approche de la violence scolaire*, in *Violence et adolescents. Les fausses évidences*, supplément à Bruxelles Santé n°27, septembre 2002.
- FRANSSEN, A.**, in **CHAMBEAU, M.** et **RENOUPREZ, C.**, *Jeunes et usages de drogues en Brabant Wallon. Regards autour de la parole des intervenants*, plate-forme de concertation en santé mentale du Brabant Wallon, Avril 2001.
- GARAPON, A.**, *Le nouvel âge de l'autorité*, préface de *Quelle autorité ? Une figure à géométrie variable*. Ed Autrement, collection Mutations, n° 198 Paris, 2000.
- GAYDA, M.**, *Nous sommes condamnés à donner du sens à notre vie*, Le Ligeur n°25, juin 2004.
- GOFFMAN, E.**, *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1. La présentation de soi*, Les Editions de Minuit, Paris, 1973.
- HANSOTTE, M.**, *Les intelligences citoyennes*, Ed De Boeck université, 2002.
- HANSOTTE, M.** et al., *Les Maisons de jeunes aujourd'hui : champs de batailles ou champs de coquelicots ?* Ed. FMJ et DG Culture – Communauté française - 2004.
- JACQUEMAIN, M.**, *Les transports en commun ne sont plus sûrs, paraît-il...* in *Politique* n°27 décembre 2002.
- JAMOULLE, P.**, *Drogues de rue, récits et style de vie*, Ed De Boeck et Larcier, Bruxelles 2000.
- JAMOULLE, P.** in **CHAMBEAU, M.** et **RENOUPREZ, C.** *Jeunes et usages de drogues en Brabant Wallon. Regards autour de la parole des intervenants*. Plate-forme de concertation en santé mentale du Brabant Wallon, Avril 2001.
- KAUFMANN, J-C.**, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Ed Armand Colin, 2004.
- KOHLBERG, L.**, *Essays on Moral development*, Harper and Rows Pubs, New York et San Francisco, vol I, pp. 409 et suites (traduction C. Bouchindhomme dans **HABERMAS, J.**, *Morale et communication. Conscience morale et activité communicationnelle*, Ed. Cerf, Paris, 1986.
- LELEUX, C.**, *Apports et critiques de la théorie de Kohlberg*, in *Entrevues*, n°23, septembre 1994.
- LIENARD, G.**, *Misère de la science, science de la misère*, Revue Nouvelle, Novembre 2000.
- MALHERBE, J-F.**, *Autonomie et prévention. Alcool, tabac, sida dans une société médicalisée*. Ed Fides, Montréal et Artel s. c. 1994.

NAGELS, C., *La violence : un concept ambigu...* in *Violence et adolescents. Les fausses évidences*, supplément à Bruxelles Santé n°27 septembre, 2002.

PAIN, J. et **VULBEAU, A.**, *L'autorité ou les mouvements de l'autorité* in *Quelle autorité ? Une figure à géométrie variable*. Ed Autrement, collection Mutations, n° 198 Paris, 2000.

POURTOIS, H., *Introduction au dossier "Misère de la science, science de la misère"*, Revue Nouvelle, Novembre 2000.

REA, A., *Jeunes immigrés dans la cité*, Ed. Labor, Bruxelles 2001.

RUBY, C., *La solidarité*, Ed Ellipses, Paris 1997.

SCHAUT, C., *Dénis de reconnaissance et stratégies de réparation* in *Recherches Sociologiques*, volume XXX, n°2. *Souffrance et reconnaissance, autour du travail d'Axel Honneth*, UCL, Louvain-la-Neuve, 1999.

TOURAINÉ, A., *Qu'est-ce que la démocratie ?*, Ed Le livre de poche, 1994.

VAILLANT, M., *De la dette au don*, in *De la dette au don, la réparation pénale à l'égard des mineurs*, Paris, Ed ESF, 1994.

WIEVIORKA, M., *Violence en France*, Ed du Seuil, Paris, 1999.

Démocratie(s) et violence(s) : une réflexion collective. Séminaire CFCC/CESEP 1996-1997. Collection Articulations - CESEP.

Annexes : les histoires racontées par les animateurs

Ces histoires ont permis à chaque animateur participant à la deuxième phase de notre travail de se présenter et d'expliquer, à partir d'une anecdote significative, la raison de leur participation. Les différents titres ont été choisis par le groupe.

Bienvenue dans le sac de violences

Je ne raconte pas un fait ou un acte de violence, mais plutôt un sentiment de violence que j'ai vécu en arrivant à la Maison de jeunes.

Je venais d'une autre MJ où j'avais travaillé pendant trois ans. Les jeunes y sont relax, il n'y avait pas de problèmes, la ville est bien entretenue.

Mais en arrivant à cette MJ, c'est tout le contraire : il y a des dépôts sauvages d'immondices, les bâtiments sont vieux, les vitres cassées, la dynamique des jeunes différente. Des groupes postés à des endroits stratégiques dans le quartier peuvent amener un sentiment d'insécurité.

J'ai donc ressenti un sentiment de violence en arrivant là, devant la différence entre la précédente MJ et celle-ci.

Ce sentiment s'exprimait par ce que je voyais dans le quartier mais aussi par la dynamique dans laquelle les jeunes sont, d'un point de vue verbal, physique, dans leurs relations entre eux et avec les animateurs.

La violence est omniprésente. Je ne voulais pas pointer un acte mais une ambiance générale, qui a entraîné l'impression presque omniprésente d'être immergé dans un sac de violence presque omniprésente.

J'ai encore cette impression, mais j'ai relativisé. Depuis un an, je suis arrivé à relativiser les immondices déposés partout. De même, je sais comment les jeunes emploient la violence au sein de leurs relations ; je sais dans quelle dynamique ils sont. Je connais mieux les limites que les jeunes se mettent. C'est toujours là, mais c'est plus relatif.

Cohérence et communication ?

La MJ se situe dans une petite ville. La MJ est située dans un quartier qu'on peut situer en banlieue de cette petite ville. Le public est constitué de jeunes du quartier qui ont entre 12, 13 et 18 ans plus quelques jeunes d'un peu plus de 20 ans. Le noyau a entre 13 et 16 ans et tout se passe très bien.

Je ne connais pas de sentiment ni d'acte de violence mais j'ai connu une période où il y avait des jeunes plus âgés qui venaient en groupe et avaient besoin de se mettre en avant. Ça n'a jamais vraiment débordé mais pendant au moins une saison, le climat était plus hostile, plus agressif.

Il y a eu des heurts dans l'équipe aussi. Les animateurs étaient en pleine revendication et essayaient de se faire entendre par le CA pour des histoires concernant la commission paritaire pour des heures de récupération, que la commission avait décidé de leur enlever. Ils ont donc essayé de les rencontrer pour tenter de récupérer ce à quoi ils avaient droit.

Je suis allé jusqu'au syndicat, ce qui a foutu la merde, car ça ne se fait pas dans le socioculturel. Dans ce climat, et ça a beaucoup joué sur l'ambiance de l'époque car ils étaient moins réceptifs, j'ai vécu un seul acte de violence. Un jeune en a frappé un autre et l'a collé au mur violemment. J'étais présent et je me suis expliqué avec le jeune violent. Je lui ai dit qu'en tant qu'animateur, je ne pouvais laisser passer ça. Le jeune écoutait, tout se passait bien. Je l'avais donc prévenu que je devais prendre une sanction, tout en laissant ça « flou » pour le moment. Je ne suis pas l'animateur principal donc, même si ça ne change rien, les décisions, ce n'est pas mon truc.

Le lendemain, j'en discute avec le reste de l'équipe (assez nombreuse : deux animateurs plus des personnes qui font plus de l'accueil) qui sait qu'il faut marquer le coup, sinon ça risquerait de dégénérer. Tout le monde est d'accord et ils contactent le jeune, mais il n'est pas là. Ils laissent donc un message à son frère. Une heure après, il arrive avec deux copains, mais il n'était pas au courant de leur appel chez lui. Je l'avertis de notre décision – une semaine d'exclusion – et il « pète les plombs ». Avec ses deux copains, ce qui a probablement beaucoup influencé son comportement, le ton est monté tout en discutant. Ça se passait relativement bien jusqu'à ce que l'animatrice coordonnatrice sorte de son bureau et lui demande de sortir tout de suite. C'est alors que le jeune s'est énervé et n'a plus voulu sortir. Elle a essayé de l'attraper pour le mettre dehors, devant ses deux copains, et il a donné des coups de poings dans la cloison. J'ai eu peur pour l'animatrice tellement c'était violent ; le jeune aurait pu la frapper. Finalement, il est parti parce que ses copains voulaient partir. Il n'est plus venu pendant une semaine et lorsqu'il est revenu, pendant plus d'un an, il ne nous a plus adressé la parole. Le moment, dans l'ambiance, a été assez fort. C'est intéressant de voir comment ça s'est déroulé. De même, de constater un manque de communication entre les animateurs et les jeunes, mais aussi entre les animateurs de l'équipe.

On n'est pas des bêtes !

La MJ est implantée près du centre d'une petite ville (5 000 habitants), dans les faubourgs d'une ville plus importante, donc pas dans un quartier. Nous ne touchons sans doute pas tous les jeunes, vu la situation géographique de la MJ. Le public est composé principalement des jeunes du centre, plus de quelques jeunes

d'un quartier bien défini et pas très éloigné du centre (facilités pour venir). On souhaiterait avoir d'autres jeunes, mais ce n'est pas le cas pour le moment.

L'année passée, il y a eu de sérieux problèmes d'intrusion quand les animateurs étaient absents. On a été victimes de vols et de destruction des châssis. Les bâtiments ne sont pas récents, ce qui pourrait expliquer le comportement des jeunes, mais ça n'excuse pas leur introduction dans la MJ et qu'ils cassent les vitres pour entrer. On avait des soupçons vis-à-vis de certains jeunes mais on n'avait pas de preuves, donc on ne pouvait pas avancer. Des jeunes ne venaient que lorsque les animateurs étaient absents, mais maintenant ils viennent à la MJ.

On savait que c'était des jeunes de la rue, on connaissait leurs familles. On en a parlé aux parents mais c'était peine perdue : les parents étaient déjà très démunis.

Finalement, la décision a été de changer les châssis pour solidifier le bâtiment et maintenant on n'a plus de problèmes à ce niveau-là. Les jeunes soupçonnés reviennent en journée à la MJ. Sans preuves, on ne peut pas leur en interdire l'accès. Une relation entre eux et nous s'est installée, et tout se passe bien.

Un cas plus précis concerne le seuil de tolérance de l'animateur. L'animateur peut provoquer lui-même, sans le vouloir, la violence. Les animateurs peuvent accepter beaucoup de choses, mais ne peuvent pas tout tolérer dans une MJ. Les jeunes ont une façon de parler aux adultes qui n'est pas toujours tolérable. Quand un nouveau jeune arrive à la MJ, j'ai l'habitude de le présenter aux autres. Mais je constate une violence verbale qui s'installe, parce que c'est un inconnu qui arrive, et ça, je ne le tolère pas. Dans l'équipe, certains animateurs tolèrent cette façon de faire et plaisantent facilement avec les jeunes, mais j'ai une manière de fonctionner avec les jeunes. La plaisanterie a ses limites et moi aussi. Actuellement, je ne connais pas de violence proprement dite chez eux. Il n'y a pas de problèmes relationnels entre les jeunes et les animateurs. Le respect doit quand même être là. Il faut respecter les lieux, même si parfois, en MJ, on peut passer outre à certaines règles. Je suis parfois l'animateur chiant à ce niveau-là. Je peux, moi-même, non pas être violent, mais dire STOP de manière très dure, parce qu'on est tous des êtres humains. Il n'y pas de gros problèmes, mais ça pourrait arriver vite.

Le cadre

La MJ est très bien située. Le public a entre 12 et 17 ans. Ça fait 5 ans que l'équipe s'est reconstruite, c'était une volonté du CA. Les jeunes de 23-24 ans qui avaient à l'époque 18 ans ne sont pas expulsés, mais on vient en MJ pour développer des projets, pas pour glander. Ces jeunes venaient pour le fumoir ou même pour le baisodrome. Je fais encore des activités avec eux mais en dehors de la MJ. L'accueil a lieu deux fois par semaine, mais il est dynamique. Les jeunes ne viennent pas

simplement pour s'asseoir : ils organisent des soupers, des vidéo-débats. La population dans le quartier a peu d'immigrés. C'est un des seuls quartiers de la ville qui n'a pas beaucoup d'immigrés. Les seuls qui sont chez nous parlent mieux le wallon que nous. Il y a beaucoup de familles monoparentales : les mamans ont en charge les enfants, ce qui est problématique quand arrivent les vacances scolaires. Il faut des stages pour contenter tout le monde.

Au point de vue de la violence, il y en a eu, il y a très longtemps. Depuis que je suis arrivé, il n'y en a plus. Les seuls faits de violence que l'on rencontre, c'est la violence familiale. Les enfants viennent se plaindre de la violence présente dans la famille. Généralement, c'est le beau-père. On se pose des questions par rapport à la limite des animateurs, en tant que professionnels, au niveau de la dénonciation.

L'équipe est composée de quatre temps pleins. Je suis l'animateur des plus de 12 ans. Il y a un assistant social, une animatrice des moins de 12 ans, un coordonnateur qui touche à tous les groupes, trois travailleurs détachés de la ville. La coordonnatrice est payée par la Communauté française.

Les animateurs ont interpellé des « spécialistes » (C.A.A.J., etc.) dans les démarches. C'est lent et les faits de violence sont toujours là. Question : où pouvons-nous aller ? Si on dénonce, on est en première ligne. Quelles retombées cela pourrait-il entraîner ? Je me pose moins la question en tant qu'homme que les collègues féminines qui ont peur de voir débarquer les barbares de beaux-pères dans la M.J. Les parents ne viennent pas dans la M.J. parce qu'il est là. Sa stature les empêche de venir. Il est quelque part le garant à ce niveau. On a peur d'aller trop loin dans les démarches, car on se dira : « de quoi se mêle la M.J. ? ». Jusqu'où peut-on aller ? On a envie d'aller plus loin, car les jeunes subissent quand même des violences.

Maintenant, les enfants me font confiance mais de temps en temps, ils explosent et me racontent tout ce qui peut être traumatisant pour eux. En tant qu'homme, je me dis que si le beau-père arrive, je lui mets une claque, mais c'est le gamin qui va s'en prendre deux en rentrant. Quand tu entends un gosse qui dit que son beau-père le fait se mettre à genoux pendant deux heures, les bras levés ou met une claque pour un oui pour un non, parce qu'il tousse en regardant la télé... en tant qu'être humain, on a envie de réagir, mais qu'est-ce que l'enfant pourrait subir après ? Si on intervient, de quelque manière que ce soit, comment gérer cette situation au mieux pour le jeune ?

Seuil de tolérance

C'est une situation, à un moment donné, lorsqu'il commence à y avoir un dysfonctionnement au niveau de l'équipe de la MJ. Les deux animateurs de la MJ à

l'époque prennent des directions différentes : l'un d'eux veut faire une action sur le quartier et un travail d'éducateur de rue ; l'autre – moi – doit continuer à être garante de ce que tout objectif de MJ doit suivre (ex : décrets).

L'autre animateur, comme il y avait vraiment conflit, s'est rallié aux jeunes. Il prétendait qu'elle ne voulait pas s'occuper d'eux et qu'elle n'était intéressée que par les projets culturels (théâtre, vidéo, musique) et donc qu'elle orientait la MJ plutôt dans ce sens-là.

Je n'étais évidemment pas d'accord avec ce qu'il prétendait parce qu'il continuait à y avoir des moments d'accueil dans lesquels j'étais présente, mais je reconnais que j'y étais certainement moins que dans les projets culturels. Parce que l'autre animateur n'était pas intéressé par ces projets et voulait vraiment ne faire que de l'accueil. J'ai en fait profité de cette situation pour entrer dans les projets, peut-être au détriment de l'accueil.

Au niveau des enjeux, il faut faire attention à une chose : en n'étant plus à l'accueil, on perd le contact avec les jeunes, on permet des déviances comme celles que j'ai vécues, on perd aussi le contact avec l'animateur qui travaille à l'accueil parce qu'il vivait des réalités que je ne vivais plus puisque j'étais dans une autre dynamique. J'en ai fait l'apprentissage.

Résultat : on a dû se séparer, on ne savait plus travailler ensemble. Et quand l'autre animateur est parti, les jeunes étaient bien remontés contre la MJ et contre moi, qui étais devenue, dans l'institution, la « mauvaise ». J'avais beau leur expliquer que des débats avaient eu lieu au CA, les jeunes n'en avaient que faire, ils se foutent des structures.

Conséquences : les bâtiments et le matériel ont été saccagés, j'ai reçu des menaces, j'ai été insultée, etc.

La seule solution possible dans cette situation : chacun rentre chez soi, on ferme et on essaye de réfléchir à ce qu'il y a moyen de faire. De toute façon, je ne pouvais plus être en relation avec ces jeunes-là, les leaders négatifs essayant d'amener tout le groupe à revendiquer des choses telles que : « *On a droit à tout, on veut tout, tu ne veux rien pour nous, tu ne t'occupes que des autres, tu mets du pognon pour les autres au théâtre, tu mets des ordinateurs dans ton bureau...* » J'avais beau expliquer comment ça fonctionnait, il n'y avait plus de dialogue possible.

Il y a eu des retombées sur l'environnement extérieur : quand on saccage un bâtiment, le quartier s'est évidemment aperçu qu'il y avait un problème dans la MJ. Cependant, des personnes de l'extérieur m'ont soutenue. Des mots glissés en dessous de ma porte me disaient ce que les jeunes faisaient devant la MJ, ce qu'ils écrivaient sur les murs, et que cette situation était intolérable. De même, d'autres jeunes sont venus me trouver en disant que je ne devais pas baisser les bras, sinon

ils pourraient croire qu'ils ont réussi quelque chose. Grâce à ces actions, j'ai recommencé à travailler toute seule et, en parallèle, j'ai relié tout ça à la fédération pour avoir de l'aide, à l'inspection et au CA.

Au CA, il a été décidé d'exclure les leaders négatifs, les meneurs du groupe, de licencier l'animateur, qui avait déjà demandé à partir, et de lancer une candidature pour avoir un nouvel animateur. Je suis restée seule pendant deux mois à l'accueil. J'ai alors travaillé pour tenter de renouer un dialogue avec les jeunes qui continuaient d'entrer à l'accueil même si, de temps en temps, ils me niaient. A cela, je réagissais en leur disant bonjour et en étant dans le comportement inverse d'eux.

Petit à petit, les choses se sont remises en place : le nouvel animateur est arrivé et on a pris la décision de s'ouvrir au quartier pour essayer de trouver de nouveaux jeunes pour qu'ils puissent intégrer la MJ, et notamment les jeunes du square en face de la MJ. Pour ça, on a fait un projet sur le quartier et une nouvelle population est arrivée.

Les anciens jeunes ont tenté de mettre la mainmise sur eux, mais comme ils étaient super dynamiques et que les animateurs avaient décidé de mettre la priorité sur ces nouveaux jeunes, ils n'y sont pas arrivés. Les animateurs ont décidé de ne plus aller vers les anciens jeunes pour leur demander ce qu'ils voulaient faire tout en restant à leur disposition, s'il y avait demande de leur part, mais leur priorité était d'aller vers les nouveaux et plus jeunes (12-13 ans).

Quand le nouvel animateur est arrivé, c'était encore « le boxon » à l'accueil (un lieu difficile à vivre), alors on a décidé de pratiquer un cadre le plus serré possible, on a attendu les réactions des jeunes. Comme le nouveau public (9-12,13 ans) était gentil et poli, si les autres ne se comportent pas comme les plus jeunes, c'est dehors ! Donc, on a constaté des conflits de plus en plus réduits. De plus, les plus jeunes ne se laissent pas faire et avaient bien l'intention de s'approprier la salle d'accueil. Ils interpellaient régulièrement les animateurs pour qu'ils viennent jouer avec eux. Enfin, il existait une dynamique à l'accueil. On en a eu marre de banaliser les insultes. C'est fini maintenant. Actuellement, on entend davantage des sobriquets que des insultes.

Les stagiaires sont des énergies extérieures qui peuvent amener une dynamique extraordinaire. Leur arrivée a été importante pour moi. De deux animateurs, on est passé à quatre, voire cinq. Les stagiaires de ces deux dernières années ont tout de suite trouvé leur place dans la MJ ; ils ont amené plein d'idées, plein de jeux, plein de tout.

Actuellement, on est toujours dans ce cadre très strict. Par contre, la phase de reconstruction actuelle est le petit groupe de leaders positifs identifiés à l'accueil. On va tenter de les faire monter au CA pour qu'ils puissent redevenir « acteurs » au niveau de la MJ et ensuite, en parallèle, adapter des outils avec ces jeunes dans le

cadre de la formation « Règlement d'ordre intérieur ». Donc, finalement, ces jeunes participent à la même évolution que les animateurs par rapport à cela. Les anciens viennent de moins en moins dans la MJ parce qu'ils sentent bien qu'ils n'y ont plus leur place.

Le pari est que ces jeunes de maintenant 17 ans pourront rejoindre le CA dès qu'ils en auront 18, en faire partie et redémarrer une nouvelle dynamique afin de faire bouger les choses.

Frustration – ébullition

Je travaille dans une cité d'une grande ville avec un public spécifique, issu de l'immigration récente ou ancienne. Il y a trois mois, nous avons vécu une situation particulière : les jeunes avaient versé dans la spirale de la violence, mais quand nous essayions de voir de plus près, nous avons l'impression que ces violences étaient plus dues à des frustrations vécues dans leurs familles respectives.

Ils vivent dans un quartier défavorisé. Ils sont exclus et se retrouvent dans un ghetto. Ils viennent essentiellement des pays du Moyen-Orient, de la population arabo-musulmane et des Africains : toutes les frustrations qu'ils ressentent dans leurs foyers, ils les transposent ici à la MJ. Ils ont un mode d'expression à eux qui est la violence. Ils détruisent, ils cassent des fenêtres, des portes...

Nous avons même été amenés à déménager car le propriétaire nous a mis à la porte et nous avons dû réintégrer les anciens locaux, très exigus et ne permettant pas de travailler dans les meilleures conditions. De plus, ces jeunes ont beaucoup de demandes que nous ne pouvons satisfaire. Pour les jeunes, la MJ devrait être ouverte plus souvent.

Le public cible est assez important (+/- 40 jeunes). Il y a inadéquation entre la taille des locaux et le nombre de jeunes qui viennent à l'accueil. A chaque fois que nous fermons le soir, nous savons que le lendemain, nous allons retrouver quelque chose de cassé, soit chez nous ou chez les voisins. Voilà en gros le climat dans lequel on se trouve.

Ta gueule !

Je travaille à la MJ d'une petite ville. C'est une MJ en milieu rural ; on n'a pas eu d'incident dans les trois derniers mois ; on est ouverts dix heures par semaine. Ce qui me sensibilise beaucoup, c'est la violence verbale : un mot peut faire aussi mal qu'un coup de poing. Ce n'est peut-être pas pour rien que l'on a une population presque exclusivement masculine – plus ou moins 85% des jeunes qui fréquentent la MJ. Il faut dire qu'ils sont ras les pâquerettes avec les filles. Chaque fois qu'une fille entre dans la MJ, c'est beaucoup d'insultes. Et elles ont du mal à trouver leur

place. Les seules filles qui y parviennent sont celles qui ont beaucoup de personnalité.

Par exemple, quand ma collègue s'est absentée une semaine, elle a été remplacée par une jeune assistante sociale de l'AMO. Elle jouait au kicker avec les jeunes et ça s'est mal passé avec un des garçons qui était vraiment horrible avec elle. Dès qu'elle ouvrait la bouche, c'était : « Ta gueule, ta gueule ! ». La fille a arrêté de jouer avec eux et lui a dit : « Tant que tu ne me respectes pas, on joue pas ». Même les autres jeunes lui ont fait des remarques sur son comportement : « Tu ne devrais pas parler comme cela à l'animatrice ». Après coup, j'ai vu les jeunes, pour un petit peu parler de ce qui s'était passé.

Pas vu, pas pris

Ça se passe dans les locaux de la MJ. J'entends des cris, je rentre dans le local et je vois les jeunes qui jettent des tasses de café, des assiettes par la fenêtre sur la camionnette des flics qui est en bas. Je leur demande ce qu'ils sont en train de faire. Ils me répondent : « On ne fait rien ! On ne fait rien ! » Je vois les policiers qui rentrent et je leur dis : « Vous êtes contents ». Et puis ils disparaissent. Les policiers me demandent ce qui se passe ; je leur explique que je ne peux pas être partout. Ils me demandent des noms. Je leur réponds que j'ai mis les jeunes dehors et qu'ils connaissent aussi bien les jeunes que moi. Moi je ne suis pas d'accord de les dénoncer. Ça c'est leur boulot. Mais je ne suis pas là pour les protéger non plus.

Détention

Je travaille à la Maison de jeunes d'une cité d'une grande ville. Les faits se passent un vendredi, dans les locaux annexes, au premier étage. J'arrive à l'ouverture. Je veux entrer dans la MJ et je suis étouffé par de l'ammoniaque. Au départ, je croyais que c'était un coup de bombe lacrymogène ; j'entends des cris, j'ai mon alarme qui sonne. Je rentre, je désamorce, j'ouvre la fenêtre, je respire un coup.

Je descends dehors et je vois les policiers, ainsi que les jeunes de la MJ qui crient sur un homme : il y a un fait ! J'observe tout cela du haut et je vois les jeunes qui prennent des bois et se dirigent vers l'homme. Je descends vite, je les capte, j'essaye de les calmer. Finalement, je me fais embarquer par les flics au commissariat. On me demande de faire une déposition. Ils me mettent la pression ; ils disent que je veux couvrir les jeunes. Ils me demandent de dénoncer les jeunes. Je suis perturbé ! Je suis perdu ! Je suis resté trois heures au commissariat ! Je leur ai réexpliqué qu'il n'y avait pas eu de coups et que j'avais évité la bagarre.

C'est surtout la partie du commissariat qui m'a choqué. Ils me disent : « Les jeunes, tu les connais ». Je leurs réponds qu'ils les connaissent aussi et qu'ils connaissent

les noms aussi. Les policiers sont au courant qu'il y a des groupes de jeunes qui posent problème. Ils n'interviennent pas, ils laissent aller. Ils se servent de nous comme appâts. Ils me demandent de dénoncer les jeunes. Ils stigmatisent la MJ alors que dans le quartier il y a une AMO, des contrats de sécurité, et que les jeunes fréquentent ces structures.

Touche pas à mon territoire

En fait, chez nous, la violence n'est pas apparente comme cela ; c'est plutôt une question d'ambiance. Il y a un groupe formé et, si quelqu'un d'extérieur au groupe arrive, même s'ils sont deux ou trois, il n'y a pas de place dans la Maison de jeunes. Tout est déjà occupé par l'autre groupe. Et ce qu'il y a de violent par rapport aux autres, ce sont les regards dédaigneux, les insultes. Ce qui a pour conséquence de les décourager. Donc, ils viennent une ou deux fois, puis on ne les voit plus. A chaque fois, le groupe dominant occupe tout l'espace et rejette tous les jeunes qui ne correspondent pas à ses critères, ses modes. Du coup, personne ne peut s'intégrer. Par contre, si un jeune arrive et connaît quelqu'un du groupe, il est directement intégré.

